

Le mystère du jardin chinois

Lenormand,Frederic

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Frédéric Lenormand

Le mystère du jardin chinois

les nouvelles enquêtes du juge Ti

fayard

Frédéric Lenormand

Les Nouvelles enquêtes du juge Ti-13

LE MYSTERE DU
JARDIN CHINOIS



FAYARD

PERSONNAGES PRINCIPAUX :

Ti Jen-tsie, sous-préfet de Pou-yang
Dame Lin Erma, Première épouse du juge Ti
Madame Deuxième et madame Troisième, épouses secondaires du juge Ti
Peng Shen, inspecteur du Censorat
La dame de Bellecôte, lectrice de l'impératrice
Mme Double-Vue, voyante
Mme Gingembre, gouvernante
Ai San-Pao, militaire
Shi To-Wai, herboriste
Cui Ho-Lun, économiste
Tu Chi-Wing, peintre
Infinie-Patience, bonze
Ding Quon, jardinier taoïste
Rossignol, assistant du jardinier
Hu Nong, marchand de thé

En l'an 669, le juge Ti, âgé de trente-neuf ans, est sous-préfet de Pou-yang, florissante cité sur le Grand Canal impérial qui traverse la Chine du nord au sud.

Bâtir un jardin chinois, c'est créer un univers magique, riche d'une grande variété d'espèces. Il symbolise le paradis terrestre, là où, selon les anciennes légendes, se trouve l'élixir de longue vie, la clé de l'immortalité.

Il ouvrit les yeux.

Tout était sombre. Il discerna des montants en bois, à droite, à gauche et face à lui.

« Ça y est, pensa-t-il. Je suis dans mon tombeau. Grand-Père Sept et Grand-Père Huit[1], prenez pitié de moi ! »

Il reposait sur le dos. Le tombeau devait être assez vaste, car il entrevit les contours d'une table, d'un siège et d'un coffre à vêtements posés contre le mur de droite. Il ne savait d'où venait la faible lumière qui éclairait tout cela. Il tourna la tête pour examiner l'autre côté.

Il la vit. Bixia Junchun, déesse de la Miséricorde, était assise près de lui, dans son halo de lumière. Elle portait une robe de brocart et était coiffée d'un épais chignon piqué d'épingles dorées.

Il voulut se redresser afin de s'incliner devant la divinité bienveillante, mais la douleur le força à retomber sur ses coussins.

— O puissante dame, articula-t-il entre deux gémissements, pardonnez-moi, je ne peux vous rendre hommage comme il le faudrait.

— Ne vous tracassez pas pour si peu, répondit l'exquise créature.

Soulagé, il se détendit et prit une grande inspiration. C'est alors qu'une odeur d'oignons frits pénétra ses narines. Il pouvait croire que cet endroit était sa sépulture, que cette lumineuse personne était venue l'accueillir dans l'autre monde, mais comment imaginer que le séjour des bienheureux sente la cuisine grasse ?

Sa première question fut :

— Qui êtes-vous ?

La déesse pinça les lèvres. Ce manque de foi l'indisposait visiblement.

— Vous avez reçu un coup sur la tête. Rien d'étonnant à ce que vous soyez désorienté. Je suis là pour vous soigner, ne vous inquiétez de rien.

Il posa donc la seconde question qui le tourmentait :

— Et moi, qui suis-je ?

Un certain étonnement passa sur les traits de la femme nimbée de lumière. Elle hésita, resta silencieuse quelques instants, sembla peser le pour et le contre, comme s'il lui était difficile de définir la meilleure attitude à adopter. Enfin, elle se décida :

— Vous êtes le fonctionnaire de sixième ordre, deuxième rang, qui dirige cette ville, le magistrat de Pou-yang, mon cher époux : le juge Ti Jen-tsie.

Il se répéta mentalement ce qu'elle venait de lui apprendre. La dame le dévisageait avec appréhension.

— La mémoire vous revient-elle ?

Il se résigna à décevoir sa divine protectrice et, apparemment, épouse attentionnée :

— A vrai dire, ces noms n'évoquent rien du tout en moi, je le regrette.

Quand elle se fut levée, il comprit d'où venait le halo qui l'entourait : elle était assise dos à la fenêtre et il y voyait un peu flou.

Il resta seul pendant un moment. Elle devait être allée chercher quelqu'un, car il entendit un conciliabule dans le corridor.

Lorsqu'elle entra de nouveau, elle était accompagnée d'un lettré dans la force de l'âge. Le nouveau venu se pencha sur lui.

— On me dit que Votre Excellence a du mal à se rappeler qui elle est ?

Il fit signe que c'était bien le cas. Le visiteur échangea avec la dame un regard entendu.

— Peut-être puis-je vous aider à rassembler vos souvenirs. Je suis l'inspecteur régional du Censorat Peng Shen, de passage dans votre district.

Terriblement confus, l'amnésique voulut se lever pour saluer son supérieur, conformément au protocole. Une fois encore, la douleur le cloua au lit. L'inspecteur Peng eut la bonté de le dispenser de cet effort.

— Je suis navré, s'excusa le blessé. Cette perte de mémoire m'empêche de reconnaître Votre Seigneurie. Mon impolitesse est impardonnable. J'ai déjà manqué de respect à la déesse, fit-il avec un geste vers la personne debout de l'autre côté du lit.

L'inspecteur jeta un coup d'œil à la « déesse ». Malgré la gravité de la situation, ses lèvres esquissèrent un sourire amusé tandis que la dame rougissait légèrement. Il tapota la main du malade avec commisération :

— Pour vous aider à recouvrer vos esprits, le mieux est de vous raconter ce qui s'est passé juste avant votre accident. Je suis certain que vos idées reprendront alors leur ordre naturel.

Le juge Ti remercia son bienfaiteur et s'apprêta à entendre le récit d'une vie qu'il avait totalement oubliée.

I

Le juge Ti se bat contre des canards et contre un supérieur hiérarchique ; les canards et son supérieur ont le dessus.

Jamais le juge Ti n'avait été confronté à pareil phénomène. Lorsqu'un élevage entier de canards avait péri, il avait subodoré un acte de malveillance et diligente une enquête de routine. Quand les carcasses des oiseaux migrateurs avaient jonché les rives du Grand Canal impérial, la rumeur publique avait accusé deux ou trois sorciers, dont l'arrestation n'avait pas mis un terme à ces calamités. Depuis que les éleveurs tentaient d'écouler des volailles mortes sur les marchés, c'était contre les autorités que se tournait la vindicte populaire, et Ti était à bout de ressources. Car c'était là un crime sans criminel. Il ne savait qui poursuivre, tout cela ne pouvait qu'aller de mal en pis.

Ses administrés les plus à l'aise étaient restés sereins tant qu'on avait pu penser que l'épidémie touchait les seuls paysans pauvres. Mais, lorsque le merle chanteur des dames Ti avait été retrouvé sans vie dans sa cage de bambou, le drame avait atteint son comble.

Toutes les trois insistaient désormais pour quitter leur ville de Pou-yang, suspecte d'être infectée par des miasmes contagieux. Ti était déchiré entre son devoir de magistrat, qui l'obligeait à rester à son poste, et son devoir de chef de famille. Certes, sa fidélité envers l'État primait toute autre considération, mais ses femmes étaient physiquement plus proches de lui que sa hiérarchie pour faire valoir leur point de vue. Il n'avait plus un instant de paix, la situation était aussi pénible qu'inextricable.

Ses compagnes finirent par s'enfermer dans le gynécée du yamen avec enfants et servantes. S'il voulait entrer, elles exigeaient qu'il ôte sa robe et enfile une blouse propre réservée à cet usage : on y avait tracé le caractère « santé », en rouge, devant et derrière. Elles étaient déterminées à lui mener la vie dure tant qu'il les maintiendrait dans ce mouvoir.

Comme un malheur n'arrive jamais seul, un inspecteur du Censorat avait été repéré dans la région. Il avait pénétré deux jours plus tôt dans le district voisin, et tout laissait craindre qu'il s'arrêterait chez eux. Le message adressé par son collègue pour le lui annoncer avait l'allure d'une lettre de condoléances. Aussi Ti n'eut-il pas besoin de demander de qui il s'agissait lorsqu'un secrétaire entra en trombe dans son cabinet pour crier :

— Le voilà ! Le voilà !

— On l'a vu sur la route de Pou-yang ?

— Oh, noble juge ! Il est dans la cour d'honneur ! L'envoyé du Censorat avait foncé tout droit sur la ville du juge Ti, sur le tribunal du juge Ti, autant dire sur le juge Ti lui-même. Ce dernier rajusta son vêtement vert, posa sur sa tête son bonnet noir à ailettes empesées et se hâta d'aller accueillir le dernier homme qu'il eût envie de voir.

Des porteurs fourbus venaient de déposer au sol un beau palanquin entouré de soldats à cheval. Ti ne s'attendait pas à un contact très chaleureux. L'inconfort d'un déplacement, toujours moins plaisant que les coussins de leurs fauteuils, rendait les mandarins grognons. Il importait de redoubler d'amabilité. Les serviteurs écartèrent les rideaux de la litière, l'un des gardes cria d'une voix forte : « Gloire à Peng Shen, membre éminent du Censorat ! », et tout le personnel se prosterna, Ti compris. Il ne se releva qu'après avoir récité son discours de bienvenue, quand Longue-Vie Grand-Penseur[2] l'y eut autorisé.

— Je prie Votre Excellence de me pardonner la simplicité de cet accueil. Si elle avait daigné m'avertir, j'aurais pris des dispositions pour la recevoir comme il sied.

— Si j'avertissais de mon arrivée, je ne serais pas inspecteur, répondit M. Peng en lissant les plis de sa robe de soie couleur lavande.

Il s'étira et jeta un coup d'œil alentour.

— Ainsi donc, voici ce yamen de Pou-yang où l'on juge davantage d'atrocités que dans la capitale ! Et voici ce Ti Jen-tsie dont on m'a tant parlé !

— En bien, j'espère, dit le juge avec une profonde inclinaison du buste.

— A votre avis, m'envoie-t-on inspecter les fonctionnaires qui donnent satisfaction, Ti Jen-tsie ?

Une petite brise glacée balaya la cour d'honneur.

Le magistrat n'ignorait pas que les inspecteurs régionaux avaient pour mission de traquer et de réprimer les abus des fonctionnaires. Dès qu'ils furent installés dans le bureau pour une petite conversation privée, M. Peng livra le fond de sa pensée tout en sirotant sa tasse de thé.

— Dites-moi, Ti : vous attirez les monstres, n'est-ce pas ? Vos rapports font état d'un nombre incroyable de jugements. Le crime fleurit sous vos pas !

— Je pense que le crime fleurit partout, mais qu'on s'en aperçoit mieux là où je passe.

Son Excellence Peng Shen haussa les sourcils. Le petit sous-préfet de cette ville ne se prenait pas pour rien.

— Nous avons reçu des plaintes à votre sujet. Vous dérangez des

gens d'influence. Votre attitude contrarie l'ordre public.

— J'ai fait condamner quelques riches propriétaires, mais que valent les protestations des coupables et de leurs amis ? répondit le juge.

— Nous nous fichons bien de vos condamnés ! Ce sont mes confrères de Chang-an qui se plaignent ! Trop de dossiers à archiver ! Trop d'affaires à superviser ! A vous seul, vous faites exploser les chiffres de la criminalité pour cette province entière !

Ti fut tenté de faire observer qu'on l'avait engagé pour arrêter les hors-la-loi, mais il crut deviner que l'inspecteur serait peu sensible à cet argument.

— Et cette épidémie aviaire ! reprit M. Peng. Ce désordre de la nature montre bien que vous échouez à maintenir l'équilibre du yin et du yang qui régit l'univers !

— Je prie Votre Excellence de bien vouloir me pardonner la maladie des poulets, dit le juge Ti en s'inclinant.

Peng Shen le fixa de ses yeux perçants, habitués à débusquer les vices les plus communs aux magistrats en charge du bien public : la paresse, l'esprit de clan et la convoitise. Il avait la conviction, dans le cas présent, d'être confronté à plus grave encore : un excès d'intelligence, le pire défaut d'un fonctionnaire. Il fit un effort sur lui-même pour s'exprimer avec calme.

— Savez-vous ce qui cause les épidémies, Ti ?

— Je commence à soupçonner un trafic d'animaux exotiques, le long du Grand Canal qui borde notre bonne cité. Ces bêtes déplacées malgré elles, entassées les unes sur les autres, toutes espèces mélangées, ce n'est pas sain.

L'apparente placidité de l'inspecteur ne résista pas plus longtemps.

— Ce ne sont pas les poulets qui causent les épidémies, Ti ! Ce sont les mauvais magistrats ! Ceux qui exercent leur tâche de manière mal entendue !

Peng Shen se rapprocha si près que leurs nez se frôaient.

— Écoutez. A cause de vous, j'ai dû faire un détour par cette région en proie à on ne sait quelle fièvre. Je vous promets que ce ne sera pas en vain. Quand je présenterai mon rapport au Censorat, vous pourrez vous estimer heureux si l'on vous confie encore la gestion d'une étable.

Il avait le projet de recommander sa nomination dans l'un de ces territoires déserts du Nord, où ce Ti Jen-tsie ne trouverait plus personne à condamner.

— Vous n'envisagez pas de juger les chameaux ou les porcs, n'est-ce pas ?

En fait, Ti se rappelait quelques cas intéressants de cochons,

dont les prêtres avaient certifié qu'ils étaient habités par des esprits maléfiques, et que certains de ses collègues avaient traduits en justice. Il s'abstint néanmoins d'en faire mention, afin de donner au visage de l'inspecteur une chance de reprendre une teinte moins écarlate.

Dès qu'il eut rejoint le gynécée, revêtu de la blouse aux caractères rouges, ses femmes le criblèrent de questions. Par la fenêtre, elles avaient aperçu le seigneur inspecteur, qu'elles jugeaient plutôt bel homme, et désiraient savoir comment s'était déroulée l'entrevue.

— Très bien ! Ce haut personnage m'apprécie à ma juste valeur. Il n'a entendu que des éloges à mon égard. Il m'a fait mille compliments et, maintenant, il se repose.

Rassurées sur ce point, elles demandèrent quelles étaient les nouvelles de l'épidémie.

— Très bonnes également ! Tout est sous mon contrôle. On n'en parlera bientôt plus que comme d'un vilain rhume.

Madame Première espéra que ses propos sur la maladie étaient moins fallacieux que ceux sur l'inspecteur. Par la fenêtre, elle pouvait voir l'admirateur de son mari en train de fustiger le personnel avec la hargne d'un homme qui aurait bien aimé étrangler quelqu'un de ses propres mains.

Pour mettre fin à ses tracasseries professionnels et à ceux de sa vie domestique, Ti devait découvrir au plus vite le moyen de dominer ou, au moins, de comprendre ce qu'il arrivait aux volatiles. Ses inquiétudes ne firent que croître lorsqu'un de ses scribes lui montra une notation dénichée dans les annales du siècle précédent : « Cette année, une grande querelle entre moineaux est survenue. Elle a tourné en une bataille rangée, au cours de laquelle d'innombrables combattants ont perdu la vie. Il s'en est suivi une importante mortalité chez les êtres humains, dont beaucoup ont été découverts morts le matin alors qu'ils s'étaient couchés en bonne santé la veille. »

Voilà qui augurait mal de l'avenir. S'il voulait aider ses malheureux administrés, il lui fallait demeurer à son poste. Et pour garder son poste, il devait ôter à l'inspecteur tout motif de mutation. Il résolut d'éplucher les dossiers du tribunal avant que Peng Shen ne le mette aux arrêts. Cela signifiait qu'il devrait rester éveillé toute la nuit, quitte à ingurgiter trois théières de thé fumé.

Il décida de se rendre en personne à la boutique. Un choix judicieux exigeait un nez parfaitement exercé, et la promenade lui changerait les idées avant sa réclusion nocturne aux archives. Afin de circuler discrètement, il revêtit une tenue banale en toile marron, en songeant que Son Excellence Peng serait fort courroucée si elle le surprenait dans un accoutrement si peu digne de son rang.

À vrai dire, la sortie ne fut pas aussi plaisante qu'il l'avait espéré. L'anxiété de la population était palpable, et les traces de l'épidémie, visibles de tous côtés. Les gens discutaient autour de lamentables dépouilles dont on ignorait s'il convenait de les plumer pour les manger, de les offrir aux dieux afin d'obtenir leur intercession, ou de les enterrer comme des objets frappés par un mauvais sort.

Le principal commerce de thé de Pou-yang lui offrit sa première véritable distraction de la journée. C'était un établissement des plus florissants. Les gros caractères peints sur l'enseigne proclamaient fièrement : « Boutique de maître Hu Nong ». On avait cloué sur le chambranle une sentence célèbre : « Plutôt trois jours sans nourriture qu'un jour sans thé. »

L'intérieur tenait les promesses de la façade. On y respirait autant le parfum de l'opulence et de la réussite que celui des feuilles fumées dont la variété se déclinait sous toutes les formes. Les étagères étaient remplies de paquets étiquetés et ornés d'un tampon rouge. D'énormes boules brunes en forme de melon aplati étaient empilées les unes sur les autres par ordre de taille. De grandes jarres en terre cuite contenaient le thé en poudre, et des plateaux en osier, les boulettes les plus compactes. La proximité du Grand Canal permettait à l'importateur de s'approvisionner partout dans le pays. Il y avait aussi bien des thés rouges fumés que des thés blancs de l'Ouest ou jaunes du Sud. On pouvait acheter des thés aux fleurs, de la liqueur de bourgeons de thé, ou du thé dont les feuilles semi-fermentées et parfumées avaient été compressées en briques, galettes ou nids d'oiseau. Des meules à manivelle permettaient aux employés d'en débiter la quantité demandée.

Comme nul ne reconnaissait jamais le magistrat quand il abandonnait sa robe verte et son chapeau à ailettes, il dut attendre son tour pour être servi. Il jugea le décor charmant. Enfin un endroit où on ne lui parlait pas de canards suicidaires ou d'oies atteintes de tremblote. L'inspecteur Peng aurait adoré ce commerce, dont la réussite témoignait d'un parfait équilibre entre yin et yang. Si l'on appliquait les critères de Son Excellence, cet importateur aurait dû être nommé à sa place pour gérer le district. Il demanda où se cachait ce Hu Nong béni des dieux.

Maître Hu n'était pas à Pou-yang. Il avait délégué la gestion courante à ses subordonnés et n'était plus occupé que du magnifique domaine qu'il avait fait aménager à grands frais dans la campagne.

— L'heureux homme ! dit le juge.

Il aurait bien eu besoin, lui aussi, d'une villégiature dans un lieu paisible. Informé de la catastrophe, Hu Nong avait décidé de ne remettre les pieds en ville que lorsque le problème aurait été réglé.

— Quelle catastrophe ? demanda Ti.

— Vous savez bien, dit le vendeur en baissant la voix. Cette épouvantable épidémie que l'administration locale se montre incapable de maîtriser ! Nos sous-préfets ne sont bons qu'à distribuer des coups de bambou au pauvre peuple, et l'actuel ne vaut pas mieux que le précédent !

Ti constata avec amertume que la tranquillité de l'anonymat avait un prix. Il jeta une ligature de sapèques sur le comptoir et rentra au yamen, son paquet de thé à la main.

Le nombre de ses déboires n'étant pas encore assez grand, il apprit à son retour que ses épouses avaient pris sur elles d'écrire à leur invité. Puisque cet homme était, disait-on, dans de si bonnes dispositions à l'égard de leur mari, elles désiraient qu'il les autorise à faire retraite dans un lieu préservé des maux envoyés par le Ciel.

Peng Shen avait investi le cabinet du mandarin et l'y attendait, la lettre à la main.

— J'ai décidé de recevoir avec bienveillance la requête de vos chères compagnes.

Ti voulut remercier son supérieur. Celui-ci l'arrêta de la main.

— Vous les accompagnerez.

M. Peng se chargerait d'administrer provisoirement la ville. En un mot, Ti était relevé de ses fonctions en attendant sa relégation dans le trou le plus obscur que l'on pourrait trouver aux frontières du Zhongguo[3].

Cette fois, il avait atteint le fond, rien de pire ne pouvait lui arriver. Il lui fallait absolument demeurer à Pou-yang. Ses chances de se justifier s'évanouiraient dès qu'il aurait franchi les fortifications.

— Que Votre Excellence me pardonne d'insister : je suis le « père et mère du peuple »...

— Et moi je suis les « yeux et oreilles du Fils du Ciel », le coupa Peng Shen.

La panique du juge Ti lui donna la force de transgresser les conventions hiérarchiques :

— Votre Excellence voudra bien excuser mon outrecuidance, mais ma « famille » s'étend à tous les habitants de mon district. Je ne peux les abandonner en plein péril, fût-ce pour sauver mes femmes et mes enfants !

L'inspecteur du Censorat était bien plus serein depuis qu'il avait pris sa décision. Cette sérénité laissait encore moins de place à la discussion que ne l'avait fait sa colère.

— Vous n'abandonnez pas vos administrés, puisque je suis là pour veiller sur eux ! Et, croyez-moi, ils seront en de meilleures mains ! Je n'ai pas offensé les dieux par une conduite qui contrevient aux lois du Ciel et de la terre, moi !

Ti comprit que toute résistance était vaine. Ce défenseur des bonnes mœurs finirait par le dénoncer au peuple comme propagateur d'épidémies. Il ne lui restait plus qu'à gagner du temps en faisant traîner le départ.

Des éclats de voix leur parvinrent de la cour. L'inspecteur ouvrit la fenêtre et vit des paysans qui apportaient d'autres victimes de la « guerre des oiseaux ». Certains avaient des paniers, d'autres des cages en bois d'où s'échappaient des pépiements.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'écria l'inspecteur. Ils sont fous, ma parole !

Ti expliqua qu'il avait ordonné qu'on lui amenât les animaux morts ou malades pour qu'il pût les faire examiner par les meilleurs médecins. Il espérait découvrir de quoi ces pauvres bêtes souffraient. Peng Shen le considéra avec un mélange d'agacement et de pitié.

— Vous n'avez rien compris, décidément. Des oiseaux examinés par des médecins ! Le sens du monde vous échappe totalement ! Vous êtes un danger pour cette communauté ! Je vais ordonner que l'on hâte les préparatifs.

M. Peng descendit dans la cour, suivi par un Ti désespéré. Son supérieur était sur le point de lui faire une réputation abominable. Autant dire qu'il le chassait de Pou-yang. Les gens auraient tôt fait d'établir un lien entre l'épidémie et sa disgrâce. Il allait servir de bouc émissaire.

Il vit Peng Shen distribuer quelques ordres à droite et à gauche, puis foncer sur les paysans qui encombraient le passage. L'inspecteur voulait qu'on se débarrasse immédiatement de ces bêtes maudites, et comme les pauvres gens n'obéissaient pas assez vite, il bourra les cages de coups de pied rageurs.

Les volatiles affolés s'échappèrent. Fut-ce leur état fébrile ou la peur de cet être furibond qui les agressait, canards, oies, merles, serins se mirent à voleter autour du mandarin. Celui-ci se trouva au centre d'une de ces fameuses « batailles d'oiseaux » dont on croyait ramasser les victimes jour après jour. Trop effrayés pour venir à son secours, le personnel et ses propres gardes suivaient ce spectacle avec des yeux ronds.

Ti se précipita. Si l'inspecteur était blessé, la faute en retomberait sur lui. Tout le monde criait, des plumes volaient en tous sens, on n'y voyait plus rien. Il tenta de s'approcher en se protégeant les yeux avec sa manche. Il n'avait fait que trois pas lorsqu'il se prit les pieds dans l'une des cages. Il tomba à la renverse, sa tête heurta lourdement le pavage et tout devint noir.

Le malade avait les yeux écarquillés par la surprise. Tout au long du récit, il n'avait cessé de frapper les draps du plat de la main pour

marquer son effacement.

— Je n'ai aucun souvenir de tout ce que vous me dites. En fait, je n'ai souvenir de rien du tout. Je suis comme une calebasse creuse !

— Tout s'est passé comme je vous l'ai dit, reprit Peng Shen. Je n'ai que des compliments à vous faire pour votre gestion, vous êtes un sous-préfet admirable.

Il ajouta qu'il lui savait infiniment gré d'avoir risqué sa vie pour le secourir et n'avait cessé de former des vœux pour son rétablissement.

— Votre Excellence est trop bonne, dit Ti, les yeux humides de reconnaissance.

Sa Première épouse lui servit un bol de thé vert.

— Vous êtes resté inconscient deux jours entiers, dit-elle en l'aidant à boire. Nous devons louer les dieux de vous avoir renvoyé parmi nous. Je suis certaine que le plan divin s'accomplira, que vous retrouviez la mémoire ou non.

— Le mieux est que vous vous conformiez à ce que nous avons décidé conjointement, reprit Peng Shen : allez vous reposer quelque temps au calme avec vos chères compagnes. Je gérerai la ville en votre absence. Vous reviendrez dès que tout danger sera écarté. Nul doute que vous vous rappellerez alors qui vous êtes. Nous fêterons ensemble votre guérison et je reprendrai ma tournée.

Entre sa tête vide et ses douleurs, Ti ne se sentait pas en état de discuter les suggestions du supérieur qui le traitait si aimablement. A vrai dire, la perspective d'un petit repos dans un endroit agréable, préservé de toute agitation, n'était pas pour lui déplaire.

— Ainsi je suis un brillant enquêteur, dit-il pour lui-même.

Il n'y avait donc pas que de mauvaises nouvelles dans ce retour à la vie. Les deux autres acquiescèrent en souriant.

— Votre réputation a passé les limites de votre district ! lui assura Peng Shen avec bienveillance. On parle de vous jusqu'à la préfecture locale ! Le gouverneur connaît votre nom !

— Vous ne laissez presque jamais un crime impuni, renchérit madame Première. Vous êtes la providence des innocents faussement accusés ! L'ultime recours contre l'injustice !

— Quel dommage que je ne garde aucune impression d'une si grande gloire ! se lamenta le juge.

Dame Lin Erma promit d'être sa mémoire. Ils étaient mariés depuis longtemps, elle avait suivi tous les développements de sa carrière et connaissait la plupart des cas qu'il avait eus à traiter. Il la regarda d'un œil plein de gratitude.

— Vous devez être une épouse admirable. Ma honte n'a pas de bornes ! Je souhaite me montrer à la hauteur de votre vertu.

Elle baissa les yeux avec une modestie qu'un long mariage lui

avait appris à feindre à la perfection.

II

Le juge Ti dirige les funérailles d'un cygne ; il pénètre dans des enfers de bonne tenue.

Le lendemain matin, l'inspecteur du Censorat leur fit l'honneur de venir sur le perron pour leur souhaiter un bon voyage. On déposa le malade emmitouflé à l'intérieur de son chariot avec autant de soin que s'il s'était agi d'un « trésor vivant » ou d'une statue de jade.

— Je vous le confie, dit Peng Shen à madame Première.

— N'ayez crainte, répondit l'épouse du magistrat. J'en prendrai autant de soin que si nos vies étaient suspendues aux poils de sa barbe.

On avait prévu un véhicule pour ses femmes et pour lui. Les enfants suivaient dans un deuxième. Les dames se placèrent face à leur époux.

— Venez près de moi, nous nous serrerons, dit aimablement l'amnésique.

— Non, non, dit madame Deuxième, campée à l'autre bout de la litière. Nous sommes très bien, ne vous dérangez pas.

Deux membres de leur cortège étaient munis d'un gong pour ouvrir le chemin, les autres d'un parasol bleu, d'un bâton, de deux lances, de deux tablettes, de quatre bannières vertes aux nom et fonction du sous-préfet, et d'un grand éventail. Ils franchirent dans cet appareil les hautes murailles de Pou-yang, sous l'œil suspicieux de la population, qui se demandait si leur magistrat s'en allait faire cesser la guerre céleste dans les campagnes ou s'il avait le front de les abandonner.

Les épouses éprouvaient un mélange de soulagement d'avoir quitté cette ville maudite et d'angoisse alimentée par les signes d'épidémie qu'ils ne cessaient de croiser en chemin. La Troisième aurait voulu fuir le district :

— Le moment est propice à un pèlerinage sur le mont Song. On dit que les miasmes délétères ne parviennent pas en haut des montagnes sacrées bénies par les dieux.

La Deuxième battit des mains :

— Oh ! Mon cher époux ! Allons prier au monastère ! Consultons les oracles !

Ti ne savait que répondre.

— Je suis un peu perdu. Qu'aurais-je fait, avant mon accident ?

— Pour parvenir au Song Shan, dit Lin Erma, il faudrait traverser des territoires dont nous ignorons s'ils ne sont pas davantage infectés que ceux-ci. Mieux vaut accomplir le plus court trajet jusqu'à un lieu préservé. J'ai entendu parler d'un domaine magnifique, créé par un riche négociant de notre cité. L'inspecteur Peng a donné son accord, c'est convenu. Le propriétaire sera honoré d'offrir l'hospitalité à son sous-préfet.

Ti se sentait trop dépassé pour discuter les choix de sa Première et de son supérieur. Il s'abandonna au ballottement de la carriole sur le chemin de terre.

À la sortie d'un bois, ils rencontrèrent des paysans qui transportaient de drôles d'oies. Ils s'aperçurent que c'étaient de grands cygnes morts, tombés du ciel.

— J'espère que Son Excellence Peng interdira très vite de consommer les oiseaux douteux, dit madame Troisième. Nos villageois croient recevoir un cadeau divin, mais nul ne sait ce qui se produira si ce présent nous vient en réalité des enfers !

Les longs corps blancs autrefois si gracieux avaient quelque chose de pathétique entre les mains de ces pauvres gens en haillons.

— Il est difficile de croire que le Ciel se départ de ses plus belles créatures ! renchérit la Deuxième.

— Quand on trouve par hasard un animal prêt à passer à la marmite, renchérit la Troisième, ce peut être un hommage céleste. Mais quand on en trouve mille ! Jamais les dieux ne nous offriront plus de mets que nous ne pouvons en cuire !

Comme toujours, la logique venait renforcer la prudence vis-à-vis des explications faciles. Ti commençait à croire qu'une terrible menace pesait sur ses administrés. Il aurait voulu mettre ses facultés d'observation et de raisonnement à leur service. Elles étaient hélas si diminuées qu'il lui fallait bien se résigner à se retirer en attendant de pouvoir de nouveau être utile à quelqu'un.

— Les volailles m'ont écarté elles-mêmes de ce district pour m'empêcher de me mêler de leurs affaires. Je pressens derrière tout cela une force démoniaque résolue à me nuire.

Ses femmes lui jetèrent un regard inquiet.

— Ne vous préoccupez de rien, lui enjoignit sa Première. Pouyang est entre de bonnes mains. Si votre brillante carrière m'a appris quelque chose, c'est que le bien triomphe du mal... en général.

Le juge regretta de n'avoir pas de tels souvenirs pour se rassurer. Il fit arrêter le convoi et sortit de la voiture sous les regards perplexes de ses compagnes.

— Seigneur ? Où allez-vous ?

Il se dirigea vers les paysans aux cygnes.

— Mais que fait-il ?

Ti interpella ces hommes, se présenta et, une fois les salutations échangées, il leur enjoignit de se méfier de leur bonne fortune.

— Vous devez brûler ces dépouilles.

Les paysans protestèrent : la chair du cygne était un mets réputé et leurs poules étaient toutes mortes la semaine précédente.

— Vous ne devriez même pas les toucher, insista le juge. Qui sait si la malédiction qui les a emportés ne va pas vous atteindre, vous aussi ?

Les villageois ne voulaient rien entendre. Les dépouilles étaient si nombreuses qu'ils pourraient même en vendre en ville avec profit.

Ti décrocha sa bourse de sa ceinture et en tira deux taëls d'argent pour les dédommager. Il surveilla l'élaboration d'un bûcher et ne remonta en voiture qu'une fois que les volatiles se furent consumés dans les flammes. Ses femmes le contemplaient avec des yeux ronds.

— Votre Excellence commence à se comporter comme elle l'aurait fait avant son accident, dit sa Première. C'est un bon signe.

Curieusement, sa manière de penser lui revenait avant la mémoire.

Alors qu'ils n'avaient plus traversé depuis longtemps que des prés et des champs presque déserts, ils arrivèrent devant un haut et interminable mur blanc percé d'un unique portail monumental. Le capitaine de leur escorte descendit de cheval pour aller frapper le heurtoir. Une main tira le volet de la lucarne grillagée.

— Ouvrez à votre sous-préfet qui vous fait l'honneur d'une visite ! ordonna le soldat.

— Passez votre chemin, démons ! répliqua un interlocuteur invisible avant de rabattre le volet au nez de l'importun.

On aurait pu rêver meilleur accueil. Le militaire tambourina des deux poings contre le battant. Un flot d'injures et d'admonestations véhémentes jaillit de sa bouche dans le même temps.

— Notre garde fait preuve d'une vive imagination ou d'une grande culture, dit Ti tandis que ses épouses se bouchaient les oreilles. « Tortue perverse » ! Je ne me rappelle pas avoir entendu pareille formule. Il est vrai que je ne me rappelle pas grand-chose.

Le volet se rouvrit enfin, ce qui leur épargna une nouvelle volée de grossièretés.

— Obéis à ton sous-préfet, rat putride ! hurla le capitaine à travers le fenestron.

— Qui espères-tu tromper ? répondit le gardien sans se démonter. Tout le monde sait que le sous-préfet est dans la tombe ! Allez-vous-en avant que je ne vous décoche une flèche !

Le bruit avait couru que le magistrat, puni de son incompétence par la colère divine, avait été victime d'une attaque de corbeaux

géants dotés d'un bec et de serres en bronze, qui s'étaient envolés en emportant ses cœur, foie et autres principaux organes.

Le capitaine donna quelques coups de pied rageurs dans la porte. Leur seul effet fut de faire apparaître la pointe d'une flèche à travers l'ouverture. Il n'eut que le temps de sauter en arrière. Le projectile vint se planter dans la paroi de l'habitable où se trouvaient les voyageurs. Les dames poussèrent des cris.

— Allons-nous-en, seigneur ! Cet endroit est habité par des furieux !

Le militaire se tourna vers le chariot avec un geste d'impuissance. Ti lui fit signe d'approcher et lui parla à voix basse. Son subordonné revint sur ses pas en prenant soin de ne pas se placer dans l'angle de tir de la flèche qui venait de remplacer la précédente.

— Je me suis mal fait comprendre, reprit-il d'une voix qui se voulait plus douce. Ce n'est pas ton sous-préfet qui est là, mais un médecin que le magistrat t'envoie afin d'éloigner tout risque de maladie. C'est un ordre qu'il a donné avant de pousser son dernier soupir. Il souhaite que ses meilleurs administrés profitent de tous les secours auxquels ils peuvent prétendre.

Après un silence, la flèche fut retirée, et le volet, refermé d'un coup sec. Puis plus rien. Le capitaine ne savait à quoi s'en tenir.

— Il est allé en référer à son maître, dit le juge Ti.

Au bout d'un long moment, ils entendirent les verrous jouer dans les ferrures. Comme pour confirmer les propos du mandarin, la porte s'ouvrit avec lenteur et le museau prudent du portier passa par l'entrebâillement pour les dévisager. Il s'était fait assister d'une petite troupe de serviteurs armés d'outils de jardinage diversement tranchants.

Un personnage éthéré, vraisemblablement de sexe masculin, enveloppé dans plusieurs couches de tissus qui le recouvraient depuis le cou jusqu'aux pieds, s'inclina devant eux avec une politesse de meilleur aloi.

— L'humble esclave qui se tient devant vous a nom Rossignol, annonça le nouveau venu d'une voix chantante. Notre maître ne veut pas s'opposer aux dernières volontés d'un noble mandarin défunt. Le médecin peut entrer, mais les autres resteront dehors.

— Chien d'esclave ! s'écria le capitaine. Tu ne crois pas que mon seigneur va se passer de son personnel !

Comme les bêches et les râtaux se pointaient vers eux, Ti leva la main pour faire taire son défenseur trop empressé. Il quitta sa litière et s'adressa directement aux aimables employés du marchand de thé :

— Ce sont mes épouses et mes enfants qui sont là. Je peux vous assurer qu'ils sont tous aussi sains que moi. Les gardes reprendront la route de Pou-yang dès que nous serons entrés.

Malgré l'opposition de son capitaine, Ti s'en tint à sa décision. Les domestiques hésitèrent. Leur patron n'avait rien dit à propos de la famille du médecin. Ils avaient l'impression d'avoir remporté une victoire sur ce soldat grossier qui fulminait, aussi acquiescèrent-ils à la proposition de ce visiteur providentiel.

Ti recommanda au garde de transmettre ses remerciements à Peng Shen lorsqu'il lui rendrait compte de sa mission. Le militaire avait reçu, lui aussi, des consignes de l'inspecteur :

— Son Excellence a émis le désir de rester en contact régulier avec Votre Seigneurie. J'enverrai tous les trois ou quatre jours un messenger prendre de vos nouvelles.

Le juge constata qu'on ne coupait pas si facilement les ponts avec le Censorat. Peut-être ce mandarin si attentionné allait-il les aider à traverser ces calamités aussi bien que possible, après tout.

Les domestiques de leur hôte se chargèrent des coffres et paquets. Les cavaliers s'écartèrent pour permettre aux voyageurs de pénétrer dans le domaine. Lorsque la double porte se referma, ils eurent la curieuse impression d'avoir abandonné la famille Ti dans un monde aussi étrange et imperméable que si elle avait traversé sous leurs yeux l'une des neuf sources infernales.

La sensation éprouvée par les Ti, de l'autre côté du mur, fut toute différente. Ils étaient dans une sorte de cour oblongue coincée entre deux murs, celui qu'ils venaient de franchir et celui qui se dressait devant eux. Sur toute la longueur du premier s'adossaient les bâtiments des communs. À l'odeur et aux bruits, on devinait d'un côté les cuisines et les logements du petit personnel, de l'autre les ateliers et les entrepôts. Ti supposa qu'on avait installé là toute l'intendance, à l'écart du domaine proprement dit.

La blancheur des murs indiquait que le propriétaire n'était pas noble. Les parois qui encerclaient le séjour des maîtres étaient percées à intervalles réguliers de petites ouvertures en forme d'éventail ou de papillon, garnies de barreaux en gros tubes de bambou. On voyait, par-dessus, des frondaisons d'un vert clair uniforme.

L'unique porte consistait en une ouverture rectangulaire posée sur un étroit perron et surmontée d'un toit aux extrémités relevées. Elle plongeait d'emblée le visiteur dans une atmosphère d'élégance et de raffinement. Elle donnait sur une cloison perpendiculaire : celui qui l'empruntait devait opter pour l'une des deux directions.

— Faut-il prendre à droite ou à gauche ? demanda Ti.

— C'est à Votre Seigneurie de choisir, répondit Rossignol avec une légère flexion du buste.

La décision était difficile : on ne voyait rien de ce qu'il y avait au-delà. Un panneau de bois cloué au mur proclamait en caractères peints : « Bienvenue dans le jardin des cinq saisons. » Le mandarin se

demanda quelle pouvait être cette cinquième saison. Le concepteur avait-il complété l'ouvrage de la nature, qui n'en prévoyait que quatre ?

Ti songea que le propriétaire, un commerçant, était sûrement sensible à la symbolique de la droite et de la gauche. La gauche représentait la chance et la générosité, la droite, la fortune et la réussite. Le magistrat savait de quoi il avait le plus besoin en ce moment. Il choisit le côté gauche.

C'est donc à pied qu'ils pénétrèrent dans le domaine des cinq saisons, tels des pèlerins dans un monastère, en longue file, Ti et Rossignol en tête, suivis des compagnes, des enfants et des jardiniers qui s'étaient réparti leurs bagages.

Dès les premiers pas, ils se crurent transportés comme par magie au plus profond d'une forêt de bambous.

— Où est le château ? s'informa le juge.

— Il n'y en a pas, seigneur, répondit Rossignol avec un sourire mielleux.

Ti fut tenté d'inaugurer leur séjour par la bastonnade d'un insolent au milieu de ces bambous. Ils étaient hélas en situation d'infériorité depuis qu'ils avaient laissé leur escorte sur la route.

S'il avait été moins dérouté par l'étrangeté des lieux, il aurait noté la subtile et délicate ordonnance de ce bois artificiel, qui parvenait à suggérer l'existence d'une masse impénétrable. Un chemin de dalles volontairement grossières sinuait sur une colline. Des réminiscences de poèmes connus rappelèrent au mandarin que l'élite lettrée adorait cette belle plante élancée. Ils perçurent un son curieux. Le propriétaire avait fait accrocher aux branches des morceaux de jade que le vent faisait tinter. Cela créait une ambiance irréaliste, propre à emporter l'imagination vers les pays merveilleux dont parlent les légendes.

On ne distinguait que les troncs les plus proches, fins tuyaux qui montaient vers le ciel. Le reste se confondait en une teinte lumineuse, cotonneuse, comme s'ils avaient traversé les cieux jusqu'à un univers ouaté où n'eût subsisté qu'une seule couleur. Ils étaient immergés dans un monde vert, barré d'une trame verticale, sorte de prison végétale sans fin qui avait dévoré le monde.

— Sommes-nous encore sur terre ? murmura madame Troisième. On ne peut se raccrocher à rien.

— Quel endroit bizarre, exprima plus simplement la Deuxième.

Elle tenait un enfant à chaque main, comme si elle avait craint de les perdre pour toujours en les laissant s'éloigner, fût-ce de trois pas. Le juge Ti s'adressa à leur guide :

— On m'avait parlé d'un domaine, pas d'une forêt inextricable. Je ne sais pas si mes épouses et moi pouvons séjourner au fond d'un

bois.

Le valet sourit.

— C'est ce qui trompe Votre Seigneurie : ce bois n'a aucune profondeur, il n'est que l'illusion d'une forêt.

À peine eut-il prononcé ces mots qu'ils atteignirent un nouveau mur, percé d'une porte en forme de trèfle. Ce qu'ils avaient pris pour une étendue interminable n'était en réalité qu'un bosquet, que les sinuosités du sentier dallé et la déclivité du terrain faisaient paraître beaucoup plus vaste.

Au-delà de la porte commençait un champ de pivoines resplendissantes.

— On se croirait à Luoyang[4] ! s'écria la Deuxième.

Il y en avait de toutes les sortes : jaunes, rouges, blanches ou pourpres, dans des tons soutenus ou pastel. Au bout de quelques pas, ils furent environnés de grappes roses suspendues dans l'air tout autour d'eux. On avait planté là différentes sortes d'arbres, toutes en fleurs. Après la touffeur verte, c'était une vision de paradis, rassurante et merveilleuse. Les abricotiers explosaient en gerbes rose pâle odorantes. Celles des pêcheurs étaient rose sombre, et celles des pommiers sauvages, rose-rouge.

Le sentier les mena à un étang de forme carrée, partiellement recouvert de feuilles de lotus. Sur l'une des rives se dressait un long pavillon carmin à colonnade. Rossignol leur proposa de s'y installer pour la durée de leur séjour :

— Pour une famille, ce sera parfait. Nos autres invités n'ont pas voulu habiter ici à cause de la promiscuité. Et puis... il y a... une dame, là, au bout.

Il désignait le logement situé à l'extrémité de la construction.

— Une dame ? répéta la Première.

— C'est une personne assez particulière. Les *kejia*[5] ne cherchent pas sa compagnie avec une grande assiduité. Vous verrez par vous-mêmes.

— Et si j'avais choisi le chemin de droite ? demanda Ti.

— Qu'importe le chemin, seigneur. On finit toujours par arriver au même endroit. Seules comptent les raisons de nos choix.

— Encore faut-il savoir se diriger, je suppose, remarqua le juge.

— Si l'on ne sait pas se diriger, on se perdra, quel que soit le chemin, seigneur.

Ti haussa les sourcils. Il ne s'attendait pas davantage à séjourner parmi les pivoines qu'à prendre une leçon de philosophie taoïste auprès d'un domestique androgyne.

— Notre maître a ordonné qu'on laisse les visiteurs choisir leur propre voie. Je dois dire qu'il avait chaque fois prévu leur point d'arrivée.

— Dans ce cas, ce marchand de thé doit être un grand sage, dit Ti. J'aurai plaisir à faire sa connaissance.

Les compagnes du mandarin conclurent avec ravissement leur examen des pavillons rouges :

— Vivons ici, n'en partons jamais ! dit sa Troisième, C'est le séjour dont ont rêvé les Immortels !

L'un des gamins entreprit de grimper dans un cerisier en fleur, au risque d'en casser l'un des magnifiques rameaux.

— Euh... Chose ! cria son père. Descends de là tout de suite !

— Petit-Bourgeon, corrigea sa Deuxième. Il serait temps, je crois, que Votre Seigneurie réapprenne les noms de sa progéniture.

— Hum... oui, admit le juge, embarrassé.

Il demanda si le propriétaire allait bientôt venir les saluer.

— L'honorable Hu Nong s'est retiré dans ses appartements pour prier. Il n'aura rien de plus pressé que de rencontrer Votre Seigneurie dès que ses dévotions seront accomplies.

— Et les autres habitants du domaine, les verrons-nous ?
Rossignol poussa un soupir et s'écarta. Une femme potelée, toute de rose et de vert vêtue, leur faisait signe depuis l'autre bout de la promenade couverte. Elle marcha vers eux à grandes enjambées et les apostropha bien avant de les avoir rejoints :

— Chers amis ! Quelle joie de cohabiter avec une mignonne petite tribu ! Nous devons absolument fêter votre arrivée ! Toi ! lança-t-elle au majordome. Va chercher de quoi nous réjouir dans les réserves de ton patron !

Rossignol s'éloigna. Bien qu'on ne pût la voir, son expression n'était pas difficile à deviner.

— Je suis contente d'avoir de la compagnie ! reprit la dame. J'avais une petite soif. Vous connaissez l'adage : « Qui boit seul bientôt pleurera ; qui boit en compagnie cent ans vivra » !

Les Ti acquiescèrent poliment à ce proverbe d'ivrogne, bien qu'on n'eût jamais vu une bouteille sur pattes atteindre les cent ans. Rossignol et ses adjoints revinrent avec tout ce qu'il fallait pour boire et grignoter. Ils disposèrent entre les colonnes une table basse garnie de plats remplis de pattes de poules, de noix au vinaigre et de canarions, petits fruits ovales sucrés au noyau très dur. Les cinq adultes prirent place sur de confortables poufs en cuir. Leur nouvelle amie ordonna au personnel d'ôter les bouchons de toile cirée des amphores :

— Il faut toujours ouvrir le second flacon dans la foulée : cela attire chance et prospérité sur les convives !

Ti se dit que la chance aurait été de loger ailleurs. Au reste, l'exubérance de cette femme était rafraîchissante après les inquiétudes de ces derniers jours. Elle fit elle-même le service et plaça dans la

main de chacun de quoi trinquer :

— Vous savez ce qu'on dit : « Si ton ami n'est pas capable de vider dix bols avec toi, ce n'est pas ton ami » !

— Ah, bon ? On dit ça ? s'étonna le mandarin.

— Dans ce cas, on devrait cesser de le dire, murmura Lin Erma, tandis que leur interlocutrice vidait la première d'une suite de tasses qui excéderait sûrement la dizaine promise.

Madame Troisième relança la conversation sur des sujets plus convenables :

— Puis-je demander à quel titre notre honorable voisine séjourne dans ce beau jardin ?

Leur commensale prit un air mystérieux. L'alcool la mettait d'humeur joueuse.

— Devinez ! Je parie que vous n'aurez pas assez d'audace pour poser les bonnes questions, aussi vrai qu'il y a trois poils au cul de l'empereur Jaune !

Les autres buveurs échangèrent un regard consterné.

— Vous êtes donc voyante, commenta le juge.

Le bol que la dame portait à sa bouche resta en l'air. Elle le contempla avec stupéfaction :

— Je vous félicite. Aurais-je affaire à un confrère ?

Ti répondit qu'il n'était hélas qu'un humble médecin sans communication avec les esprits de l'au-delà, ni avec ceux du vin.

La devineresse s'appelait Double-Vue. Les Ti se demandèrent si ce surnom lui venait de son métier ou de son état après le dixième bol. Mme Double-Vue s'extasia sur la nombreuse descendance qu'ils amenaient avec eux.

— Nous avons bien fait de nous établir ici, se félicita la Deuxième. Ils y seront plus en sécurité que dans cette ville malsaine d'où nous venons !

Au même moment, ailleurs dans le jardin, quelqu'un demanda qui étaient les nouveaux venus.

— Un médecin avec sa famille, seigneur.

— Tant pis pour eux.

III

Le juge Ti découvre le plus grand canal du monde au fond d'un jardin ; il se fait raconter sa propre carrière.

Il ne fallut pas plus de cinq bols à Mme Double-Vue pour commencer à raconter des épisodes croustillants de sa vie professionnelle. Quand Ti fut las d'entendre ces fadaises mêlées d'inconvenances, il laissa les dames entre elles et s'en fut marcher dans le jardin.

Au bout d'un moment, il se heurta à un mur blanc, percé d'une large ouverture en demi-lune. De l'autre côté courait un long couloir à ciel ouvert où l'on cultivait des arbres dans des pots. Sur des tables de pierre, on avait aligné une série de superbes arbustes au feuillage vert, rouge ou orangé. Il ne s'agissait pas de jeunes plants, mais d'essences parvenues à l'âge adulte, certainement acquises à grands frais, car elles avaient dû nécessiter une dizaine d'années de travail attentif. Avec une grâce un peu inquiétante, leurs troncs noueux se tordaient au-dessus de paysages étriqués, faits de mousses et de cailloux. Ti savait que ce prodige s'obtenait en brimant leur croissance, en tronquant les racines, en les forçant à se développer dans un substrat peu riche, à l'intérieur d'un récipient trop étroit. À la fois beau et sinistre, le résultat exaltait l'art et la patience.

Un peu plus loin dans le corridor, le mandarin rencontra une seconde ouverture, dont la forme était l'exacte symétrique de celle qu'il venait de franchir. Il comprit qu'il avait traversé une sorte de sas qui établissait une transition entre deux espaces très différents.

Le nouveau jardin n'était pas planté d'arbres en fleurs, mais de saules, de pins et d'autres espèces à feuilles persistantes. En son milieu avait été creusée une nappe d'eau aux contours erratiques. Elle était agrémentée d'un pont à trois arches et d'un minuscule îlot surmonté d'un pagodon ornemental. On apercevait dans la nature trois jolis pavillons jaunes éloignés les uns des autres.

Il fallait contourner le lac pour s'en rapprocher. Ti chemina à travers une prairie dont l'herbe lui arrivait au nombril. On voyait ici et là des massifs de bégonias qui semblaient avoir été semés à l'aveuglette, bien que le juge commençât à se douter que le hasard n'avait aucune part dans ce qu'il voyait.

La porte d'un des pavillons jaunes se referma à son approche. Il prolongea donc sa promenade pour ne pas déranger ceux qui ne

voulaient pas l'être. Il était perdu dans ses pensées lorsqu'une forme vigoureuse, surgie d'on ne sait où, se dressa devant lui. Même si l'inconnu n'avait pas été vêtu d'un habit d'exercice, un sabre coincé dans sa ceinture, Ti aurait deviné à son port martial qu'il avait affaire à un militaire de carrière. De la voix ferme d'un officier habitué à faire montre d'autorité, le nouveau venu se présenta sous le nom d'Ai San-Pao, chargé de la sécurité du domaine.

— Eh bien ! Je suis heureux de ne pas être un intrus ! dit Ti.

— Si vous l'étiez, vous seriez déjà sur la route, le dos endolori par mes coups de bâton ! se vanta l'aimable personnage.

— Je suis le médecin Ti Jen... Jen-kan, répondit le juge. Cet endroit est splendide, mais tout à fait inhabité.

Après avoir exprimé son mépris par un reniflement des plus gracieux, Ai San-Pao lui expliqua que les hôtes rechignaient à venir lui présenter leurs respects par peur de la contagion :

— Ce sont des lâches ! Et des menteurs ! Ils sont tous ici sous différents prétextes, mais je connais leur véritable motivation !

Le magistrat qui sommeillait sous le médecin fut curieux de la connaître.

— La peur ! Ils se terrent comme des rats qui craignent la griffe du chat !

Ti supposa qu'un endroit aussi clos ne devait guère poser de problèmes de sûreté.

— Détrompez-vous ! On ne peut faire trois pas sans tomber sur l'un de ces stupides murs. C'est pire que dans la Cité interdite. Impossible de se rappeler où sont les portes. Même à l'intérieur des différents jardins, on se perd sans cesse. Donnez-moi de bonnes plaines sans obstacles, sans abris ! Nous sommes dans un paradis pour les bandits et les comploteurs ! Celui qui l'a conçu a l'esprit tordu. D'ailleurs, vous le rencontrerez sûrement. Il hante le domaine à la recherche de quelque défaut à corriger. A mon avis, le défaut, c'est dans sa tête qu'il se trouve !

Tous les invités ne devaient pas être aussi peureux qu'Ai San-Pao le prétendait, car un promeneur traversait le pont d'un pas tranquille.

— Vous m'excuserez, dit le militaire, mais je vois venir l'un des vermisseaux qui parasitent ces lieux.

Il s'éloigna sans plus de façons. Avec son pas cadencé, son dos bien droit et son œil aux aguets, il tenait à la fois du guetteur en patrouille et du héron à la pêche aux têtards.

Arrivé à la hauteur du magistrat, celui qui avait fait fuir le militaire s'inclina et tendit une carte de visite au nom du pharmacien herboriste Shi To-Wai. Après que Ti se fut présenté, Shi To-Wai expliqua que le concepteur de ce jardin l'avait convié en raison de sa connaissance des plantes rares.

Ils déambulèrent de conserve sous les frondaisons, dont la verdure évoquait un éternel été. C'était le thème de l'endroit.

— Un jardin de l'été perpétuel ? Emprisonner l'été, n'est-ce pas faire offense au cycle naturel des saisons ? s'offusqua Ti.

— Un jardin n'est pas une expression de la nature, seigneur médecin. Il s'agit d'une représentation du monde tel que le voit celui qui l'a conçu.

— Dans ce cas, ce jardinier doit avoir une vision bien étrange de notre monde. Inquiétante, même. Il y a une grande vanité à exposer ainsi ses angoisses et ses prétentions.

À travers l'exubérance estivale environnante perceait déjà quelque chose de triste, comme la certitude de ce que cette fête ne pouvait pas durer. On sentait là un début de mélancolie complètement absent du jardin du printemps, qui, par comparaison, paraissait exalter l'insouciance du lendemain.

Le chemin déboucha sur un canal rectiligne que les lentilles d'eau faisaient ressembler à un immense tapis moelleux. Dans une partie épargnée par les lentilles, un pont de bois formait un arc de cercle d'une grande régularité. Son reflet complétait l'ensemble de manière à présenter à l'œil l'illusion d'un disque parfait. Ti se figea soudain.

— Je connais ce pont ! Cette percée aquatique copie le Grand Canal impérial qui passe près de Pou-yang !

L'herboriste Shi acquiesça :

— Votre Seigneurie a saisi l'idée : ces jardins reproduisent divers paysages célèbres du royaume sous le ciel. Nul doute que vous en reconnaîtrez bien d'autres au cours de vos pérégrinations.

Ti était époustouflé.

— On m'avait parlé d'un beau domaine, pas d'une annexe du palais impérial !

Ils revinrent vers le lac miniature. A présent que Ti connaissait le principe qui avait présidé à sa création, il devina dans sa forme et sa décoration le lac Mince de l'Ouest, célèbre site que les poètes comparaient à la grâce des jeunes filles.

— Je pense que l'économe Cui Ho-Lun cherchera à vous retenir à dîner, prédit Shi To-Wai. Le pauvre homme s'ennuie à tel point que ce petit paradis lui est un enfer.

— Et vous ? demanda le juge.

— Oh, moi... Tant qu'il y a des plantes à observer, je ne saurais m'ennuyer.

Il avait détourné la tête en prononçant ces mots. Ti chercha ce qui attirait son attention, mais ne vit rien de plus que les saules et les pins. Levant les yeux, il aperçut pour la première fois le sommet d'une tour étroite qui s'élevait à une demi-lieue de là. Il eut la certitude que

c'était à cet édifice que pensait M. Shi, et non à ses herbes aromatiques.

Le jour baissait. Une table avait été dressée pour le souper devant l'un des pavillons jaunes. Ai San-Pao les y attendait au côté d'un homme qui devait être cet économe auquel l'herboriste avait fait allusion. Ainsi que celui-ci l'avait supposé, Cui Ho-Lun invita le nouvel arrivé à partager leur repas :

— J'ai fait servir pour quatre. J'espère que vous nous ferez l'honneur d'accepter notre compagnie ! Les occasions de se distraire sont si rares !

Le regard qu'il adressa au militaire suggéra qu'il le comptait parmi les causes d'accablement. Ti avait plus de curiosité pour cette assistance bigarrée que pour les superstitions grivoises de la voyante. Aussi accepta-t-il de dîner à la bonne franquette, sans musiciennes ni serveurs.

Les sujets de conversation communs à un faux médecin, à un herboriste, à un économe et à un militaire n'étant pas légion, ils échangèrent des considérations sur l'épidémie aviaire, l'inquiétude qui se répandait dans les campagnes, la réaction attentiste des autorités, et en vinrent bientôt à égrener les faits divers et les affaires criminelles.

— Il y a un magistrat qui éclipse tous les autres pour sa sagacité, dit l'économe. C'est un personnage exceptionnel.

Les autres opinèrent d'un air entendu.

— De qui s'agit-il donc ? demanda le juge.

— Comment ? Vous en avez sûrement entendu parler ! Il porte le même nom de famille que vous. C'est le célèbre Ti Jen-tsie !

Ce dernier se rengorgea en son for intérieur. Son amour-propre souffrit de devoir maintenir un anonymat qui l'empêchait de recevoir des félicitations certainement méritées.

— C'est le sous-préfet de Pou-yang, la ville d'à côté, expliqua l'officier Ai.

— Ce Ti a donc une si grande réputation ? insista le mandarin.

— Et comment ! dit l'économe. Il est aussi connu que le roi-singe dans tous les cantons alentour !

Ti avait espéré mieux.

— Et jusqu'à la préfecture ! renchérit l'herboriste. J'y suis passé pour venir ici. On m'en a raconté de belles à son sujet !

— Vraiment ?

— C'est un original, dit le soldat. Il n'a aucune dignité. Pour peu qu'il y ait un crime à élucider, on le croise dans les tripots, dans les bouges, chez les petites femmes, partout où la lie traîne ses sandales. Il vendrait père et mère pour un indice. Ses aventures font rire le peuple et froncer le sourcil aux gens honnêtes.

Ti se rembrunit. En définitive, cet incognito était un bienfait.

— J'aimerais beaucoup entendre l'une de ces affaires. Sans doute ce juge fait-il preuve d'une profonde sagesse.

— Appelez ça comme vous voudrez, dit Shi To-Wai. D'une grande immoralité serait plus juste.

Ti était déçu. L'inspecteur Peng et sa chère Première ne lui avaient pas présenté sa renommée sous cet angle. Puisque ses compagnons en savaient plus que lui sur sa propre carrière, il résolut de combler quelques lacunes. Ils acceptèrent volontiers de lui relater l'un des cas grâce auxquels ce brillant magistrat avait récemment étoffé sa belle réputation.

— C'est l'histoire d'une dame qui a eu des malheurs, expliqua l'herboriste. Son mari et elle avaient joui d'une position avantageuse à Luoyang, mais ils avaient tout perdu à la suite d'un scandale. Je ne peux vous dire ce que c'était, mais sachez que le mari en blâmait son épouse. Celle-ci se rendit bientôt compte que, en plus d'être désagréable, il la gênait pour commencer une nouvelle vie.

Le petit vin de sorgho, de blé et de plantes médicinales prélevé dans les réserves du marchand Hu Nong était moins inoffensif que son thé. L'économe se lançait dans des propos imprudents :

— Ah ! Voyez comment sont les femmes, aujourd'hui ! Tout va de travers depuis que nous sommes gouvernés par l'impératrice Wu !

— Chut ! fit l'herboriste. Ses espions sont partout, elle pourrait très bien en avoir derrière chacun de ces troncs d'arbres !

Ce n'est pas vers les troncs qu'il leva le menton, mais vers le militaire qui sirotait paisiblement sa liqueur, l'air absent.

— Voyez-vous, reprit Shi To-Wai, je fus consulté comme expert, dans cette affaire, aussi j'en connais tous les rouages, malgré sa fin piteuse. L'épouse mécontente alla cueillir des champignons dans la forêt. Ce soir-là, elle prépara à son mari un ragoût de légumes auquel il trouva un goût amer.

— Une empoisonneuse ! s'écria Ti, qui croyait retrouver les réflexes de son métier. Ce sont les plus dangereuses !

— Sûrement, fit l'herboriste. Mais, en l'occurrence, ce n'est pas ce dont il s'agit. À minuit, le mari était accroupi au-dessus de la fosse d'aisances avec une forte diarrhée et vomissait dans un baquet en bois. Il passa le reste de la nuit et le lendemain dans cet état. Sa femme veilla à ce que tout le monde soit au courant de son dérangement. C'était d'autant plus facile qu'il poussait des gémissements pathétiques en répétant qu'il allait mourir.

— Quelle affreuse façon d'en finir !

— Vous vous trompez, vous dis-je ! s'irrita l'herboriste. On voit bien que vous n'êtes pas enquêteur ! Cette femme avait un plan bien plus malin que ce que vous imaginez ! Elle ne voulait pas que son mari succombe à un empoisonnement après avoir mangé sa cuisine.

En réalité, le champignon qu'elle avait choisi n'était pas mortel, il ne fit que l'affaiblir. Si elle avait voulu le tuer ainsi, elle aurait choisi un « chat pas nécessaire », qui est un raticide foudroyant. Durant l'après-midi, elle s'installa près de lui avec une cuvette d'eau, un linge et une feuille de papier épais, comme si elle avait voulu faire sa toilette.

— Elle voulait le forcer à rédiger un testament ! s'écria Ti.

Shi To-Wai fit « non » du doigt et pria qu'on le laissât finir son récit.

— Elle trempa le papier dans l'eau pour le ramollir. Elle le posa sur le linge, retourna le tout, l'appliqua sur la figure de son mari et s'assit dessus. Le papier trempé se plaqua contre le visage. Il empêchait le malade de respirer, et le linge permettait à la meurtrière d'appuyer fort sans laisser de marques. Privé d'air, l'époux se réveilla et voulut enlever cette chose qui l'étouffait. Mais l'indigestion l'avait tellement fatigué qu'il n'en eut pas la force. Bientôt, ses mains retombèrent mollement sur le matelas. Sa femme essuya le visage avec un coin du linge. Après avoir rangé le tissu et la cuvette, elle se mit à pleurer de la manière qui convenait et ameuta les voisins.

— Voilà un crime affreux ! s'insurgea Ti. Non seulement elle a enfreint les Trois Grandes Règles[6], mais elle s'est rendue coupable de la Troisième Abomination[7] !

— Je vois que vous vous y connaissez en droit, nota l'économe à travers les brumes du sorgho.

« Tiens, oui, s'étonna le juge. On dirait que ça revient. » Les réminiscences de sa vie passée s'arrêtèrent hélas à ce point, pour le moment.

L'herboriste conclut sur le ton de la confidence :

— Il y a un fait que Ti Jen-tsie ignorait. Cette femme n'en était pas à son premier meurtre. L'adversaire était plus retors qu'il ne le supposait.

Le puits sans fond de la perversité humaine s'ouvrit devant l'esprit tout neuf du malheureux magistrat.

— Cette femme a dû être durement condamnée ! L'herboriste eut un sourire amusé, presque complice.

— C'est ce qui vous trompe. Ce pauvre Ti a supputé l'assassinat grâce aux fibres de papier retrouvées dans les narines du mort. Mais il n'a rien pu prouver, elle n'a rien avoué, et il a dû la laisser filer.

Le « pauvre Ti » faisait aussi grise mine qu'au jour où cet échec s'était produit.

— Cette issue a dû représenter une grande déception, dit le mandarin, qui compatissait à ses propres déboires.

— Quel minable ! s'écria Ai San-Pao. Si la frustration pouvait tuer, nul doute qu'il serait mort ce jour-là !

Si la détestation avait eu, elle aussi, le pouvoir d'ôter la vie,

celui qui avait prononcé ces mots serait tombé raide mort sous les yeux noirs du magistrat.

IV

Madame Première écoute les prédictions d'un mage au talent extraordinaire ; le juge Ti reconnaît un peintre dont il n'a jamais entendu parler.

Ti ouvrit les yeux. C'était déjà l'aube, comme l'indiquait la lumière blanche qui transparaissait par les carreaux de papier. Les femmes dormaient dans le pavillon contigu, et les enfants dans le troisième, en tas sur un grand lit.

Une ombre passa devant la fenêtre. Curieux, le juge entrouvrit sa porte et vit des silhouettes à divers points de la promenade qui entourait le bassin carré. Elles guettaient la surface de l'étang. Ti s'avança, mais ne remarqua rien d'inhabituel. Il n'y avait là que les feuilles vertes et plates des lotus et quelques boutons qui s'élevaient à trois pieds au-dessus de l'eau. Ceux-ci lui parurent en avance, les lotus fleurissant normalement en été. Quand il releva la tête, les visiteurs avaient tous disparu.

Il se recoucha en grommelant au sujet des jardiniers fous qui se levaient si tôt pour contempler leurs œuvres, mais n'eut pas le temps de se rendormir. Un frou-frou venait du promenoir à colonnes. Il rouvrit sa porte et vit s'éloigner les servantes, parmi les pivoinés et les arbres fruitiers. Elles avaient déposé les collations matinales sur le seuil. Les plateaux étaient garnis de galettes de blé, de thières et de fruits. Il courut jusqu'au bout de la colonnade pour les apostropher :

— Hé ! Votre maître est-il visible, aujourd'hui ?

La dernière du groupe se retourna et s'inclina avant de répondre :

— Le maître fait ses dévotions, seigneur.

Ayant prononcé cette phrase sibylline et récurrente, elle disparut sous la masse rose des abricotiers.

« Elles sont bien longues, ces dévotions, se dit Ti. Ce marchand de thé doit avoir de grands péchés à se faire pardonner ! »

Il prit son repas avec les enfants, à qui ses épouses eurent le plus grand mal à faire avaler en hâte quelques bouchées : les grenouilles qui coassaient sur les nénuphars étaient d'un attrait beaucoup plus vif.

Réveillée par leurs cris et leurs cavalcades, la voyante ne tarda pas à quitter sa chambre. Après avoir identifié la cause du désagrément, elle se dirigea d'un pas mal assuré, la figure aussi chiffonnée que sa tenue, vers le coin de terrasse où les Ti déjeunaient.

Avec sa robe d'intérieur d'un rose soutenu, son châle vert pomme et ses cheveux éparpillés sur ses épaules, elle offrait un triste tableau de pythie arrachée au divin monde des songes.

— Nous sommes navrés, dit madame Troisième. Nos enfants vous ont dérangée.

— Ne vous excusez pas, ce n'est rien ; je mangerai chaud, pour une fois.

La devineresse se méprenait sur le sens de la formule. Il ne s'agissait pas d'excuses : ils étaient réellement navrés que les enfants l'aient tirée de son antre.

Le spectacle de la magicienne au petit matin n'était guère plus brillant que celui qu'elle donnait à l'heure de la bière et du vin. Ti ne tarda pas à battre en retraite. Lorsqu'il réapparut, après ses ablutions, en tunique écrue et bottes de cuir, Lin Erma se tenait appuyée à la balustrade. Chez elle aussi, l'humeur était à la promenade.

Ils marchèrent jusqu'à la porte en demi-lune, traversèrent le corridor des plantations naines et passèrent dans le jardin de l'été. Dame Lin admira les passiflores plantées au pied des prunus. Elles s'enroulaient autour de leur tronc comme des filets ornés de perles et d'agates multicolores. Aux abords du lac, Ti prit soin de ne pas approcher des pavillons jaunes, afin d'épargner à sa Première la rencontre avec les trois olibrius qui y logeaient. Comme rien ne bougeait, il supposa que ceux-ci cuvaient encore les libations de la veille, hormis le militaire, qui était du genre à patrouiller quelle que soit l'heure. Ils longèrent le canal aux lentilles vert pâle et atteignirent un autre mur blanc, percé d'une ouverture en pleine lune. Elle donnait sur un corridor pareil à celui des arbres réduits, mais rempli d'extravagantes inflorescences exotiques, dont les pots étaient suspendus à des crochets. Madame Première considéra une sorte d'affreux insecte qui étirait ses pattes filamenteuses de tous côtés, telle une énorme araignée poilue.

— Qu'est-ce que c'est que cette bête ?

— Une orchidée, répondit son mari.

Elle regarda de plus près, non sans appréhension.

— Je n'en ai jamais vu de pareille. Ce jardinier a fait un drôle de choix ! Il se plaît à cultiver des fleurs hideuses !

Certaines exhalaient néanmoins un parfum délicat. Elle se haussa sur la pointe des pieds pour le humer.

— « Qui approche le poisson séché empeste, qui approche l'orchidée embaume[8] », récita-t-elle.

Ti prit dans les siennes les mains qui avaient effleuré les plantes :

— C'est pourquoi je reste toujours près de vous, dit-il en les embrassant.

Dame Lin eut un léger sursaut. Son époux ne l'avait guère habituée à de tels accès de tendresse. Le coup sur la tête avait fait davantage que le priver de mémoire. Elle était trop déconcertée pour se rendre compte qu'elle aimait assez ce changement.

— « Lorsque deux êtres se comprennent dans l'intimité de leur cœur, leurs paroles sont douces et fortes comme un parfum d'orchidée », ajouta le juge, citant Confucius.

Il ne se souvenait pas des circonstances de sa vie, mais les sentences de maître Kong lui revenaient facilement. Rien ne remplaçait une solide culture classique, elle était le pilier inébranlable de sa pensée.

La seconde porte en pleine lune permettait d'accéder à un troisième jardin, tout différent des deux premiers. Ce côté-ci était dépourvu de sentier, une audace pleine de modernité. Seul un ruisseau serpentait à travers la végétation pour structurer l'ensemble. Au promeneur de décider où il porterait ses pas.

Ils étaient environnés d'érables rouges, de feuillages jaunes, de pins très dégarnis, comme à l'approche de l'hiver, et même de branches nues, tordues, tourmentées, évoquant des membres figés dans une supplique sans voix.

— Comment le jardinier fait-il pour avoir des arbres sans feuilles alors que nous sommes au milieu du printemps ? s'étonna dame Lin.

— C'est très simple, dit Ti : ils sont morts.

Sinistre idée. Sa femme se demanda si on avait délibérément planté des arbres morts, ce qui revenait à cultiver la mort dans son jardin, ou si on les avait fait périr après les avoir installés, ce qui était le contraire de l'art horticole.

Ils rencontrèrent ici et là des rochers imitant des montagnes miniatures avec grottes, cascades et torrents. On y avait gravé des inscriptions poétiques. Ce genre de pierres, très prisé des riches lettrés, pouvait coûter une fortune.

Ils aperçurent, entre les buissons taillés, des pavillons noirs qui émergeaient à peine de la végétation. Une dame bien mise prenait le frais sur sa terrasse. Son vêtement richement brodé indiquait un rang élevé. Curieux de savoir de qui il s'agissait. Ti lui envoya son épouse ; si cette personne était de haute lignée, comme il le croyait, elle aurait pu s'offusquer d'être abordée par un étranger – habillé en homme du peuple, qui plus est.

Dame Lin franchit le cours d'eau sur une sorte de gué fait de pierres plates disposées de façon à imiter la nature. L'inconnue se retourna à son approche. L'énorme masse de cheveux noirs parfaitement arrangés, piqués de bijoux en ambre jaune, confirmait son origine sociale. Lin Erma s'inclina profondément :

— Que Votre Seigneurie pardonne mon intrusion et me permette

de lui souhaiter les mille félicités. Vous êtes sans doute une parente de notre hôte ?

— Moi, parente d'un marchand de thé ? Certainement pas ! J'appartiens à notre impératrice, la glorieuse Wu Tchao, épouse de notre empereur vénéré !

Elle avait prononcé ces mots avec la même énergie qu'une volée de flèches s'abattant sur un bouclier. Cette référence à la famille impériale obligeait dame Lin à s'agenouiller pour marquer son respect envers leurs souverains, d'autant qu'elle ne pouvait plus se prévaloir de la qualité de femme de mandarin.

— Votre Seigneurie a devant elle son humble servante Lin Erma, Première épouse du médecin Ti Jen-kan, qui séjourne actuellement dans ce domaine. Je suis très honorée d'être en présence de Votre Seigneurie.

Ce discours conforme à la politesse protocolaire radoucissait la dame de cour. Cette petite compagne de médecin connaissait les usages. Il était agréable de se voir rendre les honneurs les plus élémentaires, dans ce trou où des serviteurs mal dégrossis et des esclaves ignares ne faisaient nulle différence entre les roturiers de basse extraction et les grands de ce monde. Sans aller jusqu'à sourire, son visage abandonna son expression offusquée. Elle fit signe qu'on pouvait profiter du tabouret situé à côté de son fauteuil.

Dame Lin la remercia avec une ferveur qu'il conviendrait d'imiter le jour où elle serait invitée à prendre place parmi les bienheureux du royaume céleste. Pour l'heure, la dame de Bellecôte, lectrice de l'impératrice, lui procurait cette faveur.

— Les médecins de Leurs Majestés m'ont prescrit un peu de repos à l'air pur, dit la dame, soucieuse d'expliquer pourquoi elle se trouvait dans ce jardin de province au lieu de parader à la cour. C'est un assez bel endroit, mais, quand on a connu Luoyang, tout paraît fade, plat, vide.

C'était un appel à la conversation. Piquée par la curiosité, madame Première eut la réaction attendue : elle proposa de s'attarder. Une domestique apporta des boulettes de millet glutineux cuites à la vapeur, que les deux femmes trempèrent dans du vinaigre balsamique tout en échangeant de menus propos.

Le personnel de ce marchand de thé prenait au moins la peine de les nourrir. Lin Erma commençait à se voir une parenté avec un animal d'élevage. A mieux y songer, ces invités avaient quelque chose des porcs qu'on engraisse en attendant la visite du boucher. Elle chassa cette affreuse pensée. Le métier de son mari déteignait sur elle.

La dame de Bellecôte fut surprise de constater la bonne éducation des femmes de médecins. Celle-ci n'avait pas du tout les manières d'une petite bourgeoise et ne semblait nullement se

préoccuper de patients, de pommades, ou du prix des hippocampes séchés et des cornes de bouc en poudre utilisés pour les remèdes. Elle se détendit au point de rire aux bons mots de la visiteuse.

— Je suis bien contente de vous avoir rencontrée. Jusqu'à présentée n'avais vu ici que des rustres de l'un et l'autre sexe. Je vais prier notre hôte de vous garder parmi nous aussi longtemps que j'y serai. J'ai bien besoin de quelques personnes comme vous pour rendre ce séjour supportable.

— Vous connaissez donc le propriétaire ? dit madame Première.

— Pas du tout. Je ne suis là que pour le jardin.

Lin Erma fut étonnée d'apprendre qu'on venait de la capitale pour visiter ce domaine. Elle n'aurait pas cru qu'une amie de Sa Majesté pût quitter sa charge pour s'enfermer dans un jardin, si beau fût-il, ni qu'on s'éloignât de la cour pour soigner quelque mal que ce fût, à moins d'y être contraint. Cette noble dame semblait être du genre à se laisser mourir au pied du trône plutôt que d'aller prendre l'air ailleurs.

Un petit chien-lion sauta sur les genoux de la lectrice. C'était sûrement le seul être au monde dont elle admît les privautés. Heureuse de pouvoir échanger des considérations sur les poèmes à la mode, elle profita de l'aubaine pour raconter des anecdotes de la cour, autant dire des ragots.

— La vie dans les entours du pouvoir doit être merveilleuse, dit madame Première. Ah ! Si mon mari pouvait y être nommé, un jour !

— Comme médecin ? fit la dame de Bellecôte avec un haussement de sourcils.

Elle dévisagea plus attentivement celle qui avait émis cette idée saugrenue. Lin Erma se tut, mécontente d'avoir oublié une fois de plus qu'elle n'était pas ici l'épouse d'un sous-préfet plein d'avenir.

— La cour est un endroit extraordinaire mais dangereux, reprit la dame. La faveur la plus éclatante peut déboucher de manière inattendue sur la plus terrible disgrâce.

Cette entrée en matière annonçait une confidence qui, en effet, ne tarda pas.

— Notre tâche, reprit la lectrice, consiste à imaginer des distractions pour Leurs Majestés. Il nous revient de découvrir les acrobates et baladins qui amuseront nos maîtres, puisque eux-mêmes n'ont pas l'occasion de frayer avec les gens du commun. Il y a quelques années, l'un de nous entendit parler d'un mage doué de pouvoirs surprenants. Une audience fut organisée dans les appartements privés de l'impératrice. Le mage était à la fois impressionné et très motivé : s'il avait l'heur de plaire, sa renommée en sortirait grandie. Il se montra à la hauteur de sa réputation. Notre impératrice se piqua au jeu, elle se fit prédire son avenir, qui lui fut

décrit sous les aspects les plus brillants, comme vous vous en doutez. Le devin n'y alla pas par quatre chemins : il décréta qu'elle accèderait à une position plus honorifique que tout ce qu'il est possible de croire, plus élevée que ce à quoi aucune femme a pu prétendre depuis le début de l'histoire des Hans !

— C'est difficile à imaginer, laissa échapper madame Première.

— C'est ce que je viens de dire, rétorqua sèchement la dame de Bellecôte, fâchée d'avoir été interrompue dans un récit qui lui tenait à cœur. Une fois qu'on lui eut promis toutes les bénédictions et même au-delà, dame Wu Tchao, pour prolonger l'amusement, décida de faire révéler l'avenir de quelques-unes des personnes présentes. On s'en remit au hasard des dés, et le sort désigna un courtisan, appelons-le Tchang, très en grâce à l'époque. L'astrologue se livra à un exercice de divination impressionnant, le fou-ki. Il versa du sable dans un plat au-dessus duquel étaient dressés deux bâtons en équerre. M. Tchang et lui saisirent les deux bouts de la tige horizontale. Quand l'âme d'un immortel se présenta à l'appel du devin, la tige verticale se mit à tracer des caractères sur le sable. Nous lûmes le mot « femme ». « C'est votre épouse », expliqua le mage. M. Tchang était marié, en effet ; je vous assure que ça n'allait pas de soi, il était aussi laid que Momu[9]. Un autre idéogramme s'inscrivit : « homme ». « C'est son amant ! » s'écria le mage.

— Quelle honte ! dit Lin Erma.

C'était faire un immense outrage à ce courtisan que de révéler son infortune devant tout le monde. – Tchang n'y crut pas, bien sûr. Il adorait sa femme et celle-ci n'était pas du genre à courir le guilledou, croyait-il. Il protesta de ce qu'il n'y avait jamais eu le moindre nuage entre eux. L'impératrice aurait dû faire cesser la séance, mais elle s'amusait beaucoup. Le mage fut encore plus catégorique lorsque apparut un troisième caractère : « frère ». « Votre femme vous trompe, les baguettes ne mentent jamais. Et l'amant, c'est votre frère !

— C'est impossible, protesta Tchang : voilà cinq ans que je ne l'ai vu !

— Vous, peut-être, mais votre femme le voit. » Comme M. Tchang repoussait l'oracle avec mépris, le mage, qui jouait sa renommée, proposa de lui prouver qu'il avait raison : « Je vais vous faire une prédiction. Si elle se réalise, vous serez bien forcé de reconnaître la vérité. » Tout le monde était suspendu à ses lèvres, vous pensez bien. Il lui annonça la mort de sa femme pour l'année en cours !

— Quelle abomination !

— Le reste de la séance ne fut rien à côté de ce qui venait de se produire. Le mage fit encore quelques révélations aux uns et aux autres, mais on ne pensait plus qu'au pauvre Tchang, cocufié par son

frère, et dont la femme était promise à une mort prochaine.

— J'espère que l'impératrice a fait jeter dehors ce charlatan après l'avoir fait bastonner !

— Non, non, voyons ! Il fut récompensé à la hauteur de ses mérites. Outre qu'elle s'était divertie, Sa Majesté n'avait nulle envie de contrarier un si puissant devin. La suite confirma qu'elle avait bien fait, comme toujours.

Madame Première attendit le dénouement avec impatience.

— Bien sûr, avec le temps, le souvenir de cet événement s'estompa un peu. Wu Tchao demanda quelquefois, en plaisantant, comment se portait l'épouse de Tchang, puis elle n'y pensa plus. Jusqu'au jour où...

— Ne me dites pas que...

— Si ! La malheureuse s'éteignit deux mois plus tard, brutalement, de maladie ! Lorsque la nouvelle fut connue, il ne fut plus possible à Tchang d'ignorer la prédiction. Le mage avait eu gain de cause pour le décès, cela signifiait qu'il avait vu juste pour l'adultère. On ne plaignait pas Tchang pour son veuvage, on le méprisait pour avoir supporté d'être cocu. Au lieu de recevoir des condoléances, il fut considéré comme un homme sans honneur. Les dieux avaient pris la peine de lui indiquer la vérité, et il avait refusé de réagir. Certains virent même dans le trépas de la compagne la punition du mari. Il ne put faire autrement que d'aller consulter à nouveau le devin. Il eut un peu de mal à le retrouver. Loin d'avoir profité de son passage à la cour, ce génie sans pareil avait fermé boutique, il avait abandonné l'exercice de son art et vivotait au fond d'un quartier louche. Apparemment, ses clients n'aimaient pas s'entendre dire ce genre de vérité.

— On les comprend, commenta madame Première.

— Cette constatation acheva de convaincre Tchang. Il n'eut plus en tête que sa vengeance. L'ennuyeux, c'était que son frère était un préfet puissant et respecté. Tchang se rendit néanmoins dans sa préfecture et parvint à le tuer. Comme vous le savez, le fratricide est un crime abominable selon la morale et selon la loi. Plus question de se présenter à la cour. Il perdit sa position, son emploi, ses soutiens, et ne vécut plus, dès lors, qu'en proscrit.

Cette terrible démonstration de la fatalité fit frissonner madame Première.

— Et à vous, que vous a-t-il prédit, ce devin si clairvoyant ? demanda-t-elle pour changer de sujet.

L'expression de la dame se ferma.

— Des fadaises dont je ne me souviens plus.

Pendant ce temps, Ti avait poursuivi l'exploration de l'automne

jusqu'à un paysage de montagnes et de cascades. Un homme d'une trentaine d'années était assis en tailleur sur un coussin, un nécessaire à peinture sur les genoux. Ti jeta un coup d'œil à l'œuvre en cours.

— Voilà qui me rappelle le style de...

Il s'interrompit, incapable de mettre un nom sur son impression.

— De Tu Chi-Wing, compléta le peintre. Rien d'étonnant : c'est moi.

Le juge ne put faire autrement que de prétendre le reconnaître. Il fit usage d'une rengaine qu'on lui avait déjà servie depuis son amnésie :

— Bien sûr ! Votre renommée a fait le tour du canton !

À vrai dire, la formule eut sur l'artiste le même effet qu'elle avait eu sur lui-même la veille au soir.

— C'est un bonheur pour moi que vous vous rappeliez mon nom, répondit M. Tu, un peu pincé.

S'en souvenir aurait été pour Ti un bonheur plus grand encore.

Tu Chi-Wing expliqua qu'il avait été engagé pour célébrer et immortaliser la splendeur de ce domaine. Ses peintures devaient être exposées dans une galerie, afin que le maître puisse contempler la beauté de son jardin en toute saison.

— Une galerie ? Quelle galerie ? Il y a donc un appartement privé quelque part ?

Le peintre ne se donna pas la peine de répondre, soit qu'il ignorât où était ce logement, soit qu'il se souciât peu de l'indiquer au promeneur.

— Mes œuvres conserveront pour lui le souvenir du printemps au milieu de l'hiver, quand les arbres fruitiers aux branches dénudées seront couverts de neige.

— Peindre ces fleurs magnifiques doit être un enchantement ! dit Ti. C'est un terrible défi que la nature vous lance là !

— Hélas, la nature garde farouchement ses plus grands secrets. Elle recèle une fleur que j'aimerais peindre plus que toute autre. Avez-vous déjà vu des lotus bleus ?

— Le lotus bleu est une légende, il n'existe pas, répondit le mandarin, qui, pour une fois, s'en souvenait.

Ils virent passer un vol de perroquets. Ti s'extasia sur la rareté d'une espèce qu'on ne voyait normalement qu'au sud du pays.

— Et encore ! dit le peintre. Si vous étiez venu il y a un mois, vous auriez vu de magnifiques canards à houppette !

— Ils se sont enfuis ?

— Ils sont morts. Sans doute se sont-ils languis de leur terre natale. En trois jours, il n'en restait plus un seul. Je me suis laissé dire que les oiseaux avaient une tendance à la mélancolie, ces temps-ci.

Ti en savait quelque chose.

Après avoir pris congé de la lectrice, dame Lin marcha jusqu'à un bosquet de superbes saules. Le vent jouait avec les branches tombantes, qui venaient caresser sa joue. Devant elle s'ouvrait une allée de cyprès, symbole d'immortalité. Elle aperçut bientôt un moine bouddhiste qui la remontait d'un air soucieux. Il plissait le front comme s'il avait vu quelque chose de très contrariant. Quand il passa à sa hauteur, elle quitta l'abri des saules et s'inclina devant lui. Le religieux lui rendit son salut.

Il se nommait Infinie-Patience et avait été engagé pour assurer les rites de bénédiction d'une pagode dont le propriétaire, homme d'une grande piété, avait tenu à doter son domaine. Dame Lin n'avait vu de pagode nulle part. Le bonze désigna la tour, dont on apercevait les deux derniers étages à travers les frondaisons. Elle était, lui avait-on dit, le pivot de cet univers ordonné par la foi.

— Vous y allez souvent pour prier ?

— Moi ? Je n'y ai jamais mis les pieds, dit le religieux. M. Hu s'y est retiré pour quelque temps, conformément à un vœu. Sans doute remercie-t-il le Bouddha pour la guérison d'une maladie.

Lin Erma expliqua qu'elle avait rendu visite à la grande dame qui occupait le pavillon noir tout proche. L'expression « grande dame » arracha au bonze un sourire sarcastique ; il semblait avoir une opinion plus nuancée au sujet de cette personne, mais s'abstint de tout commentaire.

— C'est un peu comme une prison, ici, dit Lin Erma. Où qu'on aille, on finit par se heurter à un mur.

— Les vraies prisons ne sont qu'intérieures, répondit Infinie-Patience avant de s'éloigner, la mine aussi pensive qu'à son arrivée.

Il venait de disparaître de l'autre côté du torrent quand Ti rejoignit sa femme devant les saules. Ils poursuivirent leur promenade à travers ce décor dédié aux charmes de l'automne. Ceux-ci se révélaient assez mélancoliques. Avec sa dominante rouge et noire, cette section exhalait une sombre beauté. Le couple n'osait imaginer ce qui les attendait dans le jardin de l'hiver.

Lorsqu'il eut appris l'identité de la dame de Bellecôte, le juge s'étonna qu'une amie de l'impératrice, titulaire d'un rang élevé, imbuée de ses prérogatives, se déplaçât sans un entourage nombreux. À bien y songer, il trouvait même étonnant qu'elle pût se déplacer tout court. Les monarques n'aimaient pas se séparer de leurs proches, et ceux-ci évitaient de s'éloigner, de peur de perdre leur influence. Sa Première était du même avis : le séjour de la suivante avait l'apparence d'un exil.

— Il est dommage que vous n'ayez pu assister à cet entretien, dit Lin Erma. Elle m'a raconté une anecdote qui vous aurait intéressé.

Elle lui résuma l'histoire du courtisan Tchang et du mage aux dons fabuleux. Ti l'écouta en lissant sa longue barbe. La fréquentation de Confucius l'incitait depuis toujours à chercher des explications tangibles aux faits inattendus.

— Il est dommage que je n'aie pas été là pour conseiller ce malheureux. Son affaire a tout du coup monté. On ne s'y serait pas pris autrement si on avait voulu le pousser à tuer son frère. Je me demande si ce n'est pas cet homme-là qui était visé dès le départ... Un préfet puissant et très entouré... Qui mieux qu'un proche parent pour l'éliminer ?

Son épouse constata avec satisfaction que l'instinct du chasseur lui revenait.

A force de suivre le cours d'eau, ils se heurtèrent à un mur convexe sous lequel s'engouffrait le torrent artificiel.

— Drôle de forme, ce mur, nota le mandarin. Je me demande ce qu'il cache.

— Un abîme de tristesse, répondit une voix venue du ciel.

Ils se retournèrent d'un même mouvement. Il n'y avait personne. Levant les yeux, ils virent Ai San-Pao, assis sur la plus grosse branche d'un érable flamboyant. Ils se demandèrent s'il les espionnait, s'il cherchait à apercevoir quelqu'un, ou si cet exercice de grimpette digne d'un bandit de grands chemins avait seulement une raison quelconque. Lorsqu'il descendit de son perchoir avec la souplesse d'un chat sauvage, ils se dirent qu'il avait dû monter là pour tenter de voir ce qu'il y avait derrière le mur.

Les conventions étant moins strictes pour les médecins que pour les nobles, Ti Jen-kan se permit de présenter sa Première au militaire, qui la gratifia d'une légère flexion du buste à peine polie. Elle le jugea plutôt inquiétant, avec son vêtement de guerrier et ses deux sabres de longueur inégale retenus par sa ceinture.

— Nous pouvons être rassurés sur un point, dit Ti quand ils furent de nouveau seuls : nous sommes bien gardés !

— Et qui nous gardera de celui qui nous garde ? demanda sa Première.

Dans la tour, un étrange personnage contemplait leurs silhouettes, rendues minuscules par la distance.

— Que font ces gens, si près de mon mur ?

— Ce sont le médecin et sa Principale, seigneur. Ils ont tournicoté toute la journée de ce côté.

— Un médecin, lui ? Jamais un médecin ne serait passé devant notre carré de plantes médicinales sans leur prêter la moindre attention ! L'herboriste est entré en extase quand il a vu nos plants d'aconit, d'armoise et de ginseng. Il en a rempli un sac entier, j'ai cru qu'il allait tout nous voler.

— Pourquoi cache-t-il son identité, dans ce cas, seigneur ?

Le guetteur réfléchit un instant.

— Il y a mille raisons possibles. Leur seul point commun, c'est qu'aucune d'elles n'aura bientôt plus la moindre importance.

V

Le juge Ti se découvre une fibre maternelle ; il pénètre dans un monde glacé.

Dame Lin se hâta de retourner aux pavillons rouges pour aider à faire dîner les enfants. Ti traversa le jardin de l'été d'un pas moins pressé, heureux de profiter du coucher de soleil sur le lac. Le tableau perdit de son charme lorsqu'il remarqua deux corps couverts de plumes blanches qui flottaient à la surface des eaux. Alors qu'il écartait les ajoncs pour voir de quelle espèce il s'agissait, il découvrit un nid rempli d'œufs. Il se baissa et prit l'un d'eux dans sa main. Sans doute s'agissait-il de la portée du couple qui venait de succomber à la guerre du ciel. Il songeait avec tristesse que ces œufs étaient destinés à ne jamais éclore lorsqu'il sentit un mouvement. Quelque chose bougeait à l'intérieur. Il le déposa parmi les autres, qui se fendillèrent bientôt.

De retour de sa cueillette, l'herboriste remarqua le dos du médecin qui dépassait des ajoncs. Il posa son sac de plantes et s'approcha.

— Très jolis spécimens de grues criardes à cou noir, dit-il à la vue des affreux poussins que M. Ti contemplait.

— Pourquoi les nomme-t-on ainsi ?

La réponse lui fut fournie par les oisillons eux-mêmes dès qu'ils ouvrirent le bec. Les huit gruons agitaient leurs moignons d'ailes en piaillant à qui mieux mieux.

— Que me veulent-elles, ces bêtes ? dit le mandarin.

— Si elles vous ont vu dès leur sortie de l'œuf, elles pensent que vous allez leur régurgiter un repas, expliqua Shi To-Wai.

Ti venait à peine de faire la connaissance de ses propres enfants, il s'estimait pourvu en matière de bouches à nourrir.

— Vous ne voudriez pas le faire, vous ?

— Ce n'est pas de moi qu'elles attendent leur pitance. Vous êtes leur mère, dorénavant.

— Je n'ai pas l'intention de les adopter !

— Vous faites erreur : ce sont elles qui vous ont adopté.

M. Shi lui conseilla de leur répondre en imitant les grues adultes. Ti se sentit tout à fait ridicule.

— Voyez-y un exercice de modestie comme un autre. Le juge ramassa un bâton et se résigna à fouiller la vase pour leur trouver de

quoi manger.

Une fois en tenue pour se coucher, Ti ressentit une curieuse sensation de vide, d'absence, d'inaccomplissement. Il lui sembla qu'il manquait quelque chose à sa journée. Il enfila ses pantoufles en agneau et alla frapper à la porte de la chambre occupée par ses épouses.

— Oui ? fit une voix. Ti se racla la gorge.

— Hum. J'aimerais savoir laquelle de vous trois partagera ma nuit.

Il y eut un silence, puis un conciliabule dont le mandarin ne perçut pas la teneur.

— C'est déconseillé pour votre convalescence, seigneur, répondit sa Première. Il vous est recommandé de reprendre des forces et de ménager votre énergie yang.

— C'est que... j'aimerais voir si cela réveille en moi des souvenirs, répondit Ti, qui se sentait assez plein d'énergie yang pour en faire profiter la plus chanceuse des trois.

Nouveau silence, nouveau conciliabule. La porte s'ouvrit enfin.

— Il ne serait pas juste que nous délaissions Votre Excellence, dit sa Première en s'effaçant pour le laisser entrer.

Sa Deuxième et sa Troisième étaient assises sur le large lit, superbes et appétissantes dans leurs robes de nuit en soie mauve. Ti se crut plus heureux qu'il n'aurait osé l'espérer. Puis il vit les « tablettes en os » qu'elles avaient disposées entre elles sur un plateau.

Une heure plus tard, il regagnait sa chambre après avoir perdu une fortune aux dominos.

Il fit cette nuit-là un rêve étrange. Il se trouvait dans une belle demeure qui ne lui évoquait rien. Pourtant, il avait la certitude d'être chez lui. Dans le gynécée, ses trois compagnes cousaient, assises sur leur *kang* chauffé par-dessous. Elles lui tournaient le dos. Quand elles l'entendirent entrer, elles se levèrent pour le saluer. C'est alors que le rêve devint vraiment bizarre : leurs traits lui étaient parfaitement inconnus. Un démon avait changé leurs têtes en son absence, comme dans les contes. Ti fit une grimace, modifia sa position, et dormit encore deux heures. Au réveil, il avait tout oublié.

Sa nuit prit fin exactement au même moment que le jour précédent. Son instinct d'enquêteur, sans doute, l'avertit une fois encore que quelqu'un rôdait alentour – à moins qu'il n'eût simplement le sommeil léger. Le parfum de la fleur matinale *hsün*^[10] imprégnait un air chargé de rosée. Par la porte entrouverte, il assista au même manège que la veille. Les ombres semblaient fascinées par la lumière de l'aube sur l'étang carré. Cette fois, il reconnut d'un côté le bonze et de l'autre l'économe. Il y avait d'autres hommes, dont il ignorait l'identité, et deux femmes. Leur comportement était très curieux. Bien

que ces gens fussent là, d'évidence, pour un même motif, ils restaient éloignés les uns des autres, comme des fidèles venus assister à un rite religieux, mais qui ne se fréquentaient pas. Ils se retirèrent tous dès que le jour se fut levé sur le joli bassin aux fleurs en boutons.

Avant la collation matinale, il fit passer le temps en exécutant des pliages avec de vieux papiers.

— Où sont nos enfants ? demanda-t-il à ses épouses qui servaient le thé.

Madame Deuxième répondit qu'ils avaient trouvé un nid de grues devant la porte de leur chambre. Ses yeux tombèrent sur les pliages.

— Vous avez fait des figurines pour les enfants ! Comme c'est gentil à vous !

— Hum. Oui. En effet.

C'étaient des grues en papier. Dès que les gamins réapparurent, il leur confia la charge d'attraper des vers de vase.

Il venait de finir ses galettes de blé quand on lui apporta un rouleau de parchemin dont le sceau portait la marque de Peng Shen. L'inspecteur du Censorat lui demandait aimablement des nouvelles de sa santé, après quoi il détaillait ses observations sur la malédiction dont les oiseaux étaient frappés. Il avait apparemment passé beaucoup de temps à tâcher de comprendre le phénomène. Selon les médecins, les corneilles et les corbeaux, qui mangeaient volontiers les cadavres des autres animaux, avaient pu s'infecter de la même manière que les hommes tombent malades après avoir consommé un aliment malsain.

— Il faudrait afficher une proclamation pour avertir les corbeaux du risque qu'ils courent ! suggéra Ti tout haut.

Les prêtres, en revanche, s'en tenaient toujours à leur théorie de la guerre céleste. Le conflit avait dû se généraliser, car il opposait désormais à peu près toute la gent ailée. Le silence avait remplacé les chants d'oiseaux. Les charognes provoquaient une telle puanteur qu'on avait dû organiser l'évacuation de certains villages. L'inspecteur avait enfin la bonté de lui demander des nouvelles de sa chère famille.

Après un long moment passé à rédiger sa réponse, Ti partit découvrir la dernière section du domaine. Il lui fallut traverser de nouveau le jardin de l'été, puis celui de l'automne. A l'extrémité de ce dernier, il découvrit un mur percé d'une porte en demi-lune, inversée par rapport aux précédentes. À elles toutes, ces portes représentaient donc un mois lunaire complet. Il avait parcouru le cycle de la lunaison, celui des saisons, celui de la vie et du temps qui passe. Il se trouvait pour ainsi dire à l'intérieur d'un calendrier.

Ce corridor-là était garni de bambous, mais l'ambiance n'avait rien de commun avec le bois par lequel il avait accédé au printemps. Le jardinier les avait traités de façon toute différente. Coincées entre

ces murs resserrés, les longues tiges exprimaient à la perfection l'idée d'emprisonnement. Sans doute y avait-il un principe taoïste à l'origine de cette démonstration. L'effet, quoi qu'il en soit, était très esthétique.

Après la dernière lune, le jardin de l'hiver formait un immense tapis de sable qui s'étendait à perte de vue.

Un chemin longeait le mur pour desservir des pavillons blancs conçus pour ne pas déparer ce décor étrange. Pour toute végétation se dressaient des buissons de cotonnier « mu-mien », dont les boules blanches se confondaient avec le reste.

Si les sections dévolues aux autres saisons avaient été creusées, surélevées ou plantées pour les faire paraître plus vastes, celle-ci avait été arasée ; sa surface était parfaitement plate et recouverte de gravillons presque aussi pâles que la neige. Le désert de Gobi aurait semblé vivant et habité, en comparaison. Ce n'était qu'une mer claire, froide, voire prise dans les glaces. Certes, la vie s'accrochait encore dans cette désolation, mais c'était une vie inquiétante. Elle se traduisait par des dessins tracés au râteau, d'interminables lignes sinueuses à la signification ésotérique, et par des pierres grises, aux formes torturées, trouées, rugueuses, dressées ici et là, comme les témoins d'une catastrophe telle que tout en était devenu muet. Les murs emprisonnaient la scène comme les falaises d'un glacier. Ti en conçut une impression si forte qu'il en eut froid dans le dos. Il avait déjà visité de ces lieux de méditation où la nature se fige pour mieux laisser la pensée s'envoler. Jamais il n'en avait vu de si poignant.

Les rochers disposés sur cette croûte stérile avaient de drôles de contours. De tels objets invitaient à la réflexion : l'esprit devait s'abandonner à leur contemplation et voir en eux ce qu'il voulait, ou ce qu'il pouvait. « On dirait des gens pétrifiés », pensa le juge. Il lui sembla qu'une de ces personnes aux silhouettes à peine suggérées gisait sur le sol, comme en proie à une effroyable agonie. Des gens tuaient quelqu'un. Certains avaient accompli l'acte, d'autres regardaient ailleurs. La pierre allongée s'évasait comme l'aurait fait une robe de femme. Une autre était beaucoup plus petite. Un enfant. Il eut la certitude qu'on avait représenté là un drame, peut-être le meurtre d'une mère sous les yeux de son fils.

Il émergea tout à coup de sa fascination et se dit qu'il avait trop d'imagination ; une conséquence de la disparition de sa mémoire, sans doute. Son esprit comblait ses lacunes en inventant un sens à ce qui n'en avait pas. Il secoua la tête et, comme cela ne suffisait pas, il se donna de petits coups sur les tempes. Décidément, il n'allait pas bien. Il ne se rappelait rien de sa vie passée, ne reconnaissait aucun visage, mais croyait voir des affaires scabreuses dans de simples rochers disposés avec art !

— Le noble visiteur souffre-t-il d'une indisposition ? demanda

une voix féminine.

La femme s'était approchée sans bruit à petits pas sur le chemin dallé. Il devina à son expression inquiète qu'elle le prenait pour un fou. Néanmoins, comme il portait de beaux habits et que sa barbe était bien taillée, elle s'inclina légèrement :

— Votre humble servante se nomme Jiang Yufeng[11]. Je suis la gouvernante de ce domaine. Je serai heureuse de vous aider, si je le puis.

« Une gouvernante, un économe... On ne compte pas le personnel, ici ! » songea Ti, qui ne bénéficiait pas d'une domesticité aussi stylée dans son yamen de Pou-yang. Dame Gingembre portait des bottines aux bouts recourbés qui devaient être fourrées. Ses épaules étaient recouvertes d'un élégant gilet de laine dans le même motif que sa robe. Ses cheveux étaient noués en un chignon impeccable, surmonté d'un bijou pas trop voyant. Elle avait la raideur et l'impatience des serviteurs de grande maison, habitués à être obéis au doigt et à l'œil par une myriade d'esclaves.

Ti se présenta comme le médecin Ti Jen-kan.

— C'est le « Bian Que du pays de Lu[12] » qui vous envoie ! s'écria la gouvernante. On veut ma mort !

— Vraiment ? répondit Ti, aux aguets.

Mme Gingembre resserra autour de sa poitrine les pans de son gilet et frissonna.

— On m'a cantonnée dans ce jardin de l'hiver, voyez-vous. Je ne suis qu'une employée, je peux geler sur pied, qui s'en préoccupe ?

Il sembla au juge que ce cas relevait davantage de la médecine des âmes que de celle des corps, et surtout pas de la justice. Il lui fit remarquer que ce jardin n'avait d'hiver que le nom : la douceur printanière s'étendait sur toute la région.

— Votre Seigneurie plaisante ? Il n'y a qu'à regarder ce paysage désolé pour grelotter. Et ces maudites pierres ! Il y en a qui trouvent ça beau ! Il faut avoir l'esprit aussi tordu que ces rochers ! Je n'ose imaginer ce que ce jardinier avait en tête en les choisissant. Quand maître Hu verra ça, il sera furieux qu'on ait si mal employé son argent !

Ti nota avec soulagement qu'il n'était pas le seul à leur trouver un air bizarre. Puisqu'elle citait son employeur, c'était l'occasion de s'enquérir de son éventuelle apparition. Elle hésita.

— Il viendra bientôt présenter ses respects à ses nobles invités, assura-t-elle sans conviction.

La nouvelle était bonne à prendre ; moins vague, elle l'eût été davantage. Mais les préoccupations de Mme Gingembre étaient tout autres. Elle décida de profiter de l'aubaine pour consulter : elle avait toujours froid, dormait mal et faisait des cauchemars.

Bien qu'il ne fût pas réellement médecin, Ti pouvait appuyer son diagnostic sur un solide sens de l'observation et de la psychologie. La brave femme répandait une odeur de camphre et d'eucalyptus. Son visage était déformé de tics. Il remarqua qu'elle respirait en soufflant et se massait le ventre en permanence.

— Vous avez de l'asthme et un ulcère à l'estomac, déclara-t-il sur le ton d'un praticien doté d'une longue expérience.

L'expression de surprise qui se peignit sur les traits de la gouvernante aurait pu laisser croire que le dieu de la Médecine venait de s'incarner devant elle.

— Vous êtes le savant le plus perspicace que j'ai consulté ! Que me prescrivez-vous, maître ?

Le traitement était aussi simple que l'examen. Ti retourna dans le corridor aux bambous et ramassa une baguette tombée à terre. Il la promena sur le corps de sa patiente, qui s'en sentit toute magnétisée. Elle ne sortit de sa transe médicale que pour dire tout bas, avec un geste de protection contre les forces du mal :

— Tenez ! Le voilà, le sorcier !

Ding Quon n'avait rien du paysan au vêtement maculé de terre, la bêche à la main, auquel Ti s'était attendu. Il découvrit un homme extrêmement soigné, quoique vêtu d'une robe à la simplicité presque monastique. Le serviteur qui les avait accueillis à leur arrivée, cet être androgyne, enveloppé dans un ample vêtement brodé, rectifiait le dessin au râteau d'après ses directives. Pour l'heure, le jardinage s'apparentait à un art plastique et, de fait, le « sorcier » avait le maintien d'un grand artiste. D'un mot, d'un mouvement du poignet, il indiquait sa volonté à Rossignol, qui la transcrivait en courbes harmonieuses sur le sable immaculé.

Ti abandonna la femme gelée pour s'approcher du peintre sur gravier.

— Votre talent est incommensurable ! s'exclama-t-il. Quel dommage qu'il s'exprime dans un lieu aussi isolé ! Votre savoir pourrait conquérir le monde !

— Il m'importe peu de me mettre à portée du monde, répondit Ding Quon sans le gratifier d'un regard. Le pêcher et le prunier n'ont pas besoin de parler pour qu'un sentier se forme sous leurs branches[13].

Ayant avisé la baguette de bambou que tenait le « médecin », le jardiner la lui prit sèchement des mains : c'était un morceau de son jardin.

— Mon propos est d'imposer au visiteur une leçon de modestie devant les grandeurs de la nature, reprit-il pour l'intrus, qui semblait avoir besoin d'être rappelé au respect de l'art horticole.

Ti approuva poliment, bien qu'il n'eût, pour sa part, jamais rien

vu de moins modeste que ce jardin-là.

— Le simulacre que j'ai créé fait sentir à l'homme sa petitesse par rapport à la force des éléments. Je suis comme un peintre qui n'aurait que quatre couleurs à sa disposition : l'eau, la construction, la pierre et les végétaux.

Cet homme parlait comme un lettré pénétré de sagesse. Ti comprit qu'il ne s'agissait pas de percer une allée entre deux massifs de pivoinés. Tout avait un sens, tout répondait à une intention, rien n'était gratuit. Ding Quon les plongeait dans une création unique. Des Indes, il avait fait venir une paire de grues d'une espèce inconnue et des embarcations légères pour naviguer sur le lac de l'été. À la préfecture de Bin, il avait acquis des lotus blancs et ces rochers aux formes tarabiscotées.

— Ne pouviez-vous trouver des cailloux plus près ? demanda Ti. Dans notre région, par exemple ?

Le jardinier le regarda comme s'il lui avait proposé d'ouvrir une boutique de beignets gras et de faire payer l'entrée. Ti ne pouvait s'empêcher de penser qu'il y avait une incroyable vanité à transporter si loin de simples objets décoratifs, même pas beaux, à son avis. Il mesurait l'orgueil du bâtisseur à la distance parcourue par les fournitures.

Tandis que Ding Quon se targuait d'avoir découvert cinq pierres merveilleusement découpées par l'érosion du Grand Lac, Ti se livra à un petit calcul mental. Jamais un homme riche ne consacre plus de vingt pour cent de sa fortune à l'élaboration d'un beau jardin. Vu le coût de celui-ci, le marchand de thé devait disposer d'un trésor fabuleux !

— Ce Hu Nong possède au moins la fortune de Yi Dun[14] !

Les mots peinent à décrire l'expression de mépris du jardinier.

— L'argent est une illusion, articula-t-il. Seul le jardin est réel.

— Bien sûr, bien sûr, approuva Ti, gêné comme un écolier qui aurait confondu Confucius et Mencius[15].

À l'achèvement d'un beau domaine, il était d'usage de convier des amis pour le leur présenter et partager avec eux l'émerveillement qu'il procurait.

— Les personnes qui séjournent ici sont les intimes du propriétaire, sans doute ?

— Ces personnes sont les bienvenues, mais les amis de l'honorable Hu Nong viendront quand mon œuvre sera achevée, ce qui est encore loin d'être le cas, comme vous l'aurez remarqué. J'ai du travail devant moi si je veux atteindre la perfection !

Ti aurait cru que tout était déjà très bien ; il ne voyait guère ce qu'on pouvait retrancher ou ajouter.

— Les honorables *kejia* sont venus d'eux-mêmes, attirés par la renommée dont jouit ma création. Je les tolère parce qu'on m'en a prié.

Maître Ding ôta le râteau des mains de son assistant et entreprit de tracer des cercles autour de ses vilains et coûteux rochers. Ti comprit que c'était surtout pour ne plus avoir à discuter avec lui. Il en eut la confirmation quand Rossignol l'emmena à l'écart sous un prétexte :

— Nos invités sont des gens de goût. Ils ont eu la politesse d'apporter des cadeaux pour contribuer à la beauté de notre réalisation. Peut-être Votre Seigneurie aura-t-elle la curiosité d'y jeter un coup d'œil ?

Des visiteurs qui se présentaient en cours de travaux, voilà qui était bien extraordinaire. Le dernier des pavillons blancs servait de remise. Ti y découvrit tout un bric-à-brac d'outils, de pots et de cailloux qu'on n'avait pas trouvé à employer. Les étagères étaient chargées d'objets surprenants, accompagnés de dédicaces. Il pinça les cordes d'une belle cithare, cadeau de la voyante. Elle possédait un timbre très clair, parfaitement approprié pour célébrer la beauté végétale à travers des chants et des récitations. Le peintre avait offert un rouleau de soie dont la calligraphie recherchée ne pouvait émaner que d'un grand lettré. On y lisait la recette d'une bière à déguster pendant les soirées entre amis qui se dérouleraient dans ce décor de rêve. La dame de Bellecôte avait apporté trois tabourets en bois précieux, pour l'instant empilés les uns sur les autres comme dans un bazar. Une boîte oblongue, rehaussée d'or, contenait un assortiment de poudres médicinales et une carte au nom de l'herboriste.

Ces objets avaient été entreposés sans soin, comme si leur propriétaire n'en avait eu que faire. C'était une injure à l'égard des donateurs. Les présents auraient dû trôner à la place d'honneur de la maison. Où se cachait-elle, d'ailleurs, cette maison ? Le juge avait parcouru les quatre saisons sans trouver la moindre trace d'appartements privés. Se trouvaient-ils dans la cinquième saison ? Celle-ci existait-elle ?

A sa sortie de la remise, il rencontra Shi To-Wai, qui approchait d'un pas tranquille, répertoriant mentalement les essences rencontrées au hasard de ses explorations.

— Vous n'en trouverez pas beaucoup dans ce coin-ci, dit Ti. Ce ne sont que roches et désolation.

— Il est vrai que, moi, je cherche des plantes réelles, pas des chimères, répondit M. Shi.

Il fallut au juge quelques instants pour saisir l'allusion. Tu Chi-Wing lui avait confié son rêve de peindre un jour le mythique lotus bleu d'après nature.

— Il ne peut y avoir ici de nouvelle espèce florale, expliqua tout bas l'herboriste, comme s'il était en train de faire une révélation sur le sens réel de l'Éveil.

— Pourquoi donc ?

Son interlocuteur engloba d'un geste tout ce qui les environnait.

— Parce que ce jardin est neuf. Une nouvelle espèce n'aurait pas eu le temps d'y apparaître. Tout ce qui se trouve entre ces murs provient d'ailleurs. Regardez ces arbres de taille adulte, ces fleurs épanouies, ces plantes exotiques... Rien n'a grandi ici.

— S'il n'y a rien d'intéressant, pourquoi restez-vous ? demanda Ti.

Shi To-Wai lui jeta le regard froid du condamné résigné à subir la décapitation, à moins que ce fût au contraire celui de son bourreau.

— Avez-vous essayé de partir ? Nous sommes dans une geôle plus hermétique que le plus profond cachot de Chang-an.

Ti le trouva bien sentencieux.

Ainsi on leur avait promis l'éclosion d'un lotus bleu. Il n'y avait de lotus que dans l'étang du printemps. Certains étaient en boutons, mais impossible d'en voir la couleur à cause de la pellicule verte qui les enrobait. Quel événement extraordinaire s'ils se révélaient bleus !

L'expert en plantes rares s'empressa de détruire son espoir futile :

— Tous ceux qui espèrent voir fleurir un lotus, quelle que soit sa couleur, perdent leur temps. Il ne fleurit qu'en été, nous sommes trop tôt dans la saison. Autant dire que seuls les invités dotés d'une grande patience en verront un ici !

— C'est bien dommage, dit Ti. Mais je suis sûr que l'agrément de ce jardin suffit au plaisir de ses hôtes.

A peine eut-il prononcé ces mots que le bonze, la dame de Bellecôte et la voyante traversèrent la porte en demi-lune, l'air mécontents. Ils se dirigèrent directement vers le jardinier, sans hésiter à piétiner le sable qu'on venait de ratisser avec tant de soin.

— Celui qui ne respecte pas les œuvres de la nature ne se respecte pas lui-même, lâcha l'auteur de l'œuvre malmenée.

Les trois sacrilèges étaient suivis de l'économe et du peintre, qui, eux, prirent la peine de rester sur le chemin dallé. La dame de cour s'était drapée dans un long manteau doublé de renard.

— Il ne m'est plus possible de séjourner en ces lieux... rustiques. Mes hautes obligations m'appellent à la capitale.

— Moi aussi ! renchérit Mme Double-Vue. Mes hautes obligations m'appellent ! J'ai vu des grenouilles faire des bonds de huit pieds, c'est un signe ! Je dois m'en aller au plus vite !

Ti l'imagina faisant des bonds de huit pieds sur la route de Pouyang.

— Sans aller jusqu'à convoquer les esprits de nos sœurs grenouilles, dit le bouddhiste, je dois vous informer de mon départ prochain. L'époque de ma retraite spirituelle approche.

Armé de son râteau, Ding Quon reconstituait ses dessins sans prêter une grande attention aux protestataires.

— C'est dommage, dit-il entre deux arabesques, vous allez manquer un phénomène très rare, presque légendaire : l'éclosion du lotus bleu.

La dame de Bellecôte haussa les épaules. Apparemment, les petites confidences de l'herboriste avaient fait le tour du domaine. Le jardinier n'eut aucun mal à deviner d'où venait cette vague de doute.

— Loin de moi l'idée de contredire notre éminent savant. Les lotus bleus ne sont pas des lotus ordinaires. Ils sont connus pour éclore à la pleine lune de printemps. Or l'astre nocturne sera justement demain à son zénith. À votre place, j'attendrais un peu pour prendre ma décision. Vos Seigneuries méritent d'assister à cet événement exceptionnel. Oui, elles le méritent bien.

Ayant jeté le trouble parmi les invités, il se tourna vers l'économe et vers le peintre pour s'enquérir de ce qu'ils voulaient.

— Nous suivions nos honorables hôtes avec l'espoir de leur être utiles, mentit Tu Chi-Wing.

Cui Ho-Lun ajouta qu'il s'était proposé pour porter leurs bagages, bien qu'il fût évident que les siens étaient prêts, eux aussi. Ding Quon pinça le nez avec mépris.

— Puisque nos chers *kejia* nous procurent aujourd'hui encore le délice de leur compagnie, nous allons procéder aux réjouissances de la cérémonie dédicatoire.

Le marchand de thé souhaitait sacrifier au rituel institué par les érudits créateurs de jardins. Cela consistait à choisir une sentence poétique qui servirait de dédicace.

— Que pensez-vous de : « Bienvenue au pays du mensonge et de la tristesse » ? suggéra le peintre.

Ti résolut d'assister à l'événement avec tout son petit monde. Il était fort curieux de rencontrer enfin leur hôte.

Une heure plus tard, les habitants du domaine se rassemblaient dans la première cour, celle des communs. Toute activité avait cessé pour l'occasion. On n'entendait plus le martèlement des artisans, les cuisinières avaient remisé leurs marmites. Un calme religieux régnait. C'était l'instant magique.

— Notre hôte a fait son choix, annonça le jardinier d'une voix solennelle. Nous allons consacrer ma création.

Ti chercha des yeux le propriétaire, et les autres firent de même.

— L'honorable M. Hu s'est joint à nous, indiqua Rossignol. Par la

pensée. D'autres rites le retiennent, hélas, dans ses appartements.

Comme les *keja* faisaient une drôle de figure, l'assistant du jardinier expliqua que ces « dévotions » s'inscrivaient dans le cadre d'un deuil familial. Il s'agissait de devoirs réglés de toute éternité, qui l'empêchaient de se réjouir avec ses invités avant leur achèvement.

— Vont-ils durer encore longtemps ? demanda la dame de Bellecôte avec irritation.

— Nul ne le sait, madame, nul ne le sait, répondit le jardinier, incapable de renoncer à ses manières énigmatiques.

La dédicace choisie avait été peinte sur un panneau que les domestiques avaient suspendu en haut du mur. Le bonze se livra à des bénédictions bouddhistes, le jardinier se chargea de celles prescrites par le tao. On pouvait lire en gros caractères rouges :

« Tout, dans le monde, me semblait trop grand ou trop petit. Ici, ce qui était trop grand a rétréci, ce qui était petit a grandi. Tout a trouvé sa juste mesure et peut enfin s'acheminer vers son destin. »

— C'est joli, dit Mme Double-Vue. Qui a écrit ces vers ?

— Le problème des citations extraites de leur contexte, c'est qu'elles deviennent obscures, remarqua le peintre. Quelle est l'intention de ce texte ?

— De nous égarer, sans aucun doute ! grinça la dame de Bellecôte.

— Ces vers sont démarqués de Xie Lingyun, le célèbre poète des paysages, les informa Ding Quon. Ce grand artiste vécut sous la dynastie des Jin.

— Très beau poème, dit le bonze. J'espère que ce Xie a eu la reconnaissance qu'il méritait.

— Absolument. On l'a exécuté pour insolence.

Ils furent tirés de leurs considérations littéraires par des éclats de voix. Le jardinier lança un regard furibond aux rustres qui troublaient sa cérémonie. Les serviteurs tentaient de raisonner un petit groupe de paysans venus se plaindre. Ils peinaient à contenir les intrus, qui gesticulaient et montraient le poing en poussant des cris :

— Nous allons mourir de faim ! Votre patron est un assassin !

Ils se disaient menacés par la ruine autant que par la famine.

— Il a capté l'eau de la vie pour la consacrer au culte de la mort ! Celui qui vit ici est un monstre !

— L'avez-vous vu ? s'enquit le juge.

— Bien sûr que oui ! Il est venu parader sur son char, l'an dernier. C'est le marchand de thé Hu Nong, de Pou-yang.

Afin d'alimenter ses bassins et ses cascades, il avait fait détourner la rivière qui arrosait les champs. Un ingénieux système de roues à godets récupérait la moindre goutte pour la déverser sur son aqueduc. Depuis lors, les cultures n'étaient plus assez irriguées.

— Nous allons porter plainte contre lui ! Nous avons beau être de petites gens, il n'a pas le droit de nous condamner à mourir !

Le jardinier avait dompté sa colère. Son visage avait repris cette expression impénétrable censée suggérer qu'il était à mille lieues des trivialités humaines.

Ti se trouvait dans une étrange situation. En tant que magistrat du district, il lui incombait de régler ce litige. Choisir entre une œuvre magnifique et la vie de ces malheureux ne serait pas chose facile. Une fois encore, il se félicita de son incognito, qui préserverait sa tranquillité pour la durée de sa convalescence.

Invités et employés se retirèrent à l'intérieur du domaine sous les huées.

— Rentrons, dit Ti à ses épouses. La nuit va bientôt tomber. Nous avons une partie de dominos à disputer.

VI

Les habitants du jardin assistent à un prodige ; une interdiction de baignade provoque un émoi encore plus grand.

Ti avait une méthode infailible pour se réveiller à l'heure. Avant de s'endormir, il priaït les dieux du sommeil de lui restituer sa conscience au moment opportun. Cela fonctionnait à tout coup.

De fait, lorsqu'il ouvrit les yeux, il vit que l'air avait une coloration grise : le soleil commençait tout juste à poindre. Peu au fait de son pacte avec les divinités nocturnes, sa Première le secoua.

— Allez donc ! Faites un effort !

Ti grommela qu'il n'y avait pas à se hâter, il doutait que leurs compagnons se précipitent de si bon matin.

— Détrompez-vous : ils sont tous là !

Décidés à s'en aller, ils ne se cachaient plus. On aurait dit des figurines ancestrales pour autel, grandeur nature, disposées autour du bassin carré.

La porte du pavillon d'à côté s'ouvrit en grinçant. Mme Double-Vue, aussi propre et digne qu'elle pouvait l'être à cette heure matinale, quitta sa chambre d'un pas mal assuré pour se joindre au reste de la troupe.

Pour le mandarin et sa femme, le spectacle n'était pas l'ouverture éventuelle des lotus, mais la réunion de ces gens passionnés par la botanique dès les lueurs de l'aube. Seuls manquaient l'herboriste, en toute logique, puisqu'il avait juré qu'il n'y aurait rien à voir, et le militaire, sans doute en train de patrouiller dans quelque autre portion du domaine. La dame de Bellecôte avait dû se lever encore plus tôt que tout le monde pour être aussi pomponnée. Jamais le juge ne l'aurait crue à ce point passionnée par le jardinage. Lin Erma le poussa du coude pour attirer son attention.

Il se faisait, au milieu de l'étang, un mouvement à peine perceptible. Semblant répondre à un signal donné par les premiers rayons, les boutons verts commençaient à s'ouvrir. Au bout de quelques minutes, les *kejia* contemplèrent une poignée de lotus... bleus. Le miracle leur arracha des cris d'admiration.

— Profitez-en bien, leur conseilla le jardinier, grand ordonnateur du prodige : chaque fleur de lotus ne vit que trois jours.

On aurait dit des affamés fascinés par un morceau de mouton en ragoût. Infinie-Patience remonta sa robe safran pour escalader la

balustrade, avec l'intention évidente de se jeter à l'eau sans même ôter ses sandales.

— Fi ! Quelle vulgarité ! s'écria la lectrice, le visage à demi caché par son éventail papillonnant, comme si une senteur d'égout l'assaillait tout à coup.

Le peintre et l'économe se précipitèrent pour le retenir.

— Laissez-moi ! Je dois cueillir la fleur sacrée ! C'est mon devoir envers le Bouddha !

— Vous savez nager, au moins ? demanda Tu Chi-Wing.

De l'hésitation du religieux, on déduisit que non.

— L'Éveillé soutiendra mon enveloppe corporelle ! lança-t-il en reprenant ses efforts pour échapper à ses sauveurs.

— S'il tripote les fleurs, elles tomberont, prévint le jardinier, moins préoccupé de la santé du bouddhiste que de ses précieux pétales.

— Empêchez-le ! cria Mme Double-Vue, prête à renoncer aux derniers reliquats de la douceur féminine pour l'assommer elle-même.

Pour la première fois, Ti vit maître Ding Quon perdre son impassibilité héritée de Lao Tseu. Un peu rouge, il prit une voix de stentor pour interdire formellement à quiconque d'attenter au résultat de toute une vie de travaux et de recherches. Ai San-Pao surgit à point nommé pour se poster devant la rambarde, les bras croisés, l'épée à la ceinture, la mine peu avenante. Son attitude calma tout le monde, y compris le bonze, à qui Bouddha avait donné davantage de conviction que de force physique. Les hommes se retirèrent, peut-être pour finir leur nuit, peut-être pour défaire leurs bagages.

— Eh bien, je crois que la course au lotus est officiellement lancée, constata le juge Ti.

Il remarqua un objet dans l'herbe et s'éloigna pour voir ce que c'était. Madame Première était aussi fascinée par ce bleu profond que par l'émoi qu'il causait chez ses admirateurs.

— Il me semble que l'intérêt pour l'art horticole vient de faire un grand bond, dit-elle.

— C'est incroyable ce que certains sont prêts à faire pour des fleurs toutes bêtes ! renchérit madame Deuxième.

— Ce moine a perdu l'esprit, dit la Troisième. Trop de méditation, trop de privations.

Lin Erma ne pouvait s'arracher à la contemplation de ces lotus à la teinte jamais vue.

— Il faut avouer que cette couleur n'est pas commune ! Nous venons d'assister à un événement rare.

— En effet, approuva Ti. Il n'est pas fréquent de contempler l'apothéose d'une manipulation. Quoique, dans mon métier, il ne soit pas inhabituel de voir des escrocs à l'œuvre, je pense.

Il venait de ramasser des morceaux de feuilles de lotus trempés. Son hypothèse ne pourrait être vérifiée que dans la discrétion.

De l'autre côté de l'étang, la dame de Bellecôte s'adressait de façon presque courtoise à la gouvernante. Elle souhaitait faire connaître au marchand de thé son désir d'emporter l'une de ces fleurs. Ti les vit parties pour discuter là toute la journée.

— Savez-vous qu'il y a aussi des lotus dans le lac du jardin de l'été ? dit-il, assez fort. Si, si, je vous assure.

Tout le monde se précipita de ce côté, hormis le militaire, vissé à sa balustrade.

Une fois le champ dégagé, le juge avait besoin de main-d'œuvre. Il se tourna vers ses compagnes :

— Vous n'avez rien contre le fait que j'utilise un peu nos enfants pour éclaircir un point ?

Elles auraient préféré que cela n'arrive jamais, mais elles étaient habituées à être mises elles-mêmes à contribution quand cela arrangeait leur époux ; elles savaient bien qu'il s'en prendrait un jour à leur progéniture. Il ne restait plus qu'à veiller à ce qu'il ne leur impose rien de trop dangereux. Il héla l'un des gamins, le plus vigoureux, fort occupé à traquer les papillons :

— Hé ! Euh... Chose !

— Belette, corrigea sa Deuxième.

Belette fut prié de se déshabiller et d'aller voir au fond de l'étang à quoi ressemblaient les pieds de lotus.

— Interdit de plonger ! clama Ai San-Pao quand le garçon fit mine de franchir la barrière.

Si le juge ne goûtait guère les baignades matinales dans de l'eau douteuse, il avait en revanche un don pour les arguties juridiques. Il s'approcha du militaire pour plaider la cause des jeunes plongeurs :

— Le jardinier vous a ordonné d'empêcher la cueillette, mais non d'interdire aux enfants innocents de se baigner. Je vous promets que mon fils ne touchera pas à vos précieuses plantes.

Ai San-Pao ne sut que répondre. Sur un signe de son père, Belette en profita pour disparaître dans les eaux sombres. Tout le monde se mit à guetter son retour, y compris le militaire. Les dames Ti ne tardèrent pas à s'inquiéter. Il n'y avait plus signe de leur fils. Aussi poussèrent-elles un soupir de soulagement lorsqu'il réapparut, sale et couvert de ligaments pourris. Il n'avait rien pu voir à cause de la boue et des feuilles. La tâche était difficile. Le juge fronça le sourcil :

— Allez... euh... Binette ! Un peu de nerf, voyons ! Ne fais pas ta chochette !

Ses épouses lui jetèrent un regard courroucé.

— Un petit effort, mon chéri, reprit-il sur un ton douxereux. Je te donnerai des gâteaux.

Au troisième effort, Belette déclara qu'il y avait au fond de l'étang des vasques dont la surface était recouverte de gravier pour empêcher la terre de s'en aller. C'était de ces récipients que montaient les lotus bleus.

— Et les gâteaux ? dit-il tandis que les dames Ti le frictionnaient.

— Demande à tes mères, répondit le juge, dérangé dans ses cogitations.

La manipulation devait avoir eu lieu la veille au soir, pendant que les habitants du domaine assistaient à la cérémonie de la dédicace. Les vasques contenant les pieds de lotus sur le point de fleurir avaient été immergées dans l'étang pour que l'éclosion ait lieu comme promis.

Ti se trouvait confronté à une double énigme : pourquoi les *kejia* étaient-ils aussi excités par l'apparition d'un lotus bleu, si rare soit-il, et pourquoi s'était-on donné tant de mal pour leur donner satisfaction ? Plus encore, pourquoi leur montrer ces fleurs tant convoitées si on comptait les empêcher de se les approprier – ce qui exigerait certainement un tour de force. Les interrogations du mandarin résonnaient dans le vide de son esprit sans mémoire. Il aurait donné une année de sa vie pour retrouver ses souvenirs, essentiels à ses cogitations. Il lui semblait qu'il n'avait jamais été sous-préfet, n'avait jamais résolu la moindre affaire, que sa présence en ces lieux résultait d'un malentendu, d'une erreur ou d'un mensonge.

Il lui restait néanmoins un fond de logique confucéenne, suffisant pour articuler des raisonnements sensés. Le plus cohérent était d'aller poser ses questions à leur hôte, le marchand de thé, ou, puisqu'il était invisible, à ses représentants les plus directs, les domestiques.

Ti traversa le jardin du printemps aux inflorescences roses, le bois de bambous aux frondaisons vert tendre, la porte aux sentences gravées, et déboucha dans l'antichambre où s'élevaient les communs. Ateliers, cuisines et logements étaient parfaitement calmes, déserts, inhabités.

— Ohé ! Il y a quelqu'un ? cria-t-il.

Le silence était souligné par le lointain bruissement du vent dans les ramures.

— Par la barbe de l'empereur Jaune ! Où sont-ils tous passés ?

— C'est évident, je crois, dit une voix dans son dos.

Le peintre émergea d'une des baraques, une amphore à la main.

— J'étais venu me procurer un alcool fort pour nettoyer mes pinceaux ; je vais devoir me contenter d'un petit vin de chrysanthème. Nos bons serviteurs se sont évanouis de l'autre côté du mur d'enceinte, dans ce vague et immense magma que l'on nomme le monde.

— Croyez-vous qu'ils reviendront ?

— Je ne pense pas : ils ont emporté jusqu'aux passoirs à riz.

Ti marcha vivement jusqu'au portail. L'épaisse plaque de bois ne frémit même pas sous ses efforts. On avait tourné la clé dans l'énorme serrure. Il recula de quelques pas pour évaluer la hauteur.

— Il ne devrait pas être impossible d'escalader, dit-il en estimant l'architecture à agencer pour permettre aux dames d'accomplir cet exploit.

— À quoi bon ? dit Tu Chi-Wing en essuyant avec sa manche son menton dégoulinant d'alcool. Vous savez bien ce qui nous attend de l'autre côté : les oiseaux en guerre, la panique générale et, surtout, l'ennui, le terrible ennui qui guette partout les gens de goût. Où serions-nous mieux qu'ici ?

Ti s'attendait à le voir reconsidérer sa position quand ils viendraient à manquer de vin.

Il ne leur restait plus qu'à annoncer la mauvaise nouvelle à leurs compagnons. Ti crut que le peintre marchait derrière lui à travers le bois de bambous. Mais, quand il se retourna, l'autre avait disparu.

Pendant son absence, certains avaient à nouveau tenté de s'emparer des précieux lotus, y compris l'herboriste, fort surpris de les voir fleurir avant l'été. Ils se gênaient mutuellement et rôdaient autour de l'étang, telles des âmes égarées loin des royaumes d'outre-tombe. C'était pour mesdames Ti un spectacle intrigant et permanent. Elles s'étaient installées sur des pliants pour n'en pas perdre une miette. Même les enfants étaient fascinés par la tension visible entre ces gens qui se guettaient d'un œil plein de haine. Ils avaient abandonné leurs jeux dans les arbres : la contemplation des passions humaines était plus distrayante.

Ai San-Pao prédisait une foule de malheurs au premier adulte qui mettrait un pied dans l'eau. Une surveillance de jour comme de nuit commençait. Les invités attendaient qu'il tombe de fatigue, avec l'espoir que sa résistance serait moins longue que la floraison. Au bout des trois jours, les beaux pétales bleus finiraient dans l'estomac des carpes.

Ti fit part de la déconvenue qu'il avait éprouvée dans les communs. En toute logique, les invités auraient dû s'en aller, eux aussi. Bien sûr, ils ne disposaient plus ni de chevaux, ni de véhicules d'aucune sorte. Les yeux très maquillés de la dame de Bellecôte lançaient des éclairs au-dessus de l'éventail.

— Nous n'allons tout de même pas marcher comme des manants !

L'économe exprima un avis similaire :

— Que cette disparition soit due à un malheur ou à un contretemps, mieux vaut attendre ici, en sécurité, tant que nous n'en

saurons pas plus long.

Ti comprit ce qui les retenait en réalité : ils étaient prisonniers de leur convoitise. Aucun d'entre eux ne quitterait le domaine ces trois prochains jours, aussi longtemps qu'il y aurait un lotus bleu dans cet étang. Ces fous se seraient attardés dans un campement menacé par les Huns s'il y avait eu un lingot d'or à dénicher.

— Peut-être veulent-ils ouvrir une boutique de fleurs ? suggéra madame Deuxième.

— Ces lotus fleuriront leur tombe ! grogna son époux. Il fit à haute voix le compte de ce qu'il restait comme domestiques : l'économe, le jardinier, son assistant, la gouvernante, le militaire et l'herboriste. Ce dernier tiqua :

— Vous ne pouvez pas me considérer comme un serviteur de ce marchand de thé. D'abord, je ne l'ai jamais vu.

Ti se souvenait en revanche avoir entendu le jardinier dire qu'il l'avait rencontré ; mais le grand artiste et son assistant emmitoufflé demeuraient introuvables, eux aussi. L'économe était bien là, mais il semblait complètement perdu. Il ne cessait de passer une main sur son front moite en répétant :

— Qu'est-ce que cela signifie ? D'abord ce jardin bizarre, et puis maintenant cela !

— Qu'a-t-il de bizarre, ce jardin ? dit Ti, le sourcil froncé.

Cui Ho-Lun chercha le regard des autres. D'évidence, ceux-ci lui donnaient tort.

— Mais... Vous savez... Toutes ces choses... bizarres... Il se troubla au point de ne plus savoir ce qu'il voulait dire.

— Je ne sais pas... J'ai dû me tromper.

Il s'éloigna d'un pas lourd, comme un homme que ses derniers espoirs abandonnent. Ti se promit d'avoir avec lui une petite conversation en privé au sujet des « choses bizarres » qu'il venait d'évoquer.

Ai San-Pao restait collé à sa balustrade comme un mollusque à son rocher.

— Dites-moi, vous ! dit la dame de Bellecôte, du même ton qu'elle devait employer pour héler ses esclaves. À quoi sert de continuer à garder ces lotus ? Qui vous dit que votre maître est toujours là ?

L'intéressé rectifia aussitôt sa position, tel un soldat pris en flagrant délit de relâchement.

— On m'a donné un ordre !

Les idéogrammes « crétin buté » s'inscrivirent avec une parfaite netteté dans les yeux de la dame.

Cet ordre, c'était le jardinier qui le lui avait donné. Il convenait donc de retrouver le jardinier : c'était lui, à présent, leur interlocuteur

désigné.

Une pierre vint s'écraser contre l'un des piliers de la promenade couverte, là où, l'instant d'avant, s'était trouvée la tête du féroce gardien. Il y eut un mouvement dans les fourrés. On aperçut d'un côté la robe safran du bonze, de l'autre celle, brune, de l'économe. Tous deux s'enfuirent avant qu'on ait pu déterminer qui avait lancé le projectile.

— Par tous les dieux ! Un moine ! murmura la lectrice. Jusqu'où descendrons-nous ?

— Je vais trouver celui qui nous traite avec cette désinvolture et il va m'entendre ! promit Ti.

— Nous attendrons ici le retour de Votre Excellence, dit sa Troisième.

Mme Double-Vue sursauta.

— Appelez-vous toujours votre mari « Votre Excellence » ? demanda-t-elle avec, dans la voix, un étonnement très inférieur à celui qu'elle ressentait.

Madame Troisième rougit un peu. Madame Deuxième affecta de regarder ailleurs.

— Notre époux est assez content de lui, répondit madame Première, dont l'expression suggérait que le cher homme se prenait pour le centre de l'univers.

La voyante regarda le centre de l'univers déambuler sous les abricotiers roses. La façon dont elle se caressait le menton évoquait irrésistiblement le juge Ti lissant les poils de sa longue barbe quand il tâchait de démonter une entourloupe.

Le raisonnement du mandarin était simple. Dans chacun des quatre jardins, il avait vu un mur convexe, mais jamais de mur concave. Cela signifiait qu'il existait un enclos de forme circulaire. Là se trouvait la tour, et là le marchand de thé, cet invisible trop malpoli pour venir saluer ses hôtes.

Le corridor des bonsaïs, qui s'interposait entre le jardin du printemps et celui de l'été, se terminait par une double porte en bois rouge. Ti était désormais certain qu'elle protégeait les appartements privés du propriétaire. Il tambourina sans obtenir de réponse. Le moins qu'on pût dire, c'est que le commanditaire avait investi dans une menuiserie solide. Il aurait fallu passer par-dessus, mais le mur était haut, il n'avait pas d'échelle, et l'arête des tuiles était comme l'épine dorsale d'un dragon. A la vérité, il n'était pas encore énervé au point de se livrer à des exercices d'escalade peu dignes d'un fonctionnaire de son rang, quoi qu'en aient pensé ses détracteurs.

Il partit à la recherche de la gouvernante, Mme Gingembre, qui connaissait sûrement la réponse à ce problème de clé. Alors qu'il

passait devant le pavillon noir occupé par le peintre, un quadrilatère écrasé par un toit aux arêtes élégamment relevées, Ti eut l'idée de dresser une carte du domaine ; il frappa à la porte. Tu Chi-Wing était absent. Le juge se dit que l'artiste ne lui en voudrait pas de lui avoir emprunté un peu de matériel pour un cas de force majeure. Les meubles de la pièce unique étaient encombrés de peintures mises à sécher. C'étaient des vues des jardins sous tous les angles, auxquels il prêta peu d'attention. Il choisit dans les affaires du dessinateur une grande feuille de parchemin vierge et un morceau de fusain.

Sur l'unique sentier dallé qui longeait les pavillons blancs de l'hiver étaient assises deux formes indifférenciées. Toujours aussi emmitouflée, la gouvernante paraissait vouloir se réchauffer aux rayons du soleil en compagnie de Rossignol, lui-même drapé dans une robe qui recouvrait jusqu'à ses mains, le cou serré dans une écharpe. On aurait dit deux statues frissonnantes, deux allégories du gel. Ils posaient sur le jardin de méditation un œil résigné pour l'un, nettement inquiet pour Mme Gingembre.

Ti demanda à l'assistant du jardinier où était Ding Quon. Rossignol répondit qu'il n'avait pas pour mission d'espionner son maître. Sans rien laisser paraître, le juge se languit du jour où il pourrait abandonner cet incognito qui l'obligeait à tolérer des insolences.

Mme Gingembre avait les traits tirés, en dépit de ses bonnes joues. Elle semblait toujours aussi gênée par le froid imaginaire. Curieusement, elle avait le nez rouge, comme si elle était enrhumée, en dépit d'une température très agréable. Ti la soupçonna de se réconforter par l'abus des boissons fortes.

— Tout cela finira mal, seigneur médecin ! Tenez : j'ai une douleur, là, au côté. Qu'en pensez-vous ?

— Vous êtes perdue. Bon, avez-vous les clés qui ouvrent les portes de l'enclos central ?

Elle fit signe que non, tout en fixant sur lui ses yeux de *chotengan*[\[16\]](#).

— Dites-moi, je ne vous ai pas vue, tout à l'heure, pour l'éclosion du lotus ?

— Oh, moi, les fleurs... Je n'y connais rien et la plupart me font éternuer.

Face à une si piètre collaboration, il était temps de faire œuvre de sagacité. Ti étala son parchemin sur le sol dallé et entreprit d'ébaucher son schéma à l'aide de ses propres pérégrinations. Rossignol jeta un coup d'œil au dessin par-dessus son épaule.

— Vous n'êtes pas très doué. Demandez à Tu Chi-Wing de vous faire ça, c'est son métier. De plus, il n'a cessé de parcourir le domaine pour ses peintures. Je suis sûr qu'il le connaît mieux que quiconque.

— Mieux que vous qui l'avez bâti ? grommela le juge, fatigué d'être pris pour un idiot. Et vous ? lança-t-il à la gouvernante. Comment faites-vous pour aller donner vos ordres dans les communs ?

Mme Gingembre répondit qu'elle empruntait le chemin le plus court, celui des corridors intermédiaires. D'où ils étaient, en allant vers l'ouest, on trouvait un sas qui conduisait tout droit à l'entrée du domaine.

— Vous ne passez jamais par-là ? dit Ti en désignant de son fusain l'ouverture en forme de trèfle du mur sud.

— Oh, non ! Je me perdrais !

— Et pourquoi ça ?

— A cause du labyrinthe.

— Il y a un labyrinthe, dans ce jardin ? Rossignol haussa les épaules :

— Ce jardin est un labyrinthe.

— Je suis heureux d'avoir eu la chance d'entrer dans cet endroit fabuleux, dit le juge.

— La chance, ce serait d'en sortir, M. Ti, dit l'assistant, le regard perdu dans la contemplation des vilaines pierres blanches.

Elles avaient plus que jamais l'apparence de fantômes menaçants, provisoirement figés dans la roche.

VII

Le juge Ti découvre que la poésie mène à tout, même à trouver sa voie dans un environnement hostile ; un singe lui ouvre une porte.

S'il voulait peaufiner son dessin, Ti devait visiter chaque recoin du parc. Mieux valait requérir l'aide de Rossignol, censé connaître tous ses secrets puisqu'il avait contribué à le faire naître. Sans lever le nez de son parchemin, le juge étendit le bras et attrapa l'assistant par le col de son habit :

— Ne vous éloignez pas, je vais avoir besoin de vous.

— De moi, seigneur médecin ? couina une voix fluette.

Mauvaise pioche : il venait de harponner la gouvernante, celle qui savait tout juste aller de sa chambre aux cuisines. Rossignol avait disparu. Ti se résigna à partir à l'aventure sans intendance.

La porte en forme de trèfle était plus haute que le mur. Celui-ci avait été doté d'une excroissance en bosse de chameau garnie de tuiles, comme une grosse vague venue casser la monotonie qu'aurait pu susciter sa linéarité. L'ouverture ressemblait à un tableau, elle était une œuvre en soi. Pour ce qu'il en vit, une fois qu'il eut traversé, le labyrinthe était composé de hautes palissades hermétiques tenues par des pieux enfoncés dans le sol.

Ti avait très peu vu de tels assemblages. Seuls les plus riches lettrés, autant dire les hauts dignitaires de l'empire, en possédaient. De sa mémoire parcellaire n'émergeait qu'un brumeux souvenir de haies taillées qui ne ressemblaient en rien à ce qu'il voyait. Il se rappelait en revanche que ces parcours mettaient au défi l'audacieux visiteur de rejoindre le centre ou de le quitter. Si celui-ci avait été conçu avec autant de soin que le reste du domaine, nul doute qu'il ne se livrerait pas sans un rude combat.

Comment se repérer là-dedans ? Avec une échelle pour regarder par-dessus les obstacles, on aurait peut-être pu y voir plus clair, mais cela n'était pas sûr. Démolir les parois à coups de hache aurait permis d'en révéler le secret, sûrement, mais au prix d'une grande fatigue. On pouvait aussi y mettre le feu, au risque de détruire ce qu'il contenait. Ti résolut de compter sur son intelligence, cette ressource inaltérable du lettré démuné, et s'en remit à la grâce des dieux.

Il se souvenait confusément d'avoir entendu parler de labyrinthes ordonnés selon une logique extérieure : leur dessin représentait des caractères d'écriture archaïque ou une forme

géométrique. Ici, c'était peu probable : les panneaux étaient placés dans tous les sens, de façon anarchique. Seul signe distinctif : certains portaient en leur centre un médaillon où l'on avait représenté un élément de paysage ou un animal.

« On trouvera un jour mon cadavre entre deux parois », se dit le magistrat, qui regrettait un peu sa présomption. Si ce domaine était semé de mystères, il venait de foncer tête baissée dans l'un d'entre eux. Il tourna, erra, se découragea. Ces circonvolutions l'épuisaient. Il s'appuya de la main au mur le plus proche pour souffler un peu.

Il y eut un choc. Un tambourin à lames *linggudao* venait de se ficher à quelques pouces de son visage. Il eut le réflexe de s'accroupir et se retourna. Il était seul. L'unique trace de son agresseur fut un froissement de tissu qui s'éteignit très vite. Ti se hâta de disparaître, lui aussi. Il se mit à courir dans le sens opposé, ce qui n'arrangea pas sa perception de l'orientation.

Il s'immobilisa, l'oreille aux aguets. Le silence ouaté produit par l'enchevêtrement des murs était pire que tout. Il avait le nez sur le dessin d'un mont dans les nuages. La peinture le fascina sans qu'il comprît pourquoi. Quelle idée avait pu traverser l'esprit du propriétaire ? Un peu plus loin, le médaillon contenait l'image d'une grue en vol.

Une montagne dans les nuages... Un vol de grues... Quelques vers lui revinrent en mémoire. Il se dit qu'il avait dû beaucoup aimer la poésie, dans son ancienne vie, pour qu'elle ait résisté à son amnésie, alors que le code des Tang avait sombré dans un gouffre sans fond. « Je me suis perdu sur la montagne des nuages. J'ai demandé aux grues mon chemin. » Il ne se rappelait pas le nom de l'auteur, mais l'enchaînement des vers lui revenait sans peine. Qu'il avait dû priser ces textes ! Aujourd'hui encore, sans savoir pourquoi, leur réminiscence lui procurait du plaisir.

Alors il comprit. Ce poème ancien était bel et bien représenté sous ses yeux.

« Voyons, comment était-ce... J'ai traversé la rivière aux eaux bleues... Une rivière ! Où est la rivière ? » Au troisième essai, il trouva le panneau où figurait un torrent. « Auprès des saules tranquilles, un luth jouait. » Le luth était à deux pas de lui. Il y avait là deux bonnes nouvelles : il ne resterait pas bloqué pour toujours dans ce piège à rats, et il pouvait être fier de sa culture littéraire.

Il se trouvait désormais dans une zone différente. Les couleurs divergeaient subtilement d'un panneau à l'autre. L'environnement était de plus en plus foncé. « Et, alors seulement, j'ai trouvé le repos dans le pavillon rouge. » Tout en se remémorant ces mots, il déboucha sur un espace dégagé, aux parois peintes en noir, entre lesquelles s'élevait un petit kiosque écarlate.

Il s'agissait d'un pagodon au toit pentu, dont l'intérieur était presque entièrement occupé par une solide table en pierre. Sur cette table reposait la chose la plus extraordinaire que Ti eût jamais vue – du moins en eut-il l'impression, à défaut de certitude, compte tenu de sa mémoire tronquée. Quand il l'examina plus attentivement, il s'aperçut que cette chose était plus extraordinaire encore qu'il ne l'avait cru de prime abord.

Il avait sous les yeux une réplique en miniature du domaine et de tout ce qu'il contenait. Un tel objet était déjà curieux à voir, mais sa situation, à l'intérieur même du lieu qu'il représentait, le rendait tout à fait fabuleux. Le jardin se contenait lui-même. Mieux encore, Ti contemplait la version réduite d'un domaine qui était déjà une version réduite du royaume sous le ciel.

Il n'en croyait pas ses yeux. La réduction avait été poussée jusque dans les moindres détails, avec une minutie obstinée. On voyait non seulement les bâtiments, peints dans leurs vraies couleurs, mais aussi les jardins. De minuscules végétaux avaient été plantés entre des cailloux taillés à la même forme que les rochers. Tout était à l'échelle. Il ne manquait que des figurines humaines à l'image des invités pour rendre la réalisation aussi parfaite qu'effrayante. Une herbe rase poussait dans les prés, et des rameaux trempés dans une sorte de vernis remplaçaient les arbres. On avait reproduit les déclivités, les sentiers avaient leurs petites marches. Ce n'était pas une image du jardin : c'était le jardin lui-même, non plus vu par les nains qui l'habitaient, mais par un géant. La perfection du paysage donnait au juge Ti l'impression que c'était lui qui avait subitement grandi jusqu'à pouvoir le contempler depuis le ciel. Voilà ce que voyaient les dieux lorsqu'ils se penchaient sur la Chine : un petit pays habité par de petites gens occupées à de petites actions ; ou, pire, un décor vide, peut-être parce que les âmes humaines ne faisaient qu'y passer et que la seule qui perdurât à l'échelle du temps divin, c'était l'âme de la création, de la nature. La mise en abyme était étourdissante. L'esprit du mandarin faisait en permanence le lien entre ce qu'il voyait et ce qu'il connaissait – le jardin à taille réelle. La comparaison le projetait dans un autre univers.

Ti ne pouvait se détourner du spectacle de la petitesse humaine. Il découvrait sans cesse de nouveaux détails époustouflants. Les bassins étaient remplis d'une huile qui simulait la présence de l'eau. Le sol des terrasses était taillé dans la même pierre que celles qu'ils foulaient.

Et il voyait enfin ce qui occupait le centre du domaine.

Il affina son dessin. Il eut honte de son tracé, grossier en comparaison de la splendeur qui lui servait de modèle. Mais, si laid qu'il fût, son plan serait la seule béquille sur laquelle il pourrait

compter une fois qu'il aurait regagné le monde réel.

À vrai dire, ici et là, la maquette divergeait légèrement de son souvenir ; mais elle était d'une telle précision qu'il ne pouvait contester cette version, sûrement plus fiable que sa mémoire en loques.

Tandis qu'il tournait autour de la table pour changer d'angle, son pied heurta quelque chose. Une bâche recouvrait un petit tas d'objets hétéroclites. Il crut d'abord que le personnel entreposait là des outils. Puis il comprit qu'il n'était pas le seul à avoir percé le secret du labyrinthe et sut qui avait essayé de le tuer.

Il y avait un bâton muni d'anneaux, comme ceux dont se servaient les bonzes pour faire fuir devant eux les insectes qu'ils ne devaient pas écraser. Ti avait déjà eu l'occasion de les voir manier ces instruments. Ce qui préservait les scarabées pouvait se révéler très nocif pour les bandits errants. Les anneaux de prière *foushou shuan* qui y étaient suspendus étaient de redoutables projectiles. Si Infinie-Patience avait eu cela sous la main, au lieu du tambourin à lames, le mandarin n'aurait peut-être pas eu l'occasion d'examiner cet arsenal. Il vit aussi une paire de sceptres représentant les mains du Bouddha dans divers mudras, et des maillets utilisés pour faire retentir cloches et gongs – ou éventuellement pour défoncer le crâne des malandrins sans foi ni loi.

Ce mauvais moine semblait prêt à tout pour accaparer cette fleur à la coloration sans égale. Il avait perdu la tête. Si les sages de cette religion prisée de l'impératrice n'étaient pas tous des saints, celui-ci avait tout d'un démon. La curiosité tenaillait Ti au point qu'il aurait volontiers risqué une seconde attaque de tambourin en fer pour connaître l'origine de cette folie meurtrière.

Il se choisit un moyen de défense dans le stock de l'armement bouddhique. Le bâton de marche eut sa préférence : il servait à écarter les animaux nuisibles, c'était tout à fait l'emploi que le juge avait en tête.

Il était difficile de parcourir le poème à l'envers. Puisqu'il avait remarqué des variations de teintes sur les parois, Ti décida de suivre l'évolution des couleurs de l'ombre jusqu'à la clarté. La gorge serrée par l'angoisse de rencontrer l'affreux bonze à chaque détour, il ôta ses bottines et les coinça dans sa ceinture. Il convenait de faire le moins de bruit possible, pour se donner au moins l'avantage de la surprise. Il était incapable de se rappeler s'il s'était astreint à un entraînement régulier ou s'il avait délaissé depuis longtemps la pratique des arts martiaux. Hélas, un certain embonpoint plaidait pour cette deuxième hypothèse.

Il surgissait à chaque embranchement, les poings serrés sur son arme de fortune, l'œil mobile et les pieds nus, en tâchant de se donner

un air dangereux.

Il eut la surprise de tomber face, si on peut dire, à un postérieur en robe safran. Penché en avant, le tondu guettait son arrivée, un couteau à la main. Ti n'hésita pas un instant. Il envoya son pied nu dans l'arrière-train offert à sa juste vengeance. Une fois le moine à plat ventre dans la poussière, il sauta sur son dos, sans pitié pour les vertèbres. L'embonpoint déploré quelques instants auparavant se révéla fort utile pour immobiliser son adversaire.

— Pourquoi as-tu tenté de me tuer, serpent glaireux ? s'exclama-t-il d'une voix de magistrat animé par le sens d'une justice implacable.

— Pardonnez-moi, seigneur médecin ! J'ai voué ma vie à la quête du lotus bleu !

L'obsession pour cette plante prenait des dimensions faramineuses.

— Tu as trop jeûné, dit Ti. L'abstinence t'a dérangé ce qui te sert d'esprit.

— Si je le rapporte à l'impératrice pour décorer ses jardins, je rentrerai en grâce ! dit le bonze d'un seul souffle. Sinon, jamais sa colère ne s'éteindra !

Sans qu'il sût pourquoi, cette idée d'une impératrice exigeante et impitoyable ne scandalisa nullement le mandarin. En revanche, celle d'un religieux capable d'estourbir son prochain par ambition lui répugnait tout à fait.

— Si tu n'es plus le bienvenu à la cour, tu n'as qu'à te retirer dans un monastère, comme un bon moine !

Infinie-Patience fit la grimace et recracha les petits cailloux qui s'infiltraient dans sa bouche chaque fois qu'il disait un mot.

— Un monastère ? Pouah ! On s'y nourrit de légumes bouillis et on s'y lève à des heures indues pour passer la journée en méditation !

— Pourquoi t'être consacré à l'Éveillé, dans ce cas ?

Il ne vit pas le moine lever les yeux au ciel comme s'il avait dû répondre à un demeuré.

— Il n'y a pas vingt sortes d'hommes qui puissent résider au palais, seigneur médecin : il n'y a que les eunuques et nous, les hommes de foi.

Ti descendit de son perchoir ; ce personnage le dégoûtait trop pour fouler son dos plus longtemps.

— Et tu n'avais pas le courage de sacrifier tes parties intimes, n'est-ce pas ? Quelle présomption ! Si je te reprends à faire le mal, ce ne sont pas tes anneaux et tes tambourins qui te sauveront ! A ta place, je me mettrais en règle avec le Bouddha, au lieu de courir après un mirage bleu !

Il le repoussa du pied avec mépris. Le bonze se releva et s'enfuit sans demander son reste. Ti regretta de n'avoir nulle part où le mettre

en arrestation pour atteinte à la vie d'un juge, le crime le plus grave aux yeux de la magistrature. Mais, à vrai dire, ce domaine avait une indéniable parenté avec une vaste prison.

Ti finit par atteindre un panneau totalement blanc, en parfaite opposition avec ceux, noirs, qui entouraient le pagodon rouge. La porte en forme de trèfle était là. C'était – il le savait depuis sa découverte de la maquette – l'unique ouverture qui permettait de quitter ce cauchemar poétique. Il abandonna son bâton de pèlerin et pénétra dans le jardin de l'hiver. Après ce qu'il venait de vivre, cette sinistre pâleur habitée d'ombres figées dans la pierre lui parut réconfortante.

Il savait à présent ce qui occupait l'enclos central. Restait à trouver le moyen d'y pénétrer. Il rencontra l'économe, qui errait à l'aventure, l'air aussi égaré que possible.

— Je viens de voir passer le bonze, dit Cui Ho-Lun d'une voix terne. Il courait d'une manière peu compatible avec sa dignité. Tout le monde est devenu fou, n'est-ce pas, seigneur médecin ?

Nul doute que, s'il avait disposé d'une échelle, ce malheureux aurait sauté le mur d'enceinte sans demander son reste. Mais, d'échelle, ils n'en avaient point. Quant au juge, il savait depuis une heure qu'un tel instrument ne l'aurait guère aidé à parvenir là où il voulait aller. L'économe, en revanche, pouvait peut-être lui servir à quelque chose.

— Dites-moi, vous ! Il faut bien que vous voyiez votre patron, de temps en temps, pour prendre ses ordres ?

Cui Ho-Lun se récria comme si on l'avait accusé de partager les goûts des *xiao*^[17] friands de chair humaine.

— Moi ? Jamais ! C'est ce jardinier du diable qui m'indique ce qu'on attend de moi ! Depuis mon arrivée, mon auguste employeur n'a jamais quitté ses appartements ! Et je ne sais même pas où ils sont !

Ti poussa un profond soupir. Malgré ce qu'elle pouvait avoir de rassurant quant à ses propres capacités, la confrontation avec la bêtise humaine se révélait trop souvent un poids pour les épaules du sage. Il retira son schéma de sa large ceinture.

— Oh ! fit Cui Ho-Lun. Vous avez un plan du domaine ! Où se les procure-t-on ? Il a été dessiné par un cochon, dites donc ! Il n'y en a pas de mieux faits ?

— Non, il n'y en a pas ! grogna le juge, fort tenté de l'envoyer dessiner le sien dans le labyrinthe hanté par un moine dément.

Il ne voyait que trois possibilités : passer par-dessus le mur convexe – il n'était pas un oiseau – passer par-dessous – il n'était pas une taupe – ouvrir une porte. Il y en avait trois, cela laissait le choix. Depuis sa découverte de la maquette, il savait que les accès à l'enclos circulaire étaient en forme de lune plus ou moins ronde : pleine lune,

quartier gauche, quartier droit... et pour le dernier corridor, une absence de lune.

— S'il n'y a pas de porte, comment entre-t-on ? s'interrogea Cui Ho-Lun à voix haute.

— Par l'esprit ! comprit subitement le juge. Le jardin est une création de l'esprit. L'esprit en est la clé.

Il suffisait donc d'être intelligent. Cela n'allait pas faciliter la tâche à la plupart des invités. Si le couloir nord dédié aux orchidées donnait sur un mur, cela signifiait qu'il y avait un autre moyen d'entrer. Ti se dirigea de ce côté en entraînant à tout hasard la chiffes molle ; elle pourrait toujours faire écran si on leur lançait des tambourins.

Ils marchèrent jusqu'au sas aux orchidées, situé entre le jardin de l'été et celui de l'automne. L'économe considéra les fleurs d'un œil suspicieux :

— Je ne sais pourquoi, tout ici prend une connotation morbide. Avez-vous vu ces plantes ? De vraies araignées prêtes à mordre ! On en viendrait à soupçonner leur parfum d'être empoisonné !

Au bout du couloir, un petit escalier en bois menait à un mur blanc, convexe et aveugle, conformément à sa représentation sur la réplique. Cui Ho-Lun était d'avis de renoncer. Il voulait s'en aller. L'inconnu l'effrayait, à moins que ce ne fût au contraire quelque chose de trop bien connu, que Ti ignorait.

— Restez là ! lui intima le magistrat. Nous allons appliquer une méthode infaillible : la prière.

Recueilli, les yeux clos, les mains jointes à l'intérieur de ses manches, il entama des psalmodies taoïstes réputées salutaires contre tous les désordres de l'univers. Cui Ho-Lun l'imita sans conviction. Au bout d'un moment, Ti interrompit ses invocations et rouvrit les yeux. Rien n'avait changé. Il se demanda s'il ne s'était pas trompé quant aux moyens qu'il utilisait d'ordinaire dans ses investigations.

— Bon. Changement de méthode. Essayez de grimper là-haut !

Cui Ho-Lun suggéra qu'on reprît plutôt les prières, mais dut céder à l'autorité de son compagnon, sans comprendre lui-même ce qui le poussait à obéir à un petit médecin au ton cassant. Hélas, le mur avait été prévu pour supporter des assauts bien plus tenaces que ceux dont un lettré fluët était capable.

— Vous n'êtes pas d'une grande aide, fit le juge, tandis que l'économe massait son derrière, ses orteils et ses genoux endoloris.

Il regrettait à présent l'absence des deux gaillards qui l'avaient salué à son départ du yamen, ce Ma Jong et ce Tsiao Tai aux faciès de repris de justice mais à la carrure d'athlètes. Il leur aurait été facile de lancer ce freluquet par-dessus l'obstacle pour lui faire ouvrir une porte de l'intérieur. Ti pouvait à la rigueur imaginer d'utiliser Cui Ho-Lun

comme tabouret, mais la suite était facile à prévoir, et il n'était pas question de rouler à terre parce qu'un scribouillard se montrait incapable de soutenir un mandarin en pleine maturité.

Il se souvint tout à coup d'un conte de son enfance.

— Vous rappelez-vous l'histoire du roi des singes qui cherche à pénétrer dans la grotte aux démons ? demanda-t-il au poids mort qui gémissait à ses côtés.

— Non, seigneur médecin. Mais je connais l'histoire de la nymphe-coquillage qui tombe amoureuse du savetier.

Après avoir réussi à refréner une envie de meurtre, Ti s'efforça de récapituler la célèbre aventure. Le roi des singes voulait voler le trésor de démons qui vivaient sous une montagne. Il n'y avait pas d'entrée. Il invoqua l'esprit du sol en disant « Taï-hi ! Taï-hi ! Taï-hi ! » et en tournant sur lui-même.

Ti fut dérangé par un bruit incongru.

— Taï-hi ! répétait l'économe en tournant sur lui-même, bien qu'on ne lui eût rien demandé.

Le juge le pria de mettre fin à ses sottises et reprit le fil de son récit. Dans le conte, le roi des singes rétrécissait et s'introduisait dans la caverne au trésor grâce à un trou de souris. Dans le cas présent, le corridor était dallé, et le perron, en pierre. Ti avait cependant remarqué un bruit différent lorsqu'ils avaient gravi les marches. Quelques coups de pied lui confirmèrent qu'elles étaient en bois et sonnaient creux. En se penchant, il vit dans la poussière une sorte d'excroissance qui ressemblait à une poignée. Il la saisit et tira vigoureusement.

Devant l'ébahissement de l'économe, les marches se soulevèrent comme un couvercle, libérant une ouverture assez grande pour qu'on s'y glisse à quatre pattes. Le bâtisseur de ce domaine avait décidément des goûts littéraires. Plus Ti avançait, plus il était curieux de rencontrer un si fin lettré.

— Passez devant, ordonna-t-il.

— Pourquoi moi ? protesta Cui Ho-Lun.

— Parce qu'il n'appartient pas à un économe de voir un homme comme moi dans une position ridicule.

Cui Ho-Lun s'exécuta de mauvaise grâce, bien qu'à son avis un économe valût bien un médecin.

La première pensée du juge Ti, lorsqu'il émergea de l'autre côté, fut : « Quelle laideur ! » Ce qu'il voyait était repoussant. Ils se trouvaient au-dessus d'un bassin circulaire entièrement bordé de rochers gris encore plus érodés et troués que les précédents. Leurs formes anarchiques contrevenaient à l'idéal d'harmonie cher aux lettrés chinois. Les blocs qui se miraient dans cette eau noire composaient un univers de cauchemar, de tristesse, de terreur. C'était

un lieu de mort et de lamentation. Sa contemplation emportait le passant vers le désespoir qui, seul, avait pu présider à sa conception. Quel chemin parcouru depuis la gaieté naïve du printemps aux pivouines ! D'évidence, ce décor était destiné à rappeler à l'homme cultivé que nul ne peut dominer la divinité de la nature. La leçon n'était pas agréable, elle s'imposait dans la douleur.

Au bout d'un moment, l'impression du magistrat se nuança. Il commença à reconnaître à cet agencement une certaine beauté, mais une beauté laide, à moins qu'il ne s'agît d'une belle laideur. Il était hideux et fascinant à la fois. « La fascination n'est-elle pas l'apanage de la beauté ? se dit Ti. Ce qui est vilain repousse. Ce bassin est laid, mais il est loin d'être vilain. A force d'horreur, il devient beau. »

Tout ce qu'il avait sous les yeux était retourné à la pierre, vitrifié, calcifié, comme si la vie s'était retirée pour ne laisser derrière elle qu'une écorce privée d'âme. Un monde sans couleur, sans parfum, sans mouvement.

Il sut alors ce qu'était la cinquième saison. Il était dans son jardin.

On circulait sur une étroite promenade qui s'élargissait à chaque point cardinal devant une porte posée à l'intérieur d'un chambranle rond. C'était le nœud du domaine, son carrefour, son axe. Quiconque avait la possibilité de le traverser se rendrait aisément où que ce soit, à condition de posséder la bonne clé.

Sur l'îlot central se dressait la tour que Ti avait aperçue. De son toit inférieur pendaient six gros lampions rouges accrochés les uns aux autres en ribambelle au-dessus de l'eau terne et immobile. On pouvait voir, bien qu'il fût encore jour, la flammèche orangée qui se consumait à l'intérieur.

— Même les décorations de fête suscitent l'angoisse, ici, dit l'économe. On voit bien que je n'ai pas été chargé de gérer cette portion du parc.

Ti découvrit en effet le premier signe de négligence dans l'entretien : il y avait eu là, en fin de ligne, un septième lampion dont il ne restait plus que des lambeaux noircis. Le feu l'avait dévoré très récemment. Un souffle d'air parvenait encore à emporter quelques cendres fines.

Il concentra son attention sur l'édifice. Il était de section ronde. Chacun des sept étages s'agrémentait d'un toit au plan carré, dont les arêtes aux extrémités relevées conféraient à l'ensemble légèreté et élégance. La tour était percée d'innombrables fenêtres obturées par des volets ou des sortes de stores – difficile d'en juger depuis la distance. On entrait par une grosse porte garnie de clous, aux ferrures compliquées, dont les poignées en anneaux étaient maintenues par deux gueules de lion en relief.

— Cette porte a vraiment l'air ancien, remarqua Ti. Elle a été vieillie avec art !

— Elle est ancienne, murmura l'économe, blême. Elle vient de la demeure du préfet de Bin.

Cet endroit ne lui valait rien au teint. Les rochers gris l'avaient égaré, le compte des lampions le navrait, l'examen de la tour le mettait au bord de l'évanouissement. Ils bouclèrent leur visite sans rencontrer la moindre embarcation.

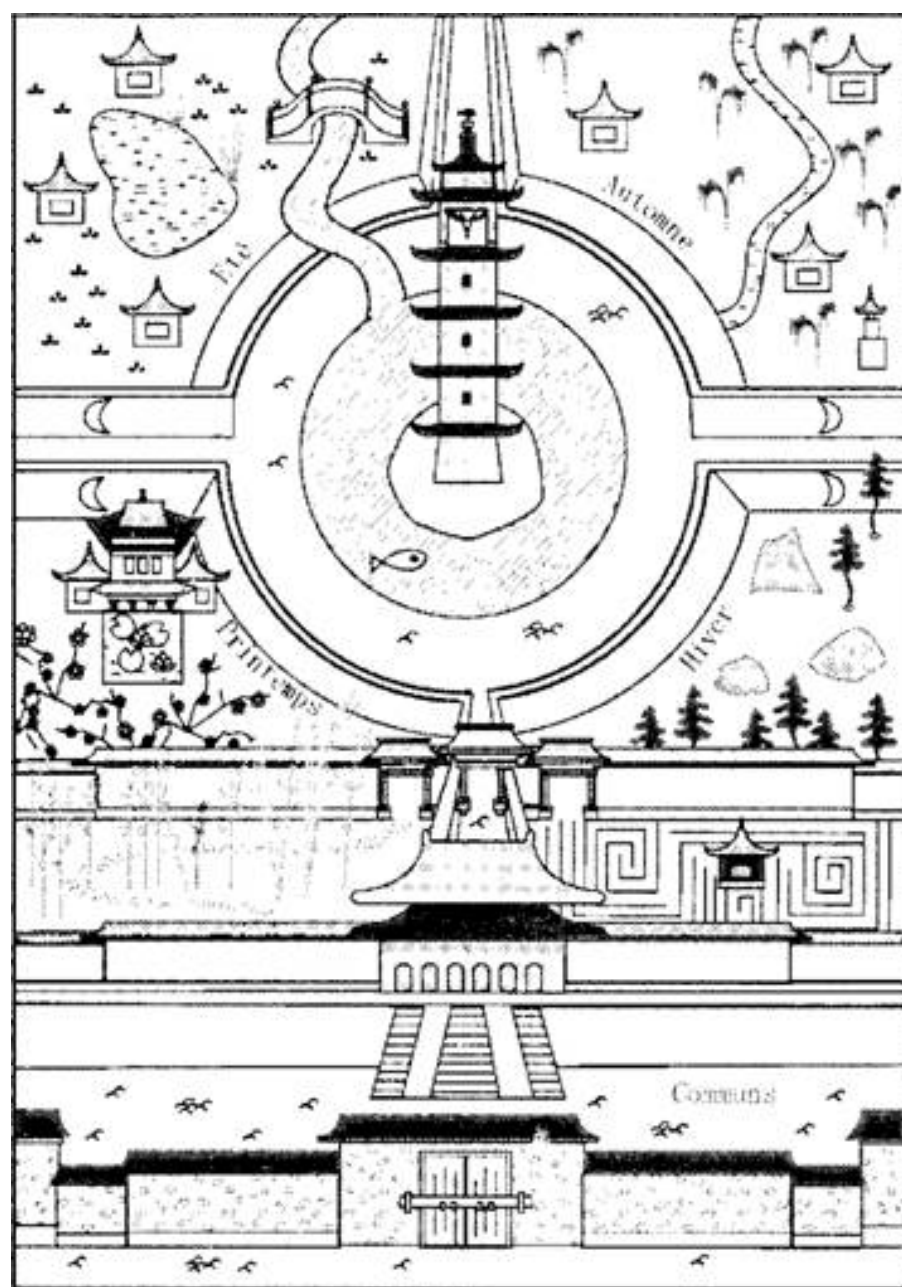
— Avez-vous une idée du moyen d'atteindre cette île ? demanda Ti.

— Il faudrait une barque, seigneur médecin, répondit Cui Ho-Lun.

La tentation de le jeter dans l'eau croupie atteignit des dimensions à peine maîtrisables.

Dans la tour, rien ne bougeait. Nul ne répondit aux appels du magistrat. Ti eut l'intuition que le propriétaire était mort pendant ses dévotions et que quelqu'un leur cachait son décès. La question était : cette personne était-elle bien ou mal intentionnée, et pourquoi agissait-elle ainsi ?

Il avait déjà beaucoup fait appel aux ressources de son intelligence, depuis le défi du labyrinthe jusqu'à celui du mur aveugle. Il renonça à accomplir davantage d'efforts pour l'instant et décida de rejoindre ses épouses dans un monde moins rébarbatif.



VIII

Un bonze s'échappe dans un nuage de fumée ; un médecin se change en juge à la robe lavande.

Comme en réponse à un appel inaudible par les non-initiés, une partie des *kejia* s'était réunie dans le jardin où les fleurs des pêchers rivalisaient en éclat avec celles des abricotiers. Les dames Ti et leurs enfants les avaient trouvés là à leur retour de promenade. L'herboriste donnait une petite conférence sur l'art de repoter les lotus. C'était une opération délicate, car le bourgeon était si fragile qu'il cassait comme du verre. Au milieu du bassin carré, les puissantes hampes florales brandissaient toujours à leur extrémité ces énormes inflorescences à la couleur spectaculaire, dont la fragrance se répandait sous la colonnade.

— Puisque nous devons compter sur nous-mêmes pour notre subsistance, conclut Shi To-Wai, je vais m'occuper de récolter les légumes, fruits et plantes comestibles qui poussent ici.

Le militaire l'avait aidé à installer une grosse vasque près du potager pour faciliter l'arrosage.

Les jeunes Ti avaient fouillé la vase du lac de l'été pour en extraire des vers. Leur père leur apprit à les découper en morceaux qu'il fallait ensuite enfoncer dans le gosier des petites grues. L'étrangeté de la scène venait du fait qu'il connaissait chaque oisillon par son nom, mais ignorait ceux de sa propre descendance. L'herboriste les félicita de leurs efforts :

— D'ici quelques jours, nous aurons une fricassée de volaille !

— Touchez à une seule de leurs plumes, répondit le juge sans interrompre sa tâche, et c'est vous que nous mangerons.

M. Shi jugea opportun d'aller remplir sa cuve.

Après avoir délégué les travaux de nourrice à ses enfants, Ti s'en fut raconter à ses épouses ce qu'il avait découvert. La mort hantait le centre du domaine. Une question persistait : qu'y avait-il au centre de la mort ? Ses compagnes lui firent remarquer que, en toute logique, il aurait dû chercher un moyen de quitter cet endroit, et non enquêter sur on ne savait quelle histoire de tour et de portes.

— Veuillez me pardonner, s'excusa le juge.

— Il n'y a rien à pardonner, dit madame Première. C'est votre personnalité qui revient. Vous êtes sur la voie de la guérison.

« À défaut d'être sur celle de la sagesse », complétât-elle sans le

dire.

Elle ne se lassait pas de contempler les massifs de pivoinés. Les blanches étaient censées évoquer le visage du Bouddha. Ce rapprochement lui fit penser à quelqu'un qu'on n'avait plus vu depuis le matin. Elle ne concevait pas qu'un bonze convoite avec autant d'avidité un simple lotus, fût-il bleu.

— Vous connaissez le proverbe, dit la Deuxième : « Les assassins et les incendiaires mangent à leur faim ; ceux qui lisent les soutras se serrent la ceinture. »

— Le lotus est la fleur sacrée du bouddhisme, ajouta la Troisième.

— Mais tout de même, là, il a passé les bornes ! dit Lin Erma en bondissant de son siège.

Deux rotondités en toile couleur safran venaient d'émerger entre les larges feuilles vertes. C'étaient les fesses du moine. Le reste du corps ne tarda pas à rejoindre la surface. Tout le monde s'approcha. L'éventail de la dame de Bellecôte papillonnait avec frénésie devant son visage :

— Un mort. Quelle inconvenance. Au palais, nul n'a seulement le droit d'être malade. Je n'ai pas vu le moindre rhume depuis quinze ans.

— Vous avez bien de la chance, dit Ti, irrité. Rassurez-vous, Infinie-Patience ne risque plus de renifler.

L'économe explosa.

— C'est vous ! cria-t-il d'une voix suraiguë, le doigt injurieusement pointé sur le militaire. Vous l'avez estourbi ! Assassin ! Assassin !

Ai San-Pao le contempla avec un mélange de surprise, de colère et de quelque chose qui devait s'apparenter à la lueur dans l'œil du tigre prêt à s'offrir un repas de viande saignante.

— Voyons, vous accusez trop tôt, tempéra le juge. Tirons déjà ce malheureux de son bain, nous verrons alors si notre responsable de la sécurité l'a « estourbi », comme vous dites.

Le problème était de récupérer l'objet de leur intérêt.

— Vous avez des petits enfants, là, qui adorent plonger, ai-je cru voir, suggéra la dame de Bellecôte.

Les épouses du juge, fort occupées à cacher cet horrible spectacle à leur progéniture, déclarèrent hautement que jamais ils ne toucheraient de cadavre. On le sortit de l'eau tant bien que mal, à l'aide de tiges de bambous qui servirent de gaffes. Contrairement à ce qu'on craignait, le noyé n'était pas aussi bleu que ses chères fleurs. Le magistrat se pencha sur la dépouille.

— Son désir de lotus l'a entraîné à sa perte, dit madame Première.

— Le bassin doit être plus profond qu'il ne le pensait, dit madame Troisième. Il ne savait pas nager, certainement.

— Il était désespéré, renchérit madame Deuxième. Mourir en tentant de rejoindre la fleur sacrée du Bouddha... Belle fin pour un saint homme.

— C'est un meurtre, dit leur époux.

— Je le savais ! s'exclama l'économe, livide, sur le point de défaillir.

Il s'éloigna de trois pas d'Ai San-Pao. Le militaire semblait exaspéré.

— Je vous serais reconnaissant de me disculper au plus vite, avant que je n'assassine vraiment quelqu'un, articula-t-il sans presque remuer les lèvres.

— Je sais qui l'a tué, affirma l'herboriste. Il existe une espèce d'arbres carnivores qui se dissimulent au sein des forêts. Ils capturent leurs proies à l'aide d'un pollen aux effets soporifiques. Celui qui le respire a subitement envie de se reposer. Une fois qu'il est endormi, l'arbre l'enserme dans ses racines et son tronc s'ouvre comme une gueule béante pleine de crocs en bois !

Ti leur assura que ni une mâchoire végétale ni un coup de sabre n'avait mis fin à l'existence du bonze. Infinie-Patience avait la pointe d'une flèche plantée dans la poitrine. Il portait des hématomes en divers endroits, accompagnés d'écorchures. Il y avait aussi des bleus datant d'avant le décès, mais, ceux-là, Ti savait qui en était l'auteur.

— C'est curieux, on voit des traces de pieds sur son dos, remarqua Ai San-Pao. On jurerait qu'il a été piétiné.

— Bien, bonne observation, bravo, dit Ti.

Il se hâta de rabattre la robe avant que quelqu'un n'ait l'idée de comparer ces empreintes avec celles des hommes présents. Il le fit basculer sur le côté. La bouche avait recraché de l'eau. Le bonze était donc encore vivant quand on l'avait jeté dans le bassin. Ti se tourna vers dame Gingembre, aussi figée que les vilains rochers de son jardin d'hiver :

— Cela suffit, maintenant ! Vous devez prévenir votre maître !

Elle se mit à bredouiller des formules peu intelligibles.

— Hélas ! A ma grande honte... Je dois le dire... Je ne l'ai jamais vu !

Le papillon de papier de la dame de Bellecôte s'agita à tel point qu'il parut sur le point de s'envoler.

— Fi donc ! Votre employeur ne vous a pas même fait l'honneur d'une entrevue ! Il faut se respecter bien peu pour accepter pareille situation !

Mme Gingembre était mortifiée. La bouche ouverte, elle regardait la dame de cour sans parvenir à articuler un mot.

— Et pour camper dans un jardin sous des motifs inavouables, quel respect de soi faut-il avoir ? susurra une voix.

Le peintre et la voyante venaient de se joindre au groupe de gens rassemblés autour du mort. Aucun des deux ne paraissait bouleversé. Sans doute le flegme de Tu Chi-Wing l'empêchait-il de manifester tout émoi supérieur à celui que procure la découverte d'une mouche dans sa tasse de thé. Quant à la devineresse, son étonnement face à l'imprévu aurait tenu de la faute professionnelle.

— Par chance, dit-elle, nous avons quelqu'un, ici, dont le métier est d'assurer la sécurité des honnêtes citoyens.

Le militaire rectifia sa position.

— Je ferai de mon mieux ! promit-il, la main sur le pommeau de son sabre.

Mme Double-View balaya l'air d'un geste qui réduisait l'officier à détail insignifiant.

— Je ne parlais pas de vous. Je parlais... de lui !

De sa main aux bagues multicolores, elle désigna le juge Ti. Le papillon de la lectrice avait dû se poser, car les battements s'interrompirent brusquement :

— Qui ça ? Le petit médecin ?

Ti aurait volontiers démenti ces incongruités si ses épouses ne s'étaient écriées :

— Cette femme est une grande magicienne ! Elle a percé votre véritable identité !

— Allons donc ! dit le mandarin. Il suffit d'un peu de sagacité. Ou bien l'une de vous aura mangé le morceau...

Elles adoptèrent des expressions indignées pour l'assurer qu'il n'en était rien. Quoi qu'il en fût, le mensonge n'avait plus lieu d'être. Il s'était fait passer pour médecin afin de complaire à un marchand de thé qui n'avait jamais daigné se montrer. L'heure était venue d'utiliser son autorité de magistrat.

— Bon, c'en est assez ! Je suis le sous-préfet de Pou-yang ! Le peintre le jaugea avec perplexité :

— Pardonnez-moi, mais je vous trouve plus crédible en médecin.

Ti sentit les épices lui monter au nez. S'il ne se rappelait pas grand-chose de sa carrière passée, il se souvenait en revanche fort bien de l'étiquette :

— Je suis fonctionnaire de sixième ordre, deuxième rang, avec titre d'« Honorable de la classe des lettrés ».

— Ah, bien, fit Tu Chi-Wing. Nous sommes tirés d'affaire. Les dieux ont pourvu à notre sauvegarde.

La décision la plus urgente concernait la dépouille qui gisait lamentablement à leurs pieds.

— Je crains que le corps d'Infinie-Patience ne soit pas doué

d'une patience infinie, vu la douceur de ce printemps, dit le peintre.

On tomba d'accord sur une crémation conforme aux préceptes du bouddhisme.

Ti les laissa s'occuper du bûcher et alla enfiler un costume plus en accord avec sa dignité reconquise. Une surprise l'attendait dans ses coffres à vêtements. Un *ru lin lang*, « Honorable de la classe des lettrés », aurait dû posséder une robe verte. Il n'en retira qu'une tenue d'apparat de couleur lavande, de très belle facture, d'ailleurs. Comme il leur demandait ce que cela voulait dire, ses femmes lui expliquèrent qu'il en avait fait l'acquisition en prévision d'un avancement qu'on lui avait promis. Dans la hâte des préparatifs, les serviteurs avaient dû se tromper. Ti estima naturel qu'un si brillant enquêteur ait été sur le point de s'élever dans la hiérarchie. Bien sûr, cette promotion lui faisait sauter deux rangs d'un coup. Cela lui confirmait à nouveau quel excellent magistrat il avait été avant son amnésie.

Tout à ses essayages, il n'entendit pas ses femmes se disputer à voix basse :

— Nous aurions dû y penser.

— Comment songer qu'un crime serait commis ici ?

— Vous savez bien que cela se produit toujours !

Il y avait au fond du coffre un petit recueil de poèmes datant du règne précédent. Il l'ouvrit au hasard et lut quelques vers : « Parti à la recherche de la prairie des Immortels, je rencontrai une âme abominable et vis que c'était là la porte des enfers. » Il referma l'ouvrage et rejoignit ses chères compagnes.

— Nous devons nous rendre à l'évidence : ce jardin merveilleux recèle une âme abominable.

— Vous allez beaucoup mieux, vous, se félicita sa Troisième.

Les concubines souhaitaient quitter cet endroit douteux, afin de mettre leurs enfants à l'abri. Il aurait fallu écrire à Pou-yang pour réclamer l'envoi d'une nouvelle escorte et attendre quelques jours. Madame Première, en revanche, jugeait leur mari tout à fait apte à les protéger, et même à percer l'énigme de ce décès. Les deux autres étaient dubitatives.

— Je vous assure que j'ai la situation bien en main, insista Ti.

Dame Lin affirma que cette expérience pouvait l'aider à retrouver la mémoire. Ses compagnes lui jetèrent un regard qui signifiait : pourquoi voulez-vous qu'il la retrouve ?

En fait, elles ne l'avaient jamais vu aussi facile à vivre.

La crémation fut préparée dans le coin nord-ouest du jardin de l'été. La prairie souffrirait peu de l'incendie ; en outre, ce n'était pas très loin ; or le bonze pesait son poids de bonne chair. Les hommes se

relayèrent pour le porter.

— Voilà qui fera plaisir aux plantes sur lesquelles ces cendres seront répandues ! se réjouit l'herboriste, quand ce fut son tour de le tenir par les mollets, avec l'accent du marchand de volaille qui tâte une belle poularde.

Le jardinier et son assistant apportèrent tout ce que le domaine comptait de bois mort. Cela composait une façon de bûcher assez épais, espérait-on, pour ne pas laisser trop d'ossements.

Le corps se consuma pendant une heure. Il en fallut une autre pour que les braises refroidissent. Rossignol les enfourna dans une jarre à l'aide d'une pelle.

Il y eut un débat entre le jardinier et l'herboriste pour définir à quelles plantations ce bienfait serait le plus profitable. Les invités suivirent les deux hommes de buisson en massif, d'orchidées en pivoinés, et regardèrent leur ancien compagnon se changer peu à peu en engrais. Ce jardin venait littéralement de dévorer l'un d'eux.

En l'absence de personnel, ils durent se débrouiller pour s'alimenter. On puisait à la source qui coulait dans le jardin de l'automne la seule eau non stagnante. Les communs contenaient une réserve phénoménale de ce thé qui avait fait la fortune du propriétaire. Le domaine recelait aussi une multitude de plantes comestibles. Les pousses tendres de la fougère-aigle *chiueh*, qui tapissait une partie de l'automne, étaient délicieuses avec un accompagnement d'oignons. L'étang regorgeait de carpes, le lac, de perches. Le juge réitéra son interdiction de s'en prendre aux oiseaux : mieux valait ne pas s'ingérer dans les conflits du ciel.

— Voilà une vision très poétique de ces terribles événements, dit sa Troisième, éduquée dans l'amour des belles lettres.

— J'ai des réminiscences de poésie classique, reconnut Ti. Sans doute étais-je versé dans cet art ? J'ai trouvé dans mes affaires personnelles un petit recueil de grande qualité.

Après l'avoir parcouru, sa Première le referma vivement et déclara qu'elle le lui confisquait.

Ils dînèrent tous ensemble, avec le produit des cueillettes. On fit deux tables, une pour les hommes, l'autre pour les femmes. La dame de Bellecôte s'était résignée à partager le repas collectif pour ne pas rester isolée.

Une mélodie triste s'éleva à la tombée de la nuit. Avec un art consommé, quelqu'un, dans le lointain, interprétait au luth un air de cour. Le peintre bondit sur ses pieds.

— Ce n'est pas possible... murmura la lectrice.

— Je veux partir d'ici ! gémit l'économe.

— Les dieux ont permis au bonze de s'en aller le premier, dit

Mme Gingembre d'une voix presque inaudible. Il a été favorisé.

Nul ne semblait pressé de connaître le nom du chanceux en second.

— Au fait, vous avez du courrier ! dit le jardinier en posant devant le mandarin une lettre ramassée par terre devant le portail.

Le pli émanait du yamen de Pou-yang et portait le sceau de l'inspecteur du Censorat. Ayant trouvé porte close, l'émissaire avait dû se contenter de le jeter par-dessus le mur. « L'imbécile ! » songea Ti. Heureusement, cela le dispensait de rédiger une réponse, puisqu'il n'y avait personne à qui la confier.

Peng Shen avait suivi le même raisonnement que le « très honorable collègue » à qui il écrivait. Sans aller jusqu'à afficher une proclamation pour avertir les corbeaux de l'interdiction de dévorer les carcasses, il avait organisé une cérémonie à l'orée des bois, au cours de laquelle les prêtres avaient solennellement mis en garde les oiseaux charognards. On avait aussi brûlé des messages à l'intention de leurs dieux tutélaires. Il y avait urgence. Prises de diarrhées et de vertiges, les oies se mettaient à boiter et s'asseyaient sans pouvoir se relever. Six cents d'entre elles avaient été ramassées sur les berges du Grand Canal. Les combats entre canards sauvages avaient dû être rudes, car leurs dépouilles jonchaient le champ de bataille. Atteintes d'une étrange mélancolie, les poules cessaient de s'alimenter, leur tête enflait, devenait bleue, elles se réunissaient par petits groupes, tombaient au sol et mouraient.

L'inspecteur s'inquiétait ensuite de ce que Ti lui avait écrit au sujet de ce marchand de thé insaisissable. Il lui recommandait la prudence et la curiosité – « Souvenez-vous que ce sont les premières qualités d'un bon magistrat » – et lui indiquait la marche à suivre. Ti avait beau avoir perdu la mémoire, il était sûr d'une chose : il n'aimait pas recevoir des injonctions.

— Cet inspecteur Peng est un tyran. Ses épouses haussèrent le sourcil.

— Je suis sûre qu'il a ses bons côtés, comme tout le monde, dit madame Première.

Les Ti terminèrent la soirée dans la chambre des femmes. À force de perdre aux dominos, le juge se demanda s'il n'avait pas épousé trois piliers de tripot.

IX

Trois arbres emblématiques sont victimes d'un attentat ; une libellule accable un économe, tandis qu'un perroquet fait fuir une dame de cour.

À son réveil, Ti éprouva une lassitude à laquelle il ne connaissait qu'un seul remède. Il enfila une robe d'intérieur et s'en fut chercher sa consolation dans la chambre des femmes. Seule sa Deuxième dormait encore. Son vêtement de nuit avait glissé, dévoilant un sein ample et ferme. C'était la plus potelée des trois. Le mandarin se découvrit un penchant pour les rondeurs épanouies. Il se baissa pour déposer un baiser sur le front de la dormeuse et accompagna son geste d'une caresse sur cette poitrine offerte.

— Comment ma chère Deuxième a-t-elle dormi, cette nuit ? murmura-t-il en élargissant un peu l'échancrure.

Sa « chère Deuxième » ouvrit les yeux, vit ce visage barbu penché sur elle et sentit les doigts qui la tripotaient. Certes, son mari ne s'attendait pas vraiment à ce qu'elle l'enlaçât des deux bras pour répondre à ses épanchements. Sa réaction le surprit néanmoins. Elle eut un sursaut, l'une des mains referma la robe, l'autre le repoussa avec énergie, et sa compagne se pelotonna à l'autre bout du lit en le foudroyant d'un regard où il aurait été difficile de lire l'expression de l'amour conjugal.

Les deux autres surgirent dans l'encadrement de la porte.

— Qu'est-ce que vous faites donc ! s'écria la Troisième, scandalisée. N'avez-vous pas honte ?

— Mais... C'est ma chère Deuxième... Je n'ai rien fait de mal !

— Elle relève de ses couches, laissez-la tranquille ! Tandis que la Troisième s'occupait de la malheureuse victime, madame Première emmena leur mari dehors pour lui expliquer la situation. Le juge était dans ses petits souliers.

— Je crois que j'ai deviné. Avant mon amnésie... je n'ai pas toujours été un bon époux, n'est-ce pas ?

Les silences polis de Lin Erma lui laissèrent croire qu'il s'était montré carrément violent et déplaisant. Il en fut si atterré qu'elle le prit en pitié.

— Ne vous attristez pas. Depuis votre accident, vous êtes un autre homme, bien plus agréable à vivre. Le temps apaisera nos différends.

Il était horrifié de ce qu'il apprenait sur lui-même. Poésie et

violences conjugales, voilà qui faisait un curieux mélange. Il avait du mal à cerner son ancienne personnalité.

— Je suis bienheureux de pouvoir compter sur une compagne aussi intelligente et prévenante que vous, ma précieuse épouse.

Il retourna voir sa Deuxième, s'inclina trois fois devant elle et s'excusa platement de tout le mal qu'il avait pu lui faire quand il était un autre. Elle le dévisagea avec surprise, sans prononcer un mot. Madame Première coupa court à ces déclarations déconcertantes :

— Inutile de nous appesantir. Il ne s'est rien passé de grave. Venez donc : la collation nous attend sur la terrasse.

Leur bonté, leur patience et leur mansuétude attendrirent encore davantage leur mari. Il était au bord des larmes.

— Vous êtes si gentilles avec moi...

— C'est parce que Votre Excellence est affligée d'un mal terrible, chuchota la Troisième, qui se décripait un peu.

— Je suis bien certain que vous êtes toujours ainsi, charmantes, aux petits soins... Je ne vous mérite pas !

Elles pouvaient juger à de telles remarques qu'il n'avait pas du tout recouvré la mémoire.

Les Ti eurent la surprise de constater que les lotus bleus trônaient toujours au milieu de l'étang, malgré la convoitise forcenée dont ils étaient l'objet. Ce prodige tenait à la persévérance d'Ai San-Pao, dont la silhouette n'avait pas bougé depuis la veille au soir. Quant à savoir combien de temps ce militaire pouvait rester sans dormir... Par chance, le domaine disposait d'un stock de thé suffisant pour maintenir un bataillon en état de veille pendant un mois. L'aube se levait sur le deuxième jour de la floraison, le délai imparti pour couper et faire sécher l'une de ces fleurs se réduisait terriblement.

Les enfants annoncèrent qu'ils avaient trouvé des oiseaux morts.

— N'y touchez pas ! s'exclama leur père.

Plusieurs petites victimes gisaient dans l'herbe, lamentables dépouilles du conflit que se livraient les dieux. Il s'agissait d'animaux exotiques, des hérons des marais et des canards huppés. Ti fut surpris de voir qu'ils avaient toutes leurs plumes : on n'avait pas tronqué le bout de leurs ailes, comme il était d'usage pour les empêcher de s'enfuir. Quel sens cela avait-il ? Sans doute se seraient-ils envolés aux premiers froids pour migrer vers le sud. Il rangea cette incongruité dans sa mémoire, parmi toutes celles déjà répertoriées.

— Cela ne va pas, murmura-t-il pour lui-même. Ce jardin est un tableau éphémère et coûteux. Ce n'est pas la villégiature d'un marchand de thé. C'est la demeure d'un prince en exil.

Un petit attroupement s'était formé entre les arbres fruitiers. Les *keja* contemplaient les restes d'un petit pêcher sur lequel on s'était

acharné avec une incroyable férocité. Toutes les branches de l'arbuste avaient été pliées jusqu'à ce qu'elles cèdent.

— Regardez ce désastre ! dit le jardinier, à qui Rossignol présentait les rameaux brisés.

Mille noyés dans une crue du fleuve Jaune ne l'auraient pas ému davantage. Cui Ho-Lun lui exprima sa commisération :

— Comment peut-on abîmer une œuvre d'essence divine ?

Ding Quon s'inclina poliment. Les yeux de la dame de Bellecôte brillaient au-dessus de son éventail :

— D'essence divine, dites-vous ? Je dirais « impériale ».

Le jardinier se figea et, cette fois, s'abstint de remercier. Le compliment ne paraissait pas l'avoir flatté. Ti se demanda d'ailleurs si cela en était vraiment un.

— Et ce n'est pas fini ! dit l'économe. Venez voir ! Il les mena dans le jardin de l'été, où il logeait.

Le lieu était paisible en apparence. Les poissons faisaient des sauts parmi les joncs du lac. Les papillons dansaient par couples au-dessus des bégonias. Non loin de là gisaient les morceaux d'un grenadier écrasé. Ti examina le corps du délit. La malheureuse plante avait été piétinée avec rage.

— Venez voir par ici ! dit Rossignol.

Il leur montra un jeune cyprès qui n'atteindrait jamais la maturité. Il avait été coupé à la base. Ding Quon était hors de lui.

— Celui qui a fait ça est d'une incommensurable lâcheté ! Il s'est attaqué à des végétaux sans défenses ! Qu'il vienne me voir avec sa hache ! Il trouvera à qui parler !

La voyante leva les mains, les paumes tournées vers le ciel. L'économe lui demanda si elle avait une vision.

— Je n'ai pas besoin de vision pour me rappeler que le pêcher symbolise le bonheur, le grenadier, une descendance nombreuse, le cyprès, la longévité.

Cui Ho-Lun blêmit.

— Que vous avais-je dit ? Nous sommes maudits !

— Maudits parce que trois arbustes ont été vandalisés ? dit Ti.

Le jardinier serrait le poing sur un fragment de son grenadier défunt. Ses vitupérations taries, il semblait la proie d'une colère froide, son ressentiment était passé à un autre niveau. Ti fut convaincu qu'il connaissait l'identité du criminel.

— Connaissez-vous cette anecdote sur le jardinier de l'empereur Qin, seigneur juge ? demanda la dame de Bellecôte.

Ti ne se la rappelait pas. En vérité, on aurait pu l'interroger de même sur les noms de ses père et mère. Ding Quon gardait les lèvres serrées. Le mandarin ne pouvait définir ce qui irritait davantage cet homme, du massacre de ses arbustes ou de cette allusion que tout le

monde semblait avoir saisi sauf lui. Rossignol se chargea de l'éclairer.

— Selon les annales du temps de Qin, dit-il de sa voix flûtée, notre premier empereur désigna le plus grand jardinier qui existât sous le ciel pour lui construire un parc digne de lui. Le brillant artiste conçut une œuvre sublime. Pour y parvenir, on avait détourné des rivières, planté en peu de temps de véritables forêts, élevé une montagne artificielle où se dressaient divers bâtiments magnifiques. Les cascades fonctionnaient grâce à des systèmes hydrauliques nouveaux qui alimentaient des bassins et des chutes d'eau. Qin Shihuangdi aimait à s'y promener, accompagné de ses plus proches conseillers et du génial créateur, qui lui détaillait les innombrables subtilités nées de son imagination. Alors qu'ils longeaient le torrent artificiel dont les eaux bondissaient de pierre en pierre avec un son comparable à la mélodie d'un luth, le souverain posa une question : « Si un riche personnage te demandait de créer un jardin aussi beau, le pourrais-tu ? » Gonflé d'orgueil, le jardinier répondit : « Aussi grand, je ne le pourrais pas. Sire, car cinq mille esclaves sont morts pour assécher les marais, creuser les canaux et bâtir les aqueducs. Mais la beauté n'est pas affaire de dimensions. J'ai beaucoup appris au cours de cette tâche. Je pense pouvoir tirer de mon expérience un jardin qui égalerait celui-ci en charme. » Sur un signe de son maître, l'un des serviteurs poussa le jardinier dans le torrent, où il se noya.

— Je ne peux croire que le fondateur de notre empire ait été si cruel, protesta Ti, fidèle à son respect envers les Fils du Ciel.

La dame de cour ricana.

— Vous parlez de l'homme qui a détruit six royaumes, qui a décrété qu'on ferait brûler tous les livres, qui a contraint son père au suicide, qui a envoyé notre flotte à la recherche des îles où vivent les Immortels, afin d'en devenir un lui-même ? Vraie ou fausse, c'est une histoire que les meilleurs jardiniers se transmettent pour se rappeler le sens de la modestie. N'est-ce pas, cher Ding Quon ?

Le cher Ding Quon était blanc comme ses fleurs de cerisier.

Des cris de rage les détournèrent de leur échange d'amabilités. L'économe foulait au pied un pommier d'amour nain planté près de sa terrasse.

— Ce serait lui, le fou ? chuchota Ti.

— Je pense plutôt que celui qui a commis ces actes l'a rendu fou de terreur, dit la dame de cour.

Le jardinier se chargea de mettre un frein aux pulsions destructrices de l'intendant :

— Prenez-vous-en à mes plantes et je vous fais manger vos livres de comptes !

Puis il s'en alla furieux, toujours suivi de son assistant drapé, des branchages plein les bras. « Si tout le monde s'affronte par

l'intermédiaire des végétaux, nous vivrons bientôt dans un paysage de désolation », songea Ti.

Dans un coin de ce même jardin, l'herboriste arrosait ses légumineuses, qu'il couvait d'un soin jaloux.

— Les choux seront bientôt à maturation. C'est une espèce ornementale à feuilles roses, mais elle est tout à fait comestible. Tant qu'on a des choux, on ne peut pas mourir de faim !

Restait à savoir quelles plantes les protégeraient de leurs autres maux.

De retour à l'étang des lotus, la dame de Bellecôte vit l'économe et les gamins faire la chasse aux insectes volants. Elle laissa son chien minuscule se joindre à la parade et rejoignit les dames Ti, qui prenaient le frais sur la promenade couverte. La Troisième lui céda aimablement son siège, où la dame de cour se laissa tomber sans la moindre expression de gratitude.

— Je n'ai guère été étonnée d'apprendre que vous étiez la Principale d'un membre de notre noble mandarinat, dit-elle à Lin Erma, comme si elles avaient été seules.

Elle fit ainsi comprendre aux épouses secondaires qu'elle n'avait pas pour habitude de converser avec de simples concubines. Celles-ci se retirèrent mortifiées.

Un silence s'installa entre les deux femmes. Dame Lin évitait d'établir tout lien de soumission entre les compagnes secondaires et elle, pour autant que celles-ci se conforment à peu près à ses vues. Fâchée de les avoir vues humiliées, elle savait très bien à qui elles feraient subir leurs récriminations.

Cui Ho-Lun passa près des causeuses, armé de son chasse-mouches et suivi de la marmaille au grand complet, jusqu'aux plus petits qui allaient cul nu.

— Vos enfants jouent à embêter les papillons avec cet idiot ? s'étonna la dame de cour.

Madame Première expliqua que l'économe les avait recrutés en échange de friandises. Dans l'espoir de retarder la pollinisation et, donc, de gagner du temps sur la défloraison, il faisait la guerre à tout animal susceptible d'effectuer le travail, abeilles, libellules, armé d'un éventail en jonc tressé. L'accord arrangeait également les trois parties : il avait gagné des assistants, eux, des friandises, et elles, d'appréciables moments de paix.

— Sa sottise n'a d'égal que son désespoir, commenta la dame de Bellecôte.

Elle se croyait sans doute immunisée contre ces deux travers de l'esprit humain, et peut-être l'était-elle en réalité, tout armée de dureté et d'égotisme.

Le combat était voué à l'échec. Les lotus poussaient au milieu du bassin et, au contraire des animaux, Cui Ho-Lun n'était pas pourvu d'ailes. La mine catastrophée, il s'immobilisa, les bras ballants, tandis que les enfants continuaient leur jeu sans comprendre que celui-ci n'avait plus d'objet.

Si elle ignorait le désespoir, la dame de Bellecôte était en revanche accessible à la nostalgie. Avec un indéniable accent de tristesse, elle déclara :

— Hélas ! Nulle fleur ne peut espérer cent jours de floraison[18].

Elle arrêta l'une des fillettes qui traquaient les coléoptères autour de l'étang.

— Toi ! Tu nages bien, je suis sûre ? Je voudrais l'un de ces lotus bleus pour le piquer dans mes cheveux. Je te donnerai cette belle opaline montée en broche.

Le bijou reposait entre ses doigts aux ongles effilés. La transaction était tentante. L'enfant chercha l'approbation dans les yeux de madame Première. Comment refuser ?

Le militaire la tira d'embarras en répondant que personne ne toucherait à ces fleurs sans l'autorisation du marchand de thé. La dame de Bellecôte se renfrogna, et la pierre précieuse disparut dans l'ourlet de sa manche, sous les yeux avides de la fillette.

Madame Première conseilla à la dame de cour d'orner plutôt ses cheveux d'une de ces pivoines qui poussaient en quantité autour de leurs pavillons rouges.

— Je les déteste ! Elles me rappellent trop la « Cité aux dix mille pivoines[19] » !

L'économe ne sortit de son abattement qu'en voyant les concubines apporter son repas au gardien des lotus. Il s'approcha d'elles en jetant au militaire des coups d'œil en coin et les supplia de cesser, afin qu'il tombe d'inanition.

— Tant que nous aurons à manger nous-mêmes, comment refuser sa pitance à ce brave soldat ? rétorqua madame Deuxième.

On lut dans les yeux de M. Cui qu'elles avaient tort de placer leur propre existence entre les lotus et lui. La dame de Bellecôte se pencha vers madame Première, l'éventail pointé sur Ai San-Pao :

— Cet homme n'est pas qui vous croyez. Vous vous méprenez sur son compte. Un brave soldat, lui ? Si vous saviez la vérité à son sujet, vous seriez les premières à le laisser mourir de faim.

— Vous le connaissez donc ?

— Moi ? fit la dame de cour. Pas du tout, je ne l'ai jamais vu.

L'épouse du magistrat commençait à s'agacer de ces mensonges et de ces allusions que nul ne voulait éclaircir.

— Je crois qu'il existe une vérité dont nous sommes tous

conscients, dit-elle.

— Laquelle ? demanda la dame.

— Il est clair que vous êtes venue ici pour les lotus. J'aimerais beaucoup savoir comment vous avez eu vent de leur existence, là-bas, à Luoyang.

La dame de Bellecôte garda le silence. Le secret lui pesait, à elle aussi. Elle jugea qu'elle pouvait bien lâcher une parcelle de vérité pour alléger son fardeau.

Les réseaux d'information – d'aucuns auraient dit « de délation » – par lesquels l'impératrice se tenait au courant de tout ce qui se passait à travers le pays avaient propagé la rumeur : on avait vu des lotus bleus sur certains marchés de la province. Des recoupements avaient permis de resserrer les recherches sur ce district.

— Je me demande à présent s'il n'y avait pas une intention à l'origine de cette fuite... dit-elle, le sourcil peint, froncé sur son œil noir.

Madame Première n'en était plus à s'interroger sur ce point. Quelqu'un avait organisé entre ces murs une belle réunion d'imbéciles avides de gloire et de fleurs rares.

Un perroquet gris perle vint se poser sur la balustrade, tout près d'elles. La dame de Bellecôte, qui avait décidément plus d'inclination pour les bêtes que pour les gens, le taquina avec son éventail. L'oiseau se mit à mordiller le papier coloré à l'aide de son petit bec recourbé.

— Quelle idée charmante d'avoir garni ces jardins d'animaux exotiques ! Je connais ceux-ci. On leur apprend à prononcer des mots. Allez, parle, mon joli ! Montre-nous ce que tu sais dire.

L'oiseau restait obstinément muet.

— Au moins, il subsiste un bel endroit dans ce monde pourri, dit-elle avec un soupir.

— Pourri ! Pourri ! répéta le perroquet, content d'avoir repéré un mot connu.

Les deux femmes le contemplèrent avec surprise.

— Qu'il est amusant ! dit la dame de cour. Je te prendrais bien sur moi, mon chéri, mais tu risquerais de faire des saletés !

— Saletés ! Saletés ! fit l'oiseau. Elles éclatèrent de rire.

— Voilà un petit malappris. On ne t'a donc enseigné que des injures ?

— Orchidée ! Mon orchidée ! Où es-tu, mon orchidée ? grinça l'oiseau.

La dame de Bellecôte se figea. Elle replia son éventail et s'en servit pour chasser le petit bavard avec une violence inattendue. L'oiseau s'envola sans cesser de crier « Orchidée ! Mon Orchidée ! » de sa voix aiguë. Le mot résonnait comme une plainte déchirante à travers les branches roses.

— Au moins, nous savons quelle est sa fleur préférée ! ironisa madame Première en regardant l'animal disparaître au-delà des abricotiers.

— Ce n'est pas d'une fleur qu'il est question, dit la dame de cour d'une voix sombre.

On aurait dit qu'elle avait vu un fantôme.

— Vous souvenez-vous de l'anecdote que je vous ai racontée, l'autre jour, à propos de ce mage et de l'impératrice ? Vous m'aviez demandé ce qu'il m'avait prédit, à moi. Il m'a prédit une chose terrible... qui s'est vérifiée.

— Il ne faut pas prêter trop d'importance aux signes, la consola madame Première, que l'esprit confucéen de son mari avait habituée à se garder de la superstition.

— Mais quand on ne voit plus que des signes ? lui objecta la lectrice. Quand il n'y a plus que ça, partout ? Que doit-on croire ?

En proie à une sorte de tempête intérieure, elle se leva et s'en fut comme si quelque spectre avait été à sa poursuite.

« Dans ce cas, on doit croire que l'on a commis une grosse erreur », répondit en elle-même Lin Erma, tandis que les concubines quittaient le pavillon pour avoir avec elle une petite conversation au sujet des inégalités conjugales.

X

Les Ti s'aperçoivent qu'ils habitent un cimetière ; il apparaît que ce cimetière est l'endroit le moins morbide de la région.

Ti revint aux pavillons rouges d'humeur triomphale. Il déposa devant ses compagnes un plein panier de jolies baies écarlates qu'il avait cueillies le long du mur d'enceinte. Madame Première en prit une entre ses doigts, la considéra quelques instants, puis déclara qu'il fallait enterrer tout ça pour que leurs enfants ne s'empoisonnent pas.

— Il vous aura échappé que ces lieux sont remplis de plantes vénéneuses. Je vous ai connu plus ferré sur les essences médicinales.

— Ah bon ? fit le juge, dépité.

Ses études médicales, cette marotte de sa jeunesse, étaient tombées tout entières dans le gouffre de son amnésie.

— Je me rappelle maintes formules de Confucius sur la nature, mais pas la moindre façon de composer un remède. Je me demande ce qui nous serait le plus utile, dans le cas présent.

— Nous nous débrouillerons avec Confucius, affirma sa Première.

À l'autre bout de la colonnade, l'économe s'effondra en se tenant le ventre.

— Vous lui avez offert de vos baies ? s'inquiéta Lin Erma. Son mari jura qu'il n'en était rien et tout le monde alla voir de quoi il retournait. Le peintre les rejoignit, son matériel sous le bras. Seul le militaire demeura campé à son poste, disposé à les laisser agoniser à ses pieds plutôt que d'abandonner ses lotus bleus.

Cui Ho-Lun poussait des gémissements, la bave aux lèvres. Ti n'avait pas besoin de se rappeler ses études pour supputer un empoisonnement. Les enfants contemplaient ce spectacle sans cesser de mâcher leurs friandises.

— Qui vous a donné ça ? demanda leur père.

Ils indiquèrent l'homme qui se tordait sur le sol. Le juge confisqua les sucreries et les jeta dans l'étang aux lotus.

— Il est interdit de souiller cette eau ! protesta Ai San-Pao en brandissant de loin son glaive.

Ti lui répondit qu'il ferait mieux de les aider à emporter le malade. L'obsession du militaire, immobile, les bras croisés, commençait à l'énerver.

— Laissez-nous tranquilles, avec vos lotus ! cria le mandarin.

Quel sens cela a-t-il, de veiller sur une poignée de fleurs, quand les gens périclissent autour de vous ? Votre patron ne s'est pas montré depuis des jours ! Croyez-vous qu'il se préoccupe vraiment de vos pétales bleus ? Si même il est encore vivant ! Vous feriez mieux de vous en assurer !

Après réflexion, Ai San-Pao concéda que ce raisonnement se tenait ; il abandonna sa balustrade pour les aider. Madame Première laissa les enfants à la garde des concubines et les suivit.

Les hommes se relayèrent pour porter leur fardeau jusqu'à son lit, dans le jardin de l'été. Cela fait, le peintre courut alerter la gouvernante, le militaire disparut pour profiter de sa liberté et, peut-être, découvrir ce qu'il était advenu de son employeur. Il fut remplacé par l'herboriste, qui occupait le logement voisin.

— Je crains qu'il n'ait avalé quelque chose d'indigeste, annonça Ti sur un ton plein de sous-entendus.

— Ne vous inquiétez pas, répondit Shi To-Wai. Je sais faire des tisanes laxatives. Il y a tout ce qu'il faut dans ce jardin.

Dès que Mme Gingembre fut arrivée, Ti lui demanda si elle avait servi un plat particulier à Cui Ho-Lun. Elle assura qu'il n'en était rien. Plus que ses dénégations, son air outragé plaidait pour elle.

— Dans ce cas, je vous le recommande, dit le juge. Vous concocterez vous-même ses bouillons et vous goûterez tout ce qu'il avalera.

Elle promit que le patient ne prendrait rien qu'elle n'eût préparé de ses mains. Le malheureux était couvert de sueur et délirait. Il saisit la manche du magistrat avec l'énergie d'un naufragé qui s'accroche à une calebasse :

— La tombe ! parvint-il à articuler d'une bouche baveuse. C'est à cause de la tombe !

— Il n'a plus sa tête, dit le mandarin. Il se croit dans un cimetière.

Le peintre toussota.

— Que Votre Excellence m'excuse : il y a bien une tombe. C'est l'une des fabriques qui décorent cet endroit.

Puisqu'on ne pouvait rien faire de plus pour l'instant, Ti et sa femme voulurent voir de quoi il s'agissait.

Ils traversèrent le corridor des orchidées et pénétrèrent dans le jardin de l'automne, cette antichambre du désespoir. Tu Chi-Wing leur fit emprunter l'allée de cyprès qui menait à l'extrémité est. Tout au bout, entre les herbes folles, se dressait en effet un petit monument de pierres disjointes. On aurait juré l'une de ces vieilles sépultures toutes cassées, perdues dans la campagne, abandonnées aux ronces et aux animaux qui y faisaient leur nid ou leur terrier. Ce simulacre de mauvais goût avait néanmoins été préservé de ce genre de parasites et

entouré de saules dont les branches, doucement agitées par le vent, l'effleuraient en une ultime caresse. Il était difficile de comprendre qu'on ait voulu orner des lieux si raffinés avec une construction aussi piteuse. Le peintre s'assit en tailleur et tira feuilles et pinceaux de leurs étuis.

— Vous allez peindre cette affreuse chose ? s'étonna madame Première.

Tu Chi-Wing était déjà concentré sur son tracé.

— Il n'y a pas d'affreuses choses ; il n'y a que les parties d'un tout.

Qu'est-ce qui avait pu pousser le propriétaire à faire transporter ces vilains cailloux jusqu'ici ? Ti voulut en avoir le cœur net. Le peintre habitait justement cette portion du domaine. Il lui demanda l'autorisation d'aller chercher du feu chez lui et revint avec une lanterne allumée.

Sous les yeux horrifiés de sa Première, dont le pragmatisme résistait mal à un acte si téméraire que la violation d'un tombeau, il s'engouffra à l'intérieur. Tout était propre, sans même une toile d'araignée, comme si l'endroit avait été l'objet de visites régulières. Une niche avait été ménagée tout au fond. « C'est bien ce que je craignais », pensa le juge.

Il se hâta de quitter un petit édifice dans lequel, en temps normal, il ne se serait jamais permis de pénétrer.

— Je me trompais, tout à l'heure : nous sommes bien dans un cimetière, annonça-t-il à ses compagnons d'infortune.

La niche abritait des pots scellés, couramment utilisés pour recueillir les cendres d'un défunt après une crémation.

Si elle ne sembla ni bouleverser le peintre, ni même le surprendre, la nouvelle plongea madame Première dans la consternation. Le séjour près de tombes occupées était proscrit par toutes les religions qu'elle connaissait. C'était un environnement tout à fait néfaste. Elle n'avait pas fait quitter à ses enfants la proximité d'oiseaux en guerre pour les jeter dans les bras des spectres et autres âmes errantes. Elle déclara qu'elle allait effectuer quelques rites pour apaiser l'esprit de celui qui reposait là-dedans.

— Pas « celui », rectifia le peintre sans cesser de parfaire les contours du funeste édicule. Celle.

Pour préciser d'où lui venait cette clairvoyance sur le sexe des cendres, il désigna de la pointe de son pinceau les arbres qui veillaient sur le repos de la défunte.

— On a pris la peine de l'entourer de saules, symboles de la docilité et de la féminité. C'est la tombe d'une femme que je suis en train de peindre.

Cela ne changeait pas grand-chose au problème des fantômes.

Madame Première s'en fut chercher ce qu'il fallait, accompagnée de son mari déconfit :

— Avant mon amnésie, j'aurais sûrement déterminé le sexe de la défunte avant ce dessinateur.

— Ne vous inquiétez pas, vous vous en tirez fort bien, lui assura-t-elle sans lui accorder un regard.

Quand elle revint, seule, une demi-heure plus tard, le peintre n'était plus là. Sa peinture terminée, sans doute était-il allé représenter un autre détail qui n'avait de sens ou d'intérêt que pour lui, sans se préoccuper de la personne qui reposait en ces lieux.

Elle alluma des cônes d'encens et déposa devant l'entrée des galettes de blé pour apaiser la faim de la défunte, un peu de cinabre rouge, promesse d'immortalité, et deux médaillons de bois sur lesquels elle avait écrit elle-même des vœux de repos éternel. Elle en fit l'offrande aux mânes de la disparue, au milieu de ses prières, tout en frappant la peau d'un tambour emprunté à ses enfants.

Des notes s'élevèrent. On jouait à nouveau du luth. Elle chercha des yeux l'origine de la musique et aperçut au loin, entre les frondaisons, le haut de la tour. La mélodie était lente et triste. Elle frissonna, ramassa ses affaires et s'en fut rejoindre sa famille parmi les arbres roses.

Ti entendit lui aussi, comme tous les habitants du jardin, la mélopée venue de nulle part. Il avait cependant d'autres soucis en tête. Plus il comparait son propre plan à la réalité, plus il se rendait compte que son schéma était erroné. On remarquait entre la maquette et le domaine de subtiles différences, peut-être accidentelles, peut-être destinées à égarer le copiste. Il arpentait le domaine, son dessin à la main, tel un responsable du cadastre. Les *kejia* se demandaient ce qu'il faisait, il avait l'air d'un fou.

Il était sur le pont qui enjambait le lac de l'été quand il aperçut, sur la rive, la dame de Bellecôte, en grande conversation avec Mme Double-Vue. En fait, la lectrice incendiait tout bonnement la voyante :

— C'est de votre faute, tout ça ! Vous avez outrepassé vos ordres !

— Tout ce que j'ai prédit, je l'ai vu ! rétorqua la devineresse. Je n'ai fait que mon métier ! Pouvais-je savoir que le vôtre consistait à faire mourir les gens pour servir votre ambition ?

L'éventail cingla la joue de la voyante, sans doute indigne d'être frappée d'une si auguste main. Ti crut un instant que la magicienne allait répliquer. L'expression hautaine de son interlocutrice rappela à l'offensée la différence de leurs statuts. Rouge de colère, elle tourna les talons. Comme elle s'éloignait, elle croisa l'herboriste, tout sourire, ses légumes plein les bras :

— Un désagrément, mesdames ?

— Oh, vous, l'empoisonneur, ne vous approchez pas de moi ! lui lança-t-elle avant de s'éloigner sur le sentier qui contournait le lac.

Shi To-Wai demeura interdit.

— Aurait-elle subi une contrariété ? demanda-t-il à la dame de Bellecôte.

— Taisez-vous si vous ne voulez pas subir la même, empoisonneur ! dit à son tour la dame de cour avant de disparaître entre les pins aux branches implorantes.

Sur son pont, Ti était aussi interloqué que le pauvre homme, qui en laissa tomber ses tubercules dans l'herbe haute. Il devenait évident que les invités se connaissaient de longue date pour se permettre ces assertions pleines d'amertume. On les avait réunis ici aussi sûrement que si on leur avait adressé une invitation à une fête de mariage.

Un peu plus tard dans la journée, Ti surprit un curieux regroupement près du mur d'enceinte. Conformément à l'adage selon lequel l'union fait la force, l'herboriste, Mme Double-Vue et Mme Gingembre avaient remisé leurs différends pour maintenir ensemble un périlleux empilement de chaises et de caisses. Le peintre était juché en haut comme un acrobate à la foire.

— Hum ! fit Ti.

Ceux qui le pouvaient se tournèrent vers lui, au risque de laisser choir Tu Chi-Wing. Celui-ci se cramponna à l'arête du mur, recouverte de tuiles en quinconce peu propres à cet usage.

— Nous ne pouvons plus rester ici, seigneur juge, dit la voyante. Vous comprenez bien pourquoi.

Ti aurait aimé le comprendre encore mieux à l'occasion d'aveux complets et circonstanciés. Il lui manquait la force de persuasion dont il disposait d'ordinaire au tribunal, à commencer par son bourreau, qui savait si bien délier les langues à coups de fouet.

— Pour ma part, je ne suis là que pour aider, par souci de compassion, précisa l'herboriste. Je n'ai rien à me reprocher, aucun scrupule ne me pousse à fuir quoi que ce soit, ma conscience est aussi tranquille que les eaux de l'étang aux lotus.

— Parce que nous, en revanche... s'indigna la gouvernante, qui le foudroyait du même regard sombre que les deux autres.

Le peintre les engagea à se concentrer sur la tâche qu'ils avaient entreprise, d'autant qu'il était perché en équilibre instable au sommet d'un édifice branlant. Il apparut bien vite que la principale difficulté n'était pas le mur, mais le fait qu'il tâchait de l'escalader sans abîmer sa robe couleur crème. Lorsqu'il se résolut à salir et froisser son beau vêtement, il parvint à prendre pied sur le faîte en s'écorchant mains et jambes.

Une fois assis là-haut, il jeta un coup d'œil satisfait à ses compagnons, puis s'intéressa à ce qu'il y avait de l'autre côté. Quand ce fut fait, il les pria de maintenir l'assemblage afin qu'il pût redescendre tout de suite.

— Vous êtes censé sauter dehors et nous aider à faire de même ! lui rappela la voyante.

Tout en tâchant d'agripper la pyramide de meubles qui lui avait servi d'échelle, Tu Chi-Wing répondit qu'il ne fallait pas compter sur lui pour mettre un pied là-bas :

— C'est pire qu'ici ! Il y a des gens couchés dans les fossés !

— Je ne vous crois pas ! glapit Mme Gingembre. Vous mentez !

Le peintre se serait raidit s'il avait pu lâcher le montant qui l'empêchait de tomber comme une pêche bien mûre.

— Chère madame, si vous mettez ma parole en doute, je vous invite à me rejoindre. Contrairement à notre amie la magicienne, je n'ai jamais pris plaisir à raconter des horreurs.

Sans laisser à la gouvernante le temps de réfléchir, les deux autres la poussèrent, Tu Chi-Wing se résigna à la tirer, si bien qu'elle parvint juste assez haut pour glisser un œil par-dessus le mur.

— Ooooooh... fit-elle.

— N'est-ce pas ? dit le peintre. Il est hors de question que je saute de ce côté pour rester coincé avec ces gens-là. Veuillez descendre, maintenant, je vous prie : vous bouchez le passage.

Quand les deux contorsionnistes eurent prouvé que l'assemblage était plus solide qu'il n'y paraissait, Ti l'escalada à son tour pour se rendre compte.

Sur la route, des spectres déambulaient d'un pas traînant. Ils erraient à travers une région en proie à l'anarchie. L'épidémie ayant anéanti les élevages de volailles, paysans et bandits de tout poil avaient dû s'entretuer pour subsister. Tout n'était que désolation. Il aperçut au loin la fumée d'une ferme en feu. Une paire de jambes dépassait effectivement du fossé, signe qu'on abandonnait les cadavres n'importe où.

Quand il redescendit, Mme Gingembre avait résumé la situation à ses compères. Ils étaient catastrophés. L'idée de fuir à pied en rase campagne était déjà peu engageante ; se heurter à des hordes désespérées et braver la malédiction des dieux était au-dessus de leurs forces. La vie derrière les murailles de Luoyang ne les avait pas préparés à affronter les périls de pérégrinations aléatoires. Ils décidèrent de s'en tenir à ce qu'ils connaissaient, ce jardin, où du moins la mort avait un certain chic.

— Si elle règne des deux côtés de cette enceinte, conclut le peintre, je préfère l'affronter dans un endroit élégant.

Ai San-Pao vint vers eux d'un bon pas, aussi raide et sérieux qu'à

l'accoutumée. Ils lui communiquèrent le résultat de leur observation et leur décision de rester, quitte à devoir protéger les petits avantages dont ils pouvaient jouir ici. Le militaire tira son épée de son fourreau et la tendit des deux mains à Tu Chi-Wing.

— Puisque vous comptez défendre votre honneur, ceci pourra vous être utile. Tenez.

Ti jugea le présent très étonnant.

— Vous vous départez d'un de vos précieux sabres ?

Ai San-Pao lui répondit sans cesser de fixer le peintre, qui n'avait pas bougé :

— Ne craignez rien. Je sais que cette arme trouvera son emploi.

Les autres étaient pétrifiés. Tu Chi-Wing avait le plus grand mal à conserver son flegme. Le simple don d'une épée semblait l'ébranler davantage que la vue des paysans mourant de faim.

— Je vous remercie de me faire cet honneur, murmura-t-il. Je saurai m'en montrer digne.

— Je n'en doute pas, répondit le militaire, glacé.

Il reprit sa ronde du même pas martial, comme si rien ne l'avait interrompue. Ti avait la conviction qu'il s'était au contraire déroulé quelque chose de très important, bien qu'il fût incapable d'en déterminer la nature.

— Vous préférez le bâton ? demanda-t-il à Tu Chi-Wing, qui considérait la lame comme s'il s'était agi de quelque relique étrange et démoniaque.

L'herboriste et la gouvernante prirent prétexte de leurs importantes responsabilités et disparurent dans des directions opposées. Avant de les imiter, Mme Double-Vue fit l'effort de prononcer une prédiction :

— J'ai rêvé cette nuit d'un phénix qui montait si haut qu'il prenait feu et s'écrasait au sol. Je sais à présent pourquoi.

Elle s'éloigna à son tour.

— Voilà une voyante qui révèle ses oracles une fois que les événements sont arrivés, dit Ti pour détendre l'atmosphère. Encore ses sentences restent-elles impénétrables à un esprit sensé !

Le peintre lui jeta un regard furieux.

— Vous ne connaissez rien au porteur de l'épée, n'est-ce pas ? On se demande dans quel trou de campagne vous avez vécu !

Il disparut sans le saluer. Ti se félicita que l'artiste eût un problème avec les épées, sans quoi cet homme l'aurait sûrement pourfendu au lieu de se contenter de l'injurier.

XI

*Le juge Ti interroge des bambous et obtient de précieuses réponses ;
un jardin crie vengeance.*

Assis dans l'une des barques aux couleurs vives, Ti se laissait bercer par le léger roulis du lac de l'été. Après avoir donné un coup de pied contre la rive, il s'était abandonné au hasard du vent, de même que ses pensées erraient sans but ni direction. L'examen de son plan l'avait conduit à une impasse. Il n'avait nullement progressé dans la compréhension de cet environnement bizarre. Le meurtre continuait de fleurir autour de lui comme si nul magistrat de la glorieuse administration chinoise n'avait été là pour rétablir l'ordre du Ciel.

Il était temps de s'atteler à la principale énigme qui défiait son intelligence : comment le bonze avait-il pu se noyer dans l'étang aux lotus en présence de tant de monde – dont des témoins dignes de foi : ses chers enfants –, sans que personne le voie ? Il n'était pas arrivé par la terre – on l'aurait remarqué –, ni par les airs – même les oiseaux avaient déserté les cieux –, il était donc venu par les eaux. Comment le vérifier ? Le plus facile aurait été de noyer quelqu'un d'autre, mais le mandarin prévoyait des objections.

Alors qu'il contemplait avec abattement la surface du lac, il songea aux réjouissances qui auraient dû normalement se dérouler entre ces murs, si ce jardin avait été voué aux plaisirs délicats des lettrés, comme il était d'usage, et non à quelque mystère sanglant. Le propriétaire aurait réuni un petit groupe d'amis cultivés pour goûter avec eux le charme d'un banquet littéraire. Des musiciens auraient interprété des mélodies harmonieuses, les serviteurs auraient recouvert la berge de tapis sur lesquels les convives auraient pris place. Les gobelets d'alcools fins seraient venus à eux au rythme du courant, selon l'ancienne coutume.

Ti bondit sur ses pieds, au risque de faire chavirer sa barque. Il venait de comprendre ce qu'il devait faire. Il rama avec les mains jusqu'à la rive et se dirigea d'un pas pressé vers la remise aux outils, à la recherche d'une hache. Dans le corridor aux bambous, il sacrifia le plus gros et le débita en tronçons. Dans le jardin de l'hiver contigu, il lesta ses tubes avec du sable blanc et les reboucha à l'aide de mousse compacte. Puis il retourna au jardin du printemps, où ses épouses veillaient sur leur progéniture avec un soin jaloux.

Il comptait sur l'aide des seules personnes en qui il pouvait avoir

confiance : ses enfants.

— Vous voyez ce tube vert avec ce caractère gravé ? Vous savez le lire ?

Ils répondirent que ce mot signifiait « étang ». Ti le jeta à l'eau et leur en confia trois autres, sur lesquels il avait écrit au couteau les mots « lac », « canal » et « torrent ». Il dépla son plan.

— L'un de vous ira près du ruisseau, un autre sur le lac, un autre sur le canal, et le plus jeune restera ici pour surveiller l'étang.

Il fallait jeter dans l'eau les bambous correspondants et lui rapporter ce qu'on y trouverait. Ses épouses avaient une requête :

— Votre Excellence nous pardonnera de nous immiscer dans ses travaux. Bien qu'elle ne nous compte pas au nombre des « personnes de confiance », nous souhaitons accompagner les petits pour éviter qu'un tueur fou ne les noie après les avoir criblés de flèches.

Ti s'en fut immerger lui-même son dernier bambou dans le bassin de la cinquième saison. Il le vit s'enfoncer lentement dans l'eau ténébreuse, entraîné par le sable. Au bout d'une demi-heure, un tube reparut à la surface. A l'aide de son fusain, le juge inscrivit le caractère qui figurait dessus, en regard du lieu où il l'avait récupéré.

Près de chaque pièce d'eau, ses enfants lui tendirent fièrement les bambous repêchés. Seul le gamin posté près du torrent n'avait rien à lui donner ; il était très déçu.

— Ne t'inquiète pas, le consola madame Troisième. Ton père trouvera bien un autre meurtre sordide à te faire élucider.

Les points de départ des tubes et leurs points d'arrivée permettaient de reconstituer le tracé du circuit aquatique. L'eau entraînait par le torrent de l'automne, se jetait dans le bassin central, alimentait l'étang du printemps, passait dans le lac de l'été et s'en allait par le canal aux lentilles. Ce trajet levait les doutes sur l'endroit où le bonze avait été tué. Infinie-Patience n'avait pu être convoyé par le torrent, sinueux et peu profond. La canalisation souterraine l'avait amené depuis le bassin sinistre. Celui de la cinquième saison. Celui de la mort.

Restait à savoir ce qu'il faisait là, qui l'avait tué et pourquoi.

Ils furent rejoints par le peintre et l'herboriste, étonnés de voir les enfants Ti vadrouiller à travers un domaine qu'on soupçonnait d'être dangereux. Le juge enrôla les deux hommes pour une visite approfondie du sanctuaire interdit.

— Enfin un peu d'aventure ! se réjouit Tu Chi-Wing. Votre Excellence s'y est-elle déjà rendue ?

— Oui. En compagnie de Cui Ho-Lun.

— Ah, fit le peintre. Le moribond.

— Je pense qu'Infinie-Patience y est allé avant nous.

— Le bonze noyé, commenta M. Tu, dont l'enthousiasme fondait

comme neige d'avril.

Ti les mena au mur sans issue du corridor aux orchidées.

— Son Excellence est douée d'un don de passe-muraille, sans doute, plaisanta l'herboriste.

Son Excellence avait de la ressource. Les *keja* franchirent le souterrain à quatre pattes et découvrirent le nouveau décor avec des têtes d'enterrement.

— Ce n'est pas joli, dit Shi To-Wai.

— Je ne pensais pas que cette tour était si haute, remarqua le peintre.

— Tout est question de point de vue, répondit le juge, résumant ainsi la philosophie de ce domaine.

Une seule plante était parvenue à s'accrocher entre deux rochers.

— N'y touchez pas ! prévint M. Shi alors que le peintre tendait la main de ce côté. Ces feuilles sont urticantes !

Tu Chi-Wing s'écarta vivement. L'aventure commençait à être un peu agitée à son goût.

— Votre Excellence avait besoin de nous... pour quoi, exactement ? demanda-t-il.

Ti avait résolu d'entrer dans cette tour par n'importe quel moyen.

— Eh bien, il ne nous reste plus qu'à plonger, dit M. Tu en commençant à ôter sa robe.

— Un moyen sec et sûr aurait ma préférence, dit le juge. Il y a forcément ici quelque chose qui ressemble à une barque.

— Pardonnez-moi, objecta l'herboriste, mais comment Votre Excellence peut-elle être si sûre que quelqu'un se rend jamais là-bas ? Ce bâtiment n'est peut-être qu'un décor pour faire joli.

Ti répondit que rien ici ne pouvait être qualifié de « joli ». En outre, il fallait bien que quelqu'un alimente en bougies les lampions suspendus au toit.

En observant attentivement les rochers, il vit que certains faisaient une sorte d'escalier qui se confondait avec le reste du panorama grisâtre. Une fois en bas, ils découvrirent une barque très plate cachée sous la promenade circulaire. Elle pouvait à peine les contenir tous trois. Le rôle d'un sous-préfet n'était pas de godiller ; le peintre alla s'asseoir au bout, sans intention d'en bouger ; Shi To-Wai se dévoua donc pour les faire avancer.

Ti songea que tout ici se méritait, tout s'obtenait à force de réflexion, de culture et d'observation. C'était un défi permanent à l'intelligence. Cet endroit n'était pas prévu pour les naïfs ou les têtes vides.

— Jamais je n'y serais parvenu par moi-même, dit benoîtement

le peintre comme ils glissaient sur l'eau noire.

— C'est exactement ce que j'étais en train de me dire, lui confirma le magistrat.

Ils prirent facilement pied sur l'îlot. La porte massive venue de la préfecture de Bin semblait d'une solidité à toute épreuve, mais, heureusement, elle était ouverte. Un escalier tournant permettait d'accéder aux étages.

Tout était merveilleusement agencé. Bien que les lieux fussent confinés, les fenêtres qui s'ouvraient tout autour empêchaient de ressentir une impression d'enfermement. Les meubles étaient petits et bas, comme s'ils avaient été conçus en adéquation avec ces pièces étroites. Peut-être fallait-il y voir un souci de cohérence avec les paysages en réduction qui composaient le parc.

— Voilà qui confirme mon opinion, noble juge, dit l'herboriste : nul ne vit ici. Ce mobilier est trop petit pour être commode et trop fragile pour supporter mon poids. Il ne s'agit que d'un décor stérile, comme tout le reste.

Ti tenait entre les mains un beau luth :

— Dans ce cas, dit-il, vous m'expliquerez comment il se fait que tout le monde ait entendu le son de cet instrument.

Le peintre les appela depuis l'étage supérieur :

— Votre Excellence devrait venir voir !

Une table basse était chargée d'un monceau de rouleaux peints. Sur celui qu'il avait déroulé, on pouvait voir des têtes décapitées posées sur un parterre de fleurs écarlates. Ti lui demanda si l'œuvre était de lui.

— Je vous prie de croire qu'il n'en est rien ! Jamais mon pinceau ne se résoudrait à représenter de telles monstruosité, même en échange de toutes les perles du dragon de jade !

Tout jardin était censé produire de la beauté à l'intérieur de son contemplateur, il valait davantage par ce qu'il disait que par ce qu'il était. Dans le cas présent, c'était l'horreur qu'il jetait à la face de ses visiteurs pour en emplir leur esprit. Un autre rouleau montrait des lotus flottant sur une eau dorée ; le long des tiges, au lieu de feuilles, se tordaient des mains de suppliciés. Sur un troisième, des pivoines violacées évoquaient la pourriture des chairs. Ils s'arrachèrent à ces visions d'épouvante et montèrent plus haut.

La beauté du paysage que l'on découvrait depuis cette hauteur contrastait avec l'atrocité des scènes imaginaires. Les ouvertures semblaient des tableaux changeants. Les lattis et les claires-voies qui les paraient jouaient avec la lumière. Leurs ombres dessinaient des calligraphies sur les tapis. Des banquettes couraient sous les fenêtres, tout autour de la pièce. Le peintre, fatigué par ces émotions, s'y laissa tomber, bientôt imité par l'herboriste.

— J'admets qu'on a prévu de quoi s'asseoir, dit ce dernier. Enfin, sur une fesse.

Il n'arrivait pas à trouver une position confortable. Ce siège étroit n'avait pas été prévu pour un postérieur comme le sien. En revanche, la vue était splendide. Normalement, il était impossible de saisir un jardin dans son entier. Ici, on le pouvait. Cette tour était une contradiction de plus.

— Cette œuvre n'est pas en cours d'achèvement, constata le juge. Elle est terminée !

Il ne voyait pas ce qu'on aurait pu ajouter ou retrancher. Quel qu'en fût le but, il était atteint. Ti eut la conviction que les ouvriers rencontrés à leur arrivée n'étaient là que pour donner le change.

Un poème avait été calligraphié sur un panneau de soie : « Par un matin de printemps, je suis allé sur la montagne et j'ai senti un parfum féérique. J'ai trouvé dans un buisson une orchidée, ma belle orchidée. Je l'ai ramenée chez moi et installée dans un coin du jardin, à l'ombre. Et tous mes amis me demandaient : « D'où vient ce parfum merveilleux ? » »

Ils avaient visité tous les étages. La tour était déserte. On n'y voyait pas d'endroit où se cacher. Aucun coffre n'était assez grand pour contenir un homme. Si le marchand de thé vivait là, il s'en était éclipse avant leur arrivée.

— Ce qui est sûr, c'est que quelqu'un a passé du temps ici ! s'écria le peintre.

En écartant un coussin, il venait de découvrir les reliefs d'un repas. De plus, la théière était encore tiède.

L'herboriste renifla. Une fragrance délicate flottait dans l'air.

— Je connais ! C'est du musc de daim mâle pilé avec du miel. Douze pilules le jour, trois la nuit, et vous répandez ce délicieux parfum cinq jours de suite.

La personne qui avait dîné là avait les moyens : c'était une senteur coûteuse. Ils n'avaient rien respiré de tel dans le domaine, aucun des invités n'exhalait une telle odeur.

Les domestiques ayant disparu, Ti se demanda qui avait apporté ces mets.

— Quelqu'un nourrit la personne parfumée qui loge ici. Il y a donc un traître parmi nous.

Il tira son dessin de sa ceinture et le compara avec ce qu'il voyait par les fenêtres.

— C'est pire que ce que j'imaginai, murmura-t-il.

Il existait une différence avec la maquette, une dissemblance qui ne pouvait être vue que de haut. Le peintre et l'herboriste se postèrent à côté de lui et regardèrent dehors.

— Par les dieux... articula Shi To-Wai.

Tu Chi-Wing dut se rasseoir sur sa banquette.

À l'aide du râteau qui servait à dessiner les lignes de méditation, on avait tracé un caractère sur l'immense étendue sablonneuse de l'hiver. L'idéogramme de taille gigantesque s'étalait entre les rochers aux formes humaines, comme si le jardin lui-même avait crié ce mot : « vengeance ».

XII

Madame Première établit la cause d'un décès à l'aide d'un article de mode ; le juge Ti danse sur un cadavre.

Le soir tombait quand les trois hommes traversèrent le sombre bassin en sens contraire. Ils se hâtèrent de quitter cet endroit morbide et rejoignirent le corridor aux orchidées. On pouvait apercevoir le jardin de l'automne à travers l'une des portes en pleine lune.

— J'aime beaucoup ces pins aux épines jaunes, dit Ti. N'est-ce pas un peu tôt dans la saison ? On dirait qu'ils sont déjà réellement en automne.

— En effet, noble juge, dit l'herboriste. Ils dépérissent. Il marcha jusqu'au plus proche d'entre eux et saisit une poignée d'épines qui restèrent entre ses doigts.

— Elles seront bientôt toutes tombées. Il y en a plusieurs comme celui-là.

Les plantes se suicidaient. La mort régnait sur ce parc.

Dès qu'ils eurent franchi la porte du jardin de l'été, ils perçurent des plaintes sonores. Quelqu'un pleurait et poussait des lamentations dans l'un des pavillons jaunes.

Agenouillée auprès du lit où gisait l'économe, Mme Gingembre était en plein exercice de déploration. Elle se tordait les mains comme si une invasion d'insectes avait ruiné les campagnes pour des années. Cui Ho-Lun, livide, avait la bouche ouverte, ses yeux fixes étaient cernés de gris. On avait déjà glissé entre ses lèvres quelques fils de soie, selon la coutume, pour vérifier que la respiration avait cessé. La gouvernante faisait peine à voir. Recroquevillée, elle cachait son visage entre ses mains.

— J'ignorais que vous étiez si liés, dit poliment le juge. La pleureuse fit une pause dans sa détresse et releva la tête. Elle avait les yeux secs.

— Je le connaissais à peine. Mais on ne dira pas que j'ai manqué à mes devoirs.

Elle avala un peu de thé pour humidifier son palais desséché par les cris et poussa un hurlement à fendre l'âme. La vue de cette femme pleurant avec ostentation un homme pour qui elle n'éprouvait rien évoqua confusément quelque chose chez le juge. Il lui sembla qu'on lui avait parlé d'un cas semblable, peu de temps auparavant. Lorsqu'il se rappela ce que c'était, un frisson d'horreur le parcourut.

Il convenait pour l'heure de déterminer l'enchaînement des faits. Si une même main avait tué cet homme-ci et le bonze, et s'il s'agissait bien de l'habitant de la cinquième saison, le meurtrier avait trouvé moyen de frapper à distance.

Il commença par examiner le corps. Étant donné la personnalité de la garde-malade, il chercha tout d'abord des traces de suffocation. Il la pria de s'écarter et lui jeta un regard suspicieux tandis qu'elle remettait en place quelques mèches de cheveux que ses exercices d'apitoiement avaient dérangées. Dans son état, Cui Hu-Lun n'aurait guère été en mesure de se défendre contre une tentative d'étouffement, même de la part d'une femme d'apparence fragile.

Malheureusement, il se rendit compte qu'il ne se rappelait aucun des symptômes de meurtre enseignés dans les manuels. Il était en plein embarras quand survint sa Première, que la gouvernante avait fait appeler pour l'aider à la toilette mortuaire. Il la prit à part.

— Je ne me souviens pas comment l'on fait ! chuchota-t-il.

Dame Lin jeta un coup d'œil en direction du cadavre étendu sur le lit.

— Je vous ai entendu maintes fois raconter vos enquêtes, et, même, il m'est arrivé d'y prendre plus de part que je n'aurais voulu. Laissez-moi faire.

Elle se pencha sur le visage crispé et remarqua en premier lieu que la bouche était grande ouverte, comme dans les cas d'étouffement. Elle tâta l'abdomen. Il n'était ni sec, ni gonflé. Les globes oculaires n'étaient pas exorbités, comme cela arrivait lorsque la victime avait manqué d'air. Le blanc de l'œil n'était pas injecté de sang. Cependant, les lèvres portaient des traces d'écume salivaire, ce qui ramenait au manque d'air. Ce symptôme pouvait aussi avoir été provoqué par un poison. Le fait que le ventre ne montrait aucun signe d'empoisonnement n'excluait pas une intoxication par petites quantités.

Elle pria ces messieurs de dévêtir le défunt. Elle vit alors de minuscules ampoules sur tout le corps. Certaines avaient viré au noir.

— Ce n'est pas bon, n'est-ce pas ? dit Ti. Il n'avait pas attrapé la maladie des oiseaux, au moins ?

— Oh, non. C'est le signe, la trace et la preuve d'une ingestion d'arsenic.

Elle renifla. Il y avait une odeur de vomi. Elle avisa un linge jeté dans un coin de la pièce.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-elle en saisissant le tissu entre deux doigts.

La gouvernante s'en était servie pour lui essuyer la bouche.

— Peu avant son dernier sursaut, il a rendu, précisa-t-elle.

Le tissu était maculé de noir et de rouge. De la bile et du sang.

Dame Lin regarda attentivement la langue : elle était craquelée. « Arsenic, décidément », se dit-elle. Cela allait bien avec les vomissements.

— Il serait intéressant de voir si son anus est enflé ou percé, mais...

On décida de se passer de cette information. Restait à savoir comment il avait été empoisonné.

— Pas par ses vêtements, en tout cas, affirma dame Lin : depuis le temps que nous les tripotons, l'un de nous aurait commencé à en sentir l'effet.

Elle demanda à son époux la permission de procéder à un petit test qu'il lui avait enseigné. Il la lui accorda d'autant plus volontiers qu'il était curieux d'apprendre ce que c'était. Lin Erma ôta l'une des longues épingles en argent qui maintenaient son chignon. Elle la nettoya avec soin à l'aide d'une gousse de plante à savon mouillée d'eau. Puis elle pencha la tête du mort en arrière et inséra l'épingle à cheveux dans la gorge, aussi profondément qu'il lui fut possible. Elle attendit quelques minutes et la retira. La tige métallique avait viré au bleu-noir.

— Arsenic, conclut-elle en essuyant l'article de mode sur la robe du défunt.

— Je ne l'ai pas tué ! se défendit aussitôt la gouvernante.

Pourtant, l'économe n'avait avalé rien d'autre que les bouillons et potions qu'elle avait préparés. Tant qu'elle l'avait nourri de tisanes, il avait semblé se remettre ; mais dès qu'il avait recommencé à manger, il avait fait une rechute à l'issue fatale.

— Oh, je ne crois pas que vous ayez tué cet homme, admit le juge. Lui, non.

Madame Première essuya son épingle et la piqua dans son chignon.

— Voilà, seigneur. Le reste vous appartient.

— J'ai l'impression que je ne suis pas au mieux de ma forme, dit-il.

— Mais si, mais si, vous êtes très bien, lui assura son épouse.

Après avoir procédé au rappel de l'âme, au bain et à l'habillement du défunt, on l'enveloppa dans un drap en guise de linceul, avec des fruits secs et des galettes de blé pour le voyage, et un colifichet en jade trouvé dans ses affaires : cette pierre possédait le pouvoir de protéger le corps pendant le transit vers le royaume des ombres.

Le jardinier taoïste se proposa d'accomplir les rites de présentation du mort au dieu du sol. Muni d'une torche, Ti repartit vers la tour chercher le luth. Le jardin de la cinquième saison était finalement moins sinistre la nuit, hormis le fait qu'un des lampions

était à nouveau en flammes. Ses morceaux calcinés furent bientôt absorbés par les eaux noirâtres du bassin triste. Seuls cinq continuaient de briller comme des étoiles rouges.

Quand Ti revint, une fosse oblongue avait été creusée entre les pins, dans le coin nord-ouest du jardin de l'été. À la vue du tronc d'arbre couché dans l'herbe, Ti comprit qu'on avait utilisé le trou laissé par la chute d'un épineux qui ne s'était pas enraciné. La mort aidait la mort.

L'herboriste aurait préféré procéder à une crémation, comme la fois précédente : ses légumes avaient besoin d'engrais. Mais rien ne permettait de croire que le lettré Cui Ho-Lun s'intéressait aux traditions bouddhiques. Quant à savoir s'il aurait apprécié d'être changé en aliment pour les plantes d'un jardin qui l'effrayait tant, c'était encore moins sûr.

Les survivants se réunirent autour d'un feu de bois. Le rituel taoïste prévoyait que des « passeurs d'esprits » exécutent le *qianwang gewu*, spectacle chanté, mimé et dansé. Le peintre, l'herboriste et l'assistant du jardinier se chargèrent de la musique. Les dames Ti se répartirent les rôles de la « jolie jeune fille », de l'« épouse dévouée » et de la « vieille mère aimante ». Désignée pour interpréter cette dernière, madame Première boudait.

Rossignol interpréta des mélodies à la mode en s'accompagnant au *yueqin*, un luth rond à quatre cordes. Dans les intervalles, le jardinier, bombardé « maître de cérémonie », récitait prières et poèmes à la mémoire du trépassé. Il commença par appeler l'esprit de M. Cui, que le son des instruments et les danses tâcheraient de guider sur le chemin du Ciel.

Les danseuses s'en tinrent à une chorégraphie très simple, faite de roulements de hanches et de trémoussements énergiques, y compris celle qui jouait le rôle de la « vieille mère ». Les enfants suivaient tout cela avec des yeux ronds. Ces funérailles les divertissaient merveilleusement. Ils n'avaient guère eu l'occasion de contempler la hiératique Première dans de tels exercices. Il s'agissait de ne pas incommoder les mânes du mort, aussi se donnait-elle du mal.

L'éloge funèbre fut plus difficile à imaginer.

— Cui Ho-Lun était un... c'était... un bon économiste, dit le jardinier.

— Vous le connaissiez sur le plan professionnel ? demanda Ti, chez qui l'enquêteur ne sommeillait jamais.

— Que voulez-vous que je dise ? Qu'il était inconsistant, peureux et obsédé par la conservation de sa misérable existence ?

— Son esprit doit être content d'avoir entendu ça, en tout cas ! dit Shi To-Wai.

Mieux valait se remettre à chanter. Le rituel se poursuivit durant

un peu moins d'une heure, de chansons en prières collectives. Ils brûlèrent des morceaux de papier estampilles du mot « monnaie ». Personne ne pleurait, mais cela ne différait pas beaucoup de l'ordinaire. Les adeptes des cérémonies taoïstes ne souhaitaient pas enterrer leurs proches dans une atmosphère morbide. Elles étaient conçues pour être entraînantes, festives, empreintes de légèreté. Ils finirent même par s'amuser.

Un fracas figea subitement musiciens et danseuses. Un pin s'effondrait, au grand dam du jardinier. Une même pensée vint à plusieurs d'entre eux : peut-être l'âme de M. Cui jugeait-elle qu'ils l'expédiaient avec trop de nonchalance ?

— Le vent se lève, remarqua le peintre.

Nul ne pouvait plus ignorer que le jardin avait commencé à se déliter. Les arbres n'avaient pas eu le temps de s'enraciner ; or il n'y avait plus de personnel pour les étayer. La dame de Bellecôte profita de l'interruption pour ramener la conversation vers un sujet qui lui importait davantage que ces réjouissances funèbres :

— Tout à l'heure, je me retirerai dans mon pavillon du jardin de l'automne. C'est un lieu très isolé. Qui me garantira qu'on ne va pas m'égorger dans mon sommeil ?

— Je peux dormir devant votre porte, si vous le désirez, proposa Ai San-Pao.

Le mouvement de l'éventail suggéra clairement qu'elle n'avait pas l'intention de faire entrer le tigre dans l'enclos des brebis.

— Voulez-vous que je partage votre appartement ? se dévoua la gouvernante.

C'en était trop pour l'éventail.

— Vous, l'empoisonneuse ? Autant traverser ce jardin en frappant un gong pour appeler le tueur !

Entre deux glapissements, Mme Gingembre protesta de ce qu'elle n'était pas une empoisonneuse, un fait nettement établi par Son Excellence lors de l'enquête.

Madame Première comprit que c'était elle qu'on réclamait. Elle déclara ne pouvoir abandonner la surveillance des enfants, mais offrit à la dame de cour de partager la couche commune, près de l'étang aux lotus.

La dame regarda les enfants se chamailler dans leur coin. La cohabitation avec une bande de gamins lui répugnait plus encore que l'éventualité d'une rencontre avec le tueur. Elle se tourna vers la gouvernante et décréta qu'elle acceptait de la prendre chez elle : si elle périssait, ce serait qu'elle avait eu la mauvaise fortune de choisir la meurtrière parmi toutes les personnes présentes. Elle conclut avec fatalisme qu'elle avait donc une chance de survivre à cette affreuse nuit.

Le regard furibond que lui jeta Mme Gingembre permettait d'en douter.

— Avez-vous remarqué, dit le peintre, que ce sont ceux qui s'intéressent le plus aux lotus bleus qui périssent ? D'abord le bonze plongeur, puis cet idiot d'économe, avec son filet à papillons...

— Dans ce cas, vous êtes tous potentiellement victimes et assassins, répondit le juge Ti.

XIII

De gros poissons mangent un trésor ; le juge Ti élucide une affaire récente à l'aide d'une affaire ancienne.

Une nuit profonde cernait les invités du marchand de thé, assis autour de leur feu de bois. Lorsque les enfants commencèrent à tomber de sommeil, les concubines les ramenèrent dans leurs pavillons de l'étang aux lotus.

Les officiants firent glisser le linceul au fond du trou. Ce fut alors le temps des sinistres pelletées. Nul animal sacrilège ne devait profaner la dépouille. Le son du luth et des flûtes se mêla au bruit des pelles. Une fois les tablettes rituelles et les offrandes disposées sur la tombe, les *kejia* n'éprouvèrent aucune envie de prolonger la soirée. La fête était finie. Soucieux de se raccrocher à la politesse et aux bons usages, ces piliers de la civilisation, ils prirent congé dans les formes. Le peintre se montra particulièrement cérémonieux, ce qu'on attribua à l'influence des rites qui venaient d'être accomplis :

— Je souhaite que les rêves vous apportent ce dont la vie a eu la cruauté de vous priver.

Chacun saisit une lampe et se dirigea vers la partie du domaine, la saison, où il vivait. Ti et sa Première traversèrent la prairie de l'été, à présent vaste étendue sombre et déserte. On n'entendait pas même le hululement d'une chouette ou d'un hibou. Le juge se demanda si les rapaces nocturnes avaient eux aussi été frappés par le désastre.

Comme ils passaient devant le logement où s'était éteint le malheureux qu'ils venaient d'enterrer, il se demanda comment on était parvenu à l'intoxiquer. « Découvre la méthode, tu tiendras le coupable », songea-t-il.

Madame Première le guettait du coin de l'œil.

— Votre Excellence réfléchit au dernier meurtre, n'est-ce pas ?

De nouveau, son époux fut frappé de l'acuité de ses intuitions. Les dieux l'avaient béni en lui procurant une compagne en si parfait accord avec ses préoccupations.

— Depuis mon accident, vous me connaissez mieux que je ne me connais moi-même, répondit-il en lui prenant le bras avec tendresse.

Il sentit qu'elle se raidissait un peu et se demanda si son amnésie n'avait pas refroidi leurs rapports. Il se promit de tout faire pour régler ce problème, dès que les petits travers subis par leurs compagnons d'infortune lui laisseraient des loisirs.

La gouvernante était censée goûter tout ce qu'elle donnait au malade. Si elle l'avait fait, elle aurait succombé, elle aussi, au poison que ces aliments contenaient.

Madame Première n'en était pas certaine.

— Si Votre Seigneurie me permet de discuter ses opinions, je lui ferai remarquer que Mme Gingembre ne prenait sûrement qu'une cuillerée de chaque bol. Cui Ho-Lun ayant bu le reste, il en a consommé beaucoup plus qu'elle. Dans les poisons, tout est affaire de dose.

Ti en convint, mais cela n'expliquait pas grand-chose. Qui d'autre aurait pu introduire l'arsenic dans les potions et les bouillons, puisqu'elle seule les avait concoctés ?

Il réfléchit en silence tout en marchant. Sa Première ne disait plus rien, comme si elle avait attendu qu'il parvienne de lui-même à une déduction qu'elle avait imaginée depuis longtemps. En arrivant près du mur qui les séparait de leur jardin, ils tombèrent sur le potager de l'herboriste, avec sa vasque d'eau pour l'arrosage.

— Ah ! Quelle calamité, cette amnésie ! se plaignit Ti. Sans mon accident, j'aurais été beaucoup plus vif, c'est évident ! Qu'aurais-je fait, à votre avis ?

— Je ne sais pas... dit Lin Erma. Peut-être auriez-vous imaginé que le poison pouvait arriver dans les mets sans que Mme Gingembre le voie...

— Vraiment ? Comme ce prodige aurait-il pu se produire ?

Madame Première se rendit à l'évidence : il ne trouverait jamais. Son expérience lui faisait trop défaut, il était comme un mur que l'absence de fondations empêchait d'élever à la hauteur voulue. En l'occurrence, elle se souvenait parfaitement, elle, du cas qui lui aurait permis de résoudre ce mystère, s'il s'en était souvenu.

— Si vous le voulez bien, proposa-t-elle, le juge que vous étiez va aider le juge que vous êtes aujourd'hui, et il va le faire par ma bouche.

Elle se lança dans le récit d'une anecdote de sa carrière, aujourd'hui recouverte d'un voile qui restait impénétrable au mandarin. Lorsqu'elle eut terminé, celui-ci comprit enfin de quelle façon l'économe avait été tué. Le reste coulait de source.

— J'ai trouvé ! s'écria-t-il alors qu'ils traversaient le corridor aux bonsaïs. Je sais qui a expédié M. Cui dans le royaume des ombres !

— Votre Excellence est si perspicace ! s'extasia dame Lin. Rien ne résiste à votre analyse !

Ti tenait à présent son meurtrier ; il n'y avait plus qu'à faire un vœu pour que celui-ci veuille bien lui dire la raison de ce meurtre, qui demeurerait tout à fait obscure.

— Nul ne saurait mentir longtemps à Votre Excellence, lui

assura Lin Erma d'une voix suave.

Elle espérait en son for intérieur ne pas avoir à conduire aussi les interrogatoires.

La soirée avait été faste pour le juge Ti. Non parce qu'il avait résolu un meurtre presque sans aide, mais parce que sa Première l'avait gratifié d'un baiser sur le front avant de l'abandonner à sa couche solitaire. Sa situation s'améliorait sur tous les plans. Encore un petit effort et il arriverait à coucher avec l'une ou l'autre de ses épouses.

Lorsqu'il reprit conscience, les habitants du jardin étaient poursuivis par un mage à la peau bleue, monté sur une grue au bec pourvu de dents. Sous les yeux du juge Ti, le peintre fut changé en l'un de ces affreux rochers. La dame de Bellecôte s'enflamma comme l'un des lampions suspendus au toit de la tour centrale. L'économe, brièvement ressuscité, se transforma lentement en une aubergine chinoise allongée. Le légume se mit à pourrir et finalement se liquéfia en une sorte de vomit rougeâtre. Ti entendit le battement des ailes de la grue. Il avisa une énorme théière et se dissimula à l'intérieur. Il s'y sentit en sécurité jusqu'à ce que le marchand de thé s'approchât d'un pas traînant pour y verser de l'eau chaude. Aux premières gouttes, le mandarin jaillit du récipient pour s'enfuir. « Oh ! Ce thé est encore trop vert ! » dit Hu Nong dans son dos.

Miraculeusement réchappé du bain d'eau bouillante, Ti errait à présent dans le labyrinthe. Il se rendit compte qu'il n'était pas dans le vrai, mais dans celui de la réduction : il était donc devenu minuscule et vulnérable. Il y eut un croassement au-dessus de sa tête. Un groupe de corbeaux enragés, aux yeux injectés de sang, l'avait repéré. Résolus à l'attraper pour le manger, ils le pourchassèrent de leurs becs pointus à travers l'entrelacs, jusqu'à ce qu'une main géante les forçât à s'envoler. Ti vit alors dans le ciel un visage barbu, de taille immense, penché sur lui. Son sauveur portait le bonnet noir à ailettes des magistrats. Ses traits ne lui étaient pas inconnus, mais il fut incapable de mettre un nom dessus. Le mystérieux mandarin ôta sa coiffe et la posa sur le minuscule magistrat. Beaucoup trop grande pour ce dernier, elle le recouvrit entièrement, si bien qu'il se retrouva plongé dans le noir. Alors qu'il errait à tâtons à l'intérieur du bonnet, sa Première apparut et lui tendit la main.

— Venez, je vais vous aider ! lui lança-t-elle avant de l'entraîner.

Il la suivit avec gratitude. Elle seule était venue à son secours, dans ce galimatias calamiteux qu'il était en train de subir. Ils étaient à présent dans le jardin de la cinquième saison, dont ils longeaient le vilain bassin. Une lumière brillait à l'intérieur de la tour. « Il y avait donc bien quelqu'un ! » pensa Ti. Tandis qu'il guettait avec fascination

la fenêtre éclairée, il sentit une violente poussée dans son dos. Avant de sombrer dans les eaux noires, il eut le temps de voir son épouse qui riait de lui sur la rive.

Incapable d'inventer une issue à cette situation, son esprit refusa de poursuivre le rêve, et Ti se réveilla.

Il faisait encore nuit. Il était assis sur son lit. Quand il fut suffisamment détaché des péripéties fantasques auxquelles il venait d'échapper, il laissa ses pensées vagabonder, en attendant de retrouver le sommeil.

Depuis qu'il avait vu le caractère géant tracé dans le sable de l'hiver, il savait que leur situation était liée à une vengeance. Le bonze et l'économe avaient payé pour quelque crime inconnu. Cinq lampions étaient encore suspendus à la tour. Or les habitants du jardin étaient plus nombreux, même en exceptant sa famille, qui, certainement, séjournait là par accident. Il y avait encore huit *kejia*. Qui étaient les cinq dernières cibles destinées à périr parmi les lotus bleus ? Il espéra découvrir leur identité avant que leur trépas ne la lui révèle.

Incapable de dormir, il décida de noter ses conclusions. Il frotta un couteau sur sa pierre à briquet et alluma une lampe en métal remplie d'huile de chanvre. À la recherche d'un morceau de parchemin, il fouilla la boîte où était entreposée sa correspondance. Alors qu'il triait les feuillets couverts d'idéogrammes, un détail attira son attention. Tous ces textes, qui portaient son sceau personnel, lui semblèrent d'une autre main que la sienne. Cette écriture ne lui était cependant pas étrangère. Il posa en regard la missive reçue de l'inspecteur Peng Shen. La ressemblance était frappante. Son courrier avait été remplacé par des copies rédigées par ce haut fonctionnaire ! À quoi cela rimait-il ? Il lut et relut leur contenu, qui lui parut tout à fait anodin. C'était à devenir fou. L'envoyé du Censorat cherchait à le tromper, mais il ne savait ni à quel propos, ni dans quel but. Il lui fut dès lors impossible de se concentrer sur son enquête. Il laissa l'huile brûler à côté de son lit et se recoucha, sans parvenir à s'endormir avant un long moment.

Il faisait jour lorsqu'il se réveilla pour la seconde fois. Ce n'était pas un cauchemar qui l'empêchait de dormir, en tout cas pas un cauchemar produit par son esprit à lui.

Des lamentations plus crédibles que celles qui avaient accompagné la mort de l'économe retentissaient sur la promenade couverte.

La nouvelle avait fait le tour du jardin plus vite que si un crieur s'était chargé de la répandre. Tout le monde accourait pour contempler la destruction de leurs espoirs. Accrochée à l'une des colonnes rouges, Mme Gingembre poussait des cris horrifiés. Les

autres étaient aussi immobiles que s'ils avaient été changés en pierres par un mage monté sur une grue.

Un à un, les beaux pétales bleus tombaient dans l'eau verte pour finir dans l'estomac des carpes, qui s'en repaissaient joyeusement.

— Je veux une carpe pour mon déjeuner ! s'exclama la dame de Bellecôte en désignant d'un geste impérieux les poissons que l'on voyait évoluer sous la surface de l'eau.

Nul n'aurait su dire si elle voulait seulement se venger d'eux ou si elle espérait récupérer quelques précieuses reliques au fond de leur estomac.

— C'est déjà fini ? s'étonna madame Troisième. N'auraient-ils pas dû fleurir plus longtemps ?

Son mari estimait lui aussi le délai fort court. L'événement le laissait pensif. Il s'approcha du jardinier. Moins accablé que le reste des amateurs d'horticulture, Ding Quon paraissait en mesure de répondre à quelques questions sensées.

— Ne m'avez-vous pas dit que cet étang était planté de lotus blancs ? Pourquoi blancs, alors que la tonalité de ce jardin est le rose ? Pourquoi dépenser tant d'argent à faire venir des pieds de cette couleur, alors que la variété rose se trouve partout ?

— Justement pour cela, noble juge : pour que tout ici soit exceptionnel !

Ti fut certain qu'il mentait. Jusqu'à présent, chaque détail avait eu un sens. Refuser cet axiome pouvait conduire à une fin prématurée. Si quelque chose était absent de cet endroit, c'était bien le hasard et l'incurie. Il commençait à croire que tout avait son importance, jusqu'au dernier brin d'herbe de la prairie aux bégonias.

Pour ce qui était des lotus bleus, on pouvait encore emporter les pieds, mais la preuve de leur floraison extraordinaire avait disparu. La chute de chaque fleur avait laissé place à une grosse capsule percée d'alvéoles. C'était le fruit. Là où se trouvaient les graines.

L'herboriste rappela que le lotus était aussi une précieuse denrée alimentaire. Tout en lui était comestible. Riches en amidon, les tubercules se cuisinaient comme le riz ou le blé. Les rhizomes, fibreux et insipides, se mangeaient crus, cuits à l'eau ou même frits. Les graines se consommaient telles quelles, bouillies, ou grillées comme des châtaignes. Leur farine pouvait servir de base à de succulentes pâtisseries. En un mot, il demandait l'autorisation de les récolter.

— Si vous avez une rapière plus coupante que la mienne ! prévint Ai San-Pao en brandissant son sabre.

La dame de Bellecôte déclara qu'elle préférait mourir de faim plutôt que de consommer la plante miraculeuse. Les carpes faisaient seules l'objet de son appétit.

— Pourquoi ne pas en tirer aussi des potions ou des crèmes de

beauté ? ironisa Mme Double-Vue. Je me suis laissé dire que les apothicaires en font usage. Les vertus d'un lotus bleu doivent être fabuleuses !

Shi To-Wai assura qu'on se méprenait sur ses intentions. Il se faisait fort d'en extraire une fécule qui serait délicieuse en potage.

— Vos fameux potages ! railla le jardinier. Vous me permettrez de m'abstenir. Nous avons enterré hier votre plus fidèle client.

L'herboriste renferma ses talents incompris dans un mutisme plein de reproche.

L'atmosphère avait considérablement fraîchi entre les hôtes du marchand de thé. Il était temps d'arrêter l'assassin de Cui Ho-Lun avant qu'il n'y ait d'autres meurtres. Puisqu'ils étaient presque au complet, Ti décida d'organiser une confrontation générale dont le coupable ne sortirait pas indemne. Il pria les *keja* de prendre place sur des pliants. Le fait qu'aucun d'eux ne fût disposé à abandonner le terrain à ses concurrents facilita l'opération. Seuls manquaient le peintre, qui sans doute avait le sommeil lourd, et Rossignol, que son maître avait chargé de répertorier les arbres tombés pendant la nuit. Les dames Ti servirent le thé et les galettes dont elles disposaient.

— J'espère que vous n'avez pas puisé l'eau du thé dans cet étang où a trempé le cadavre d'un bonze, dit la dame de cour.

— Oh, non ! répondit madame Deuxième. Nous avons utilisé l'eau d'arrosage des légumes. Nous avons veillé à la faire chauffer ; ainsi, tout risque de maladie est écarté.

Elle remit à chacun une tasse remplie de liquide chaud et odorant. Quand tout le monde fut servi, le juge commença son discours.

— Hier, nous avons rendu les honneurs dus au pauvre Cui Ho-Lun. Il nous faut aujourd'hui apaiser tout à fait son âme en nommant son assassin.

Ti égrena la liste des suspects : Ai San-Pao, qui, pour une raison inconnue, faisait peur à tout le monde ; Shi To-Wai, qui avait prescrit les médicaments ; Mme Double-Vue, experte en sorts, philtres et communication avec les esprits en tout genre ; Ding Quon, qui connaissait mieux que quiconque les dangers de ce jardin, puisqu'il l'avait construit. Au lieu de se révolter, le jardinier arborait un sourire tout à fait énervant :

— Cela est fort beau, mais vous feriez mieux de vous intéresser au cas de notre chère amie, Mme Gingembre. Elle avait tout de même plus de facilités que moi pour commettre ce forfait !

Ti en vint donc à la gouvernante, sur qui les regards s'étaient fixés dès le début de l'entretien.

— Je garantis l'honnêteté de cette femme ! s'insurgea Shi To-Wai. Elle a préparé les plats à l'aide de légumes frais et sains, comme

il lui avait été ordonné.

Cette dernière s'inclina vers lui avec gratitude.

— Mais qui nous garantit votre honnêteté à vous ? rétorqua le juge.

Il lui était revenu à la mémoire – sa mémoire se nommait Lin Erma – le cas d'une série de décès mystérieux qu'il avait eu à étudier, quelques années plus tôt. Il y avait dans son district une ferme dont les habitants partageaient un lourd secret. Selon la rumeur publique, ils s'étaient débarrassés d'un parent gênant. La chose ne fut jamais portée devant le tribunal, on en resta aux supputations. Les criminels supposés s'en tirèrent avec une mauvaise réputation. Lorsque deux d'entre eux moururent de maladie, à peu d'intervalle, on se dit, dans la région, que le poids de leur faute les avait emportés. De fait, les habitants de la ferme s'anémiaient, s'étiolaient, s'affaiblissaient, jusqu'au jour où ils se couchaient pour ne plus se relever. Au troisième décès, la curiosité du mandarin fut assez piquée pour lui faire ouvrir une enquête. Il apparut que le parent qu'ils croyaient avoir tué avait survécu. Avant de s'enfuir, il avait jeté dans la réserve d'eau d'arrosage du potager un sac de poison destiné à l'élimination des rongeurs nuisibles. Les victimes n'avaient été touchées qu'au rythme où les légumes parvenaient à maturation. Quant au meurtrier, il était loin depuis longtemps.

Devant un auditoire ébahi, Ti pria Ai San-Pao d'arrêter l'herboriste. Ce dernier s'indigna :

— C'est absurde ! Pourquoi vous en prendre à moi ? Ti soupira.

— Vous allez prétendre que n'importe qui a pu empoisonner votre eau d'arrosage, et vous aurez raison.

— Exactement ! Cet endroit est rempli de gens sans scrupules, dont la conscience est plus noire que la mienne !

De la main, Ti mit fin aux protestations qui s'élevaient de toute part.

— Je ne vous démentirai pas sur ce point. J'ai bien compris que nous ne sommes pas dans une réunion de bienheureux sur la voie du Nirvana. Seulement, si mauvais que soient nos compagnons, vous êtes le seul à n'avoir pas touché à votre thé.

Il désigna la tasse remplie à ras bord posée devant l'expert en plantes rares.

La première réaction de leurs commensaux fut d'écarquiller les yeux en considérant la tasse pleine, puis les leurs, qui étaient vides ; la deuxième fut de blêmir, de hoqueter, de passer une main tremblante sur leur front moite ; quand ils eurent vu le juge siroter paisiblement son propre thé, leur troisième réaction fut de se jeter sur M. Shi pour lui faire part de leur opinion avec les poings et avec les pieds.

Ce fut Rossignol qui mit fin à l'hallali. Il accourut sur la

promenade couverte, éperdu, au risque de trébucher sur les pans trop longs de sa robe de soie. Une fois devant eux, il lui fallut encore quelques instants pour réussir à s'exprimer d'une voix intelligible.

Le peintre était mort.

XIV

Un peintre s'échappe à l'aide d'une corde et de prières ; un mort montre au juge Ti la solution d'une énigme.

Nouveau décès ou non, Ti voulut enfermer l'herboriste. Non que cet endroit fût si bien fréquenté de toute manière, mais retirer un empoisonneur de la circulation représentait déjà une petite victoire sur le désordre ambiant. Après un arrêt au potager pour écraser tous les légumes vénéneux qui y poussaient, ils firent un crochet par le pavillon de Shi To-Wai. On bloqua porte et volets avec des cordes afin qu'il ne pût en sortir. Ils s'éloignèrent sous les cris du prisonnier, qui les accusait de le livrer pieds et poings liés au fou qui méditait leur perte.

L'ambiance, dans le jardin de l'automne, était rendue encore plus dramatique par les branches torses que les érables déracinés dressaient vers le ciel, à la manière de bras de suppliants. Les *kejia* traversèrent le torrent sur les pierres plates qui imitaient un gué naturel. Leurs pas se firent plus lents à mesure qu'ils approchaient du pavillon noir, dont la silhouette prenait une allure de maison hantée par les esprits-renards.

Dès qu'ils furent dans l'axe de la porte, ils virent une forme humaine suspendue par le cou. Alors qu'il dénombrait les arbres morts, Rossignol avait voulu avertir l'artiste qu'on l'attendait au jardin du printemps. Le battant s'était ouvert tout seul. Ayant aperçu les pieds immobiles au-dessus du sol, il s'était enfui sans chercher à en savoir davantage.

Les dessins étaient étalés à travers la pièce.

— Quelle perte pour l'art ! se lamenta Ding Quon. Mme Double-View saisit la main froide et molle et ferma les yeux afin d'entrer en communication avec le défunt. Lorsqu'elle les rouvrit, sa conviction était faite :

— Il a voulu profiter de la cérémonie d'hier soir pour s'en aller tout droit vers l'au-delà.

— Quelle idée ! s'offusqua Ti. Ce n'est pas comme de se joindre à une caravane pour voyager en compagnie ! Rien ne l'y forçait !

Il y eut un flottement parmi les hôtes. Seul Ai San-Pao demeura parfaitement impassible.

— Ainsi, lorsqu'il nous a dit adieu, hier soir, c'était réellement un adieu, dit madame Première.

Elle lut sur la figure de son mari qu'il soupçonnait un meurtre. Elle avait tout lieu d'abonder dans son sens.

— Combien de fois vous a-t-on fait le coup du suicide ? murmura-t-elle à son oreille.

Il décida d'examiner la pièce et empila les peintures les unes sur les autres pour faire de la place. Quand Lin Erma vit qu'il dérangeait tout, au risque d'embrouiller les pistes, elle décida de l'aider :

— Votre Excellence veut sans doute laisser les choses en l'état et reconstituer les derniers gestes du défunt.

— Euh, oui, c'est ça, approuva le juge.

Curieusement, leurs compagnons, si prompts à s'accuser les uns les autres, suivirent les efforts du magistrat avec un intérêt très modéré. Leur expression désabusée suggérait qu'à leur avis il se fatiguait pour rien.

— Il n'en avait plus pour longtemps, affirma la dame de Bellecôte.

— Que voulez-vous dire ? dit le juge, agacé. Était-il malade ?

— Il était condamné, renchérit le jardinier.

Ti avait l'impression de communiquer avec une société de vieux lettrés dont l'unique savoir venait d'un recueil de devinettes. Ces gens partageaient un secret qui lui restait inaccessible – et aussi une sorte de fatalisme tout à fait intrigante.

Si Tu Chi-Wing s'était suicidé, il aurait dû avoir le bon goût de laisser une explication, un indice, un début de piste à l'usage du pauvre magistrat chargé de maintenir l'harmonie de la Terre et du Ciel. Tout ce qu'il y avait, autour d'eux, c'étaient ces fichus dessins à l'encre. Ces lambeaux de jardin les cernaient, les traquaient, les narguaient.

L'épée donnée par le militaire était là, sur le couvercle d'un coffre à vêtements, enveloppée avec soin dans une pièce de brocart. Ti y jeta un coup d'œil. C'était une arme de plus belle facture qu'il ne l'avait supposé de prime abord. L'artisan avait gravé sur le manche un dragon tenant une perle entre ses griffes. La bête avait des cornes de cerf, des oreilles de bœuf, une tête de chameau, un col de serpent, une peau de crocodile, des serres de vautour et des pattes de tigre.

— Je crois connaître cet emblème, dit Ti à sa Première, mais je ne parviens pas à me rappeler ce que c'est.

— C'est le dragon impérial, répondit tout bas Lin Erma. La perle signifie qu'il détient la puissance et la gloire.

Ai San-Pao reprit son épée et la coinça dans sa ceinture, sous l'œil inquiet de leurs compagnons.

Il était temps de décrocher le mort. Ti en profita pour examiner ses vêtements, qui ne lui en apprirent pas davantage sur les circonstances du décès. Quand il eut fini, on enveloppa M. Tu dans un

drap pour le porter dans le jardin de l'été.

Lorsqu'ils passèrent devant le pavillon de l'herboriste, ils virent que la fenêtre était défoncée. Tout le monde en déduisit que les craintes de M. Shi étaient fondées et que l'inconnu de la tour était venu le prendre. Ti constata cependant que les débris allaient vers l'extérieur : l'herboriste avait donc profité de ce que tout le monde était dans le jardin de l'automne pour s'échapper.

— Nous ne le reverrons jamais, conclut-il.

— Tant mieux pour nous ! dit Mme Double-Vue. Qu'il aille se faire pendre ailleurs !

Restait à espérer qu'il s'enfuirait sans chercher à éliminer les témoins du meurtre qu'il avait commis.

Ti et sa femme discutaient à voix basse à l'arrière du cortège.

— J'ai peine à croire que j'aie été un grand enquêteur dans ma vie précédente ! se lamentait le juge. Je peux me rappeler de beaux vers classiques, mais j'ignore ce qu'est un « porteur de l'épée », alors que tout le monde tremble à ce nom.

Madame Première tressaillit.

— Qui vous a parlé de cela ?

Il lui répéta l'épisode de l'épée offert au peintre et la curieuse réaction de toutes les personnes présentes. Dame Lin posa un regard nouveau sur le militaire, occupé à soutenir le suaire où reposait M. Tu.

— Nous aurions dû établir comme principe que vous me raconteriez tout, absolument tout ce qui vous arrive, dit-elle à son mari. Les lacunes de votre mémoire nous mettent en danger.

Lorsque l'impératrice Wu voulait se défaire d'un personnage important, courtisan, haut fonctionnaire, ou même un prince de la famille régnante, elle lui faisait porter une épée en cadeau. C'était une sommation. Recevoir l'épée, c'était recevoir son arrêt de mort. Si Ai San-Pao était le porteur de l'épée, cela faisait de lui l'exécuteur des basses œuvres de Sa Majesté.

Ti était confus. Il remercia sa Première de l'assistance qu'elle lui prodiguait :

— Sans vous, je ne serais rien. Elle en fut troublée et gênée.

— Ne vous préoccupez pas de cela, répondit-elle. Vous vous en tirez à merveille.

Le petit cortège avait atteint le coin de jardin où reposait déjà l'économe. On fit cette fois moins de chichis pour les funérailles. D'une certaine manière, l'enterrement du peintre avait eu lieu la veille, de son vivant, un rare privilège. Le jardinier récita quelques prières taoïstes, après quoi il estima correct de prononcer l'éloge du défunt, comme il l'avait fait de M. Cui.

— Tu Chi-Wing... était un bon peintre.

Cette sentence était devenue d'un usage universel.

— Les dieux me gardent de décéder ici, souffla le juge à son épouse. Je n'aimerais pas qu'on résume ma vie à ces deux mots !

— N'ayez crainte, cela n'arrivera pas, promit dame Lin. Au besoin, je saurais développer.

Mme Double-View agitait un glaive factice, taillé par ses soins dans du bois de saule, une essence connue pour éloigner les démons. Rossignol sanglotait dans ses manches trop longues, sans doute moins par sympathie que parce que ses nerfs craquaient. Tandis que Ding Quon reprenait ses litanies, Ti contempla tour à tour les survivants debout en cercle autour du cadavre. Que savait-il d'eux, finalement ?

— Ils ont un lien secret qui les unit tous, mais j'ignore lequel, marmonna-t-il dans sa barbe.

— La cour, peut-être ? suggéra son épouse.

Ti passa une nouvelle fois l'assistance en revue. La dame de Bellecôte y avait vécu. Le bonze aussi, puisqu'il n'avait de plus cher désir que d'y retourner. Le peintre en parlait comme d'un lieu connu. Avec le porteur de l'épée, cela faisait au moins quatre. L'économe, sûrement pas : c'était un sous-fifre. L'herboriste non plus ; on n'y logeait pas d'apothicaire. La gouvernante ? Peut-être, dans l'intendance ; elle avait le genre des grandes maisons. Le jardinier ? Sa prétention et son talent autorisaient toutes les hypothèses. Rossignol... Avec sa voix flûtée, sa faible pilosité et sa passion pour les étoffes, peut-être avait-il fait partie des nombreux eunuques de la Cité interdite. Mme Double-View, non, impossible. Sur dix personnes, quatre y avaient donc séjourné, trois avaient pu le faire. Cette proportion était trop forte pour être anodine. Ce domaine était pratiquement l'annexe des jardins de Luoyang ! Il n'y manquait qu'un membre de la famille impériale pour reconstituer la cour en réduction.

— J'y pense, dit madame Première sans avoir l'air d'y toucher. La cour a été évoquée ici même, le lendemain de notre arrivée. Vous souvenez-vous de cette histoire que m'a racontée la dame de Bellecôte, ce complot contre un courtisan nommé Tchang ?

Elle lui répéta une seconde fois ce dont il avait été question. Lorsqu'elle eut fini, les yeux de Ti se perdirent dans la contemplation des épineux, de la prairie et des fleurs qui poussaient autour d'eux. Tout entraînait en déliquescence.

L'homme qui récitait en ce moment les prières lui avait dit un jour qu'un jardin se vivait dans le temps : son créateur devait tirer parti de l'alternance des saisons, de la succession des floraisons, des jeux d'ombre et de lumière créés par le cycle solaire. Que resterait-il de ce qu'ils voyaient quand le printemps serait passé ? Ce domaine était découpé en cinq saisons de manière à les présenter toutes en même temps, ce qui était une hérésie... Mais, en réalité, il était fait pour un seul moment de l'année, celui qu'ils vivaient à présent.

Tout cela n'était qu'un décor pour un drame ponctuel. Au printemps, une machination avait été ourdie dans les pavillons rouges de la Cité interdite ; à l'automne, une femme avait été enterrée. Il se jouait ici une tragédie pour marionnettes, dont le jardin était le théâtre de carton-pâte.

— Quel idiot j'ai été ! s'exclama-t-il.

Tous les visages se tournèrent vers lui. Le jardinier taoïste interrompit ses exhortations aux dieux et aux forces de l'univers.

Peu soucieux de déranger leur petite cérémonie hypocrite, Ti s'éloigna à grands pas. Il avait mieux à faire que d'inhumer Tu Chi-Wing. L'âme de ce dernier l'appelait dans son pavillon de l'automne.

Le mandarin avait réclamé un message du suicidé, sans voir que le message était là, sous ses yeux, autour de lui. L'artiste utilisait son pinceau pour dessiner, non pour écrire. La peinture était son moyen d'expression : pourquoi en aurait-il choisi un autre ?

C'était évident. Tu Chi-Wing aurait dû ranger ses œuvres avant de se tuer. Il les avait au contraire disposées un peu partout et s'était pendu au milieu d'elles. Ces peintures étaient son legs, son testament, son témoignage. En se donnant la mort, il était lui-même entré dans le tableau qu'il avait passé ses dernières semaines à composer.

De retour dans le pavillon noir, Ti posa sur le lit la pile des dessins sottement rangés en tas. La première série concernait les événements récents : le bonze noyé, l'économe sur sa couche et, enfin, un pendu. Tu Chi-Wing s'était bien inclus dans l'histoire, comme Ti l'avait deviné. Le mandarin examina ensuite les divers détails auxquels l'artiste s'était intéressé. Il se souvenait de sa réaction lorsqu'il avait vu le peintre se poster devant la tombe : *« Vous peignez cette affreuse chose ? — Il n'y a pas d'affreuses choses ; il n'y a que les parties d'un tout. »*

Ce tout, il le tenait entre ses mains.

Les pavillons rouges au milieu des pivouines symbolisaient le palais impérial de Luoyang, la cité des pivouines, où résidait de plus en plus souvent l'impératrice. Les rochers macabres du jardin de l'hiver, le meurtre de Mme Tchang. Une sépulture féminine dans le jardin d'automne : c'était là qu'elle reposait. Le lac du jardin de l'été : la préfecture de Bin. Tu Chi-Wing avait esquissé sur une même feuille les trois arbres détruits par une main inconnue : le pêcher du bonheur, le grenadier de la famille, le cyprès de la longévité ; une épouse et un frère assassinés, la fin du bonheur, de l'harmonie familiale et de l'espoir.

Ti comprenait à présent pourquoi les invités se sentaient si mal à l'aise, dans ce domaine : tout les y ramenait à leur crime.

Il s'attarda sur la représentation du rocher plus petit, dans le jardin de sable. Un enfant ! Le courtisan et sa femme avaient un

enfant ! Peut-être cet enfant était-il parmi eux. Quel âge pouvait-il avoir ? Était-ce un fils ou une fille ?

Le dernier dessin montrait un bonhomme grotesque. On aurait dit une caricature pour se moquer de quelqu'un. Mais de qui ? Et pourquoi ?

Sur la dernière feuille, une main maladroite avait tracé ces quelques mots : « Je demande pardon. » A qui ? A l'enfant ? Au courtisan Tchang ? Aux dieux ?

Les peintures sous le bras, Ti retourna sur les lieux de l'inhumation. La cérémonie terminée, seul Ding Quon s'était attardé pour graver sur une pierre plate quelques mots d'éloge qui marqueraient l'emplacement de la tombe. Ti se dit que sa femme était retournée au jardin du printemps. Il espéra qu'elle était saine et sauve.

— Vous avez craint de finir comme le jardinier de l'empereur Qin, n'est-ce pas ? dit-il d'une voix neutre. C'est pour cela que vous vous êtes enfui de Luoyang.

— Votre Excellence est perspicace, répondit le jardinier sans se détourner de sa tâche.

— Puisque ce jardin est digne d'un monarque, j'en ai déduit que vous étiez digne de travailler pour Leurs Majestés. J'attends de vous des aveux complets, maintenant.

Ding Quon relut son texte pour vérifier qu'il n'y manquait rien. Il posa le caillou sur le monticule de terre et s'inclina trois fois.

— Très honorable M. Ti, si j'accédais à votre requête, ce serait moi qui recevrais l'épée des mains d'Ai San-Pao. Par la mort du pauvre Tu Chi-Wing, l'impératrice nous a fait comprendre assez clairement qu'elle souhaitait qu'un secret reste un secret. Comme Votre Excellence n'a pas d'épée à m'offrir, elle comprendra que je garde le silence.

Ti avait cru s'opposer à un démon dans un jardin. Mais le véritable démon était dans un jardin plus dangereux encore : il était dans son palais de Luoyang.

XV

Une voyante révèle au juge Ti son avenir, le juge Ti lui révèle son passé ; une brillante carrière artistique se termine dans une potiche.

Ti fut soulagé de voir que sa Première était en vie, et même très en vie, puisqu'elle était en train de se goinfrer de beignets au miel.

— Ne vaudrait-il pas mieux conserver ces réserves pour assurer notre survie ? suggéra-t-il.

Au rythme où décédaient les habitants de ce jardin, dame Lin estimait imprudent de remettre ses petits plaisirs au lendemain.

— Justement, je pense que nous n'avons rien à voir avec ce qui se passe ici, objecta son mari.

Il avait abouti à la conclusion que ce jardin était une toile d'araignée à laquelle ils s'étaient pris par accident.

— Ah, bon ? fit madame Première, interrompant sa dégustation.

Bien sûr, cela ne voulait pas dire qu'ils en réchapperaient. On ne pouvait pas être certain que le meurtrier soit disposé à laisser des témoins derrière lui. Le délabrement rapide de ce jardin montrait que rien ici n'était destiné à survivre à sa vengeance.

— Vous avez raison, approuva sa Première, qui avait repris la consommation de friandises grasses.

Elle lui montra des fissures à divers endroits de la maçonnerie. Les peintures s'écaillaient, le plâtre se décollait. Rien de tout cela n'existait avant leur arrivée. Édifié à la va-vite, sans aucun souci de pérennité, ce bâtiment ne serait bientôt plus qu'une ruine.

— Je crois que la vieille tombe de l'autre jour est en fait la seule construction solide de cet endroit, conclut-elle.

Ti avait tâché de déterminer qui pouvaient être les protagonistes du drame de Luoyang, celui auquel la dame de cour et les dessins du peintre faisaient allusion. Mme Double-Vue n'avait pas sa place dans le tableau, il ne voyait pas ce qu'elle faisait là.

— N'était-il pas question d'un mage, dans ce complot ? susurra dame Lin entre deux bouchées.

Ils n'avaient pas de mage dans les environs, mais ils avaient une voyante. Ti confisqua les sucreries : elles feraient un appât tout à fait convenable. Il s'installa devant la porte de la magicienne et se mit à manger avec force bruits de mastication. Dès que la pythie eut mis le nez hors de son antre comme un renard dans son terrier, il l'invita à partager les agapes. Il lui fit cependant comprendre que l'aubaine

avait un prix : il désirait connaître son avenir. Mme Double-View était trop imbuë de son art pour s'étonner qu'un haut fonctionnaire usât de procédés détournés dans le but de profiter de sa clairvoyance. Elle se livra à une rapide inspection de son visage, jaugea la longueur de ses bras, la grosseur de ses os, observa la disposition des sourcils et les figures formées par les plis de sa paume[20].

— Je vois un changement de carrière radical. Vous étiez destiné à être comblé d'honneurs et de hautes responsabilités. Mais il y a dans votre destin un avant et un après. Je vois un point de rupture. Votre passé est placé sous le signe du violet, le présent sous le signe du vert. Votre avenir est brillant aussi, mais dans un genre différent. Je vois des voyages et des crimes, beaucoup de crimes. Le dieu de la Justice marche avec vous. Et aussi autre chose : vous avez eu des démêlés avec les oiseaux. Vous devez vous réconcilier avec eux.

« Fort bien », pensa Ti, qui n'avait pas besoin d'elle pour s'imaginer un avenir de juge itinérant. Quant au reste, elle délirait, évidemment. Il lui prodigua néanmoins son sourire le plus mielleux et lui abandonna le panier aux beignets.

— Vous dévoilez l'avenir, c'est très bien, dit-il tandis qu'elle faisait un sort aux pâtisseries. J'ai moi aussi un don : je sais révéler le passé. Je vous vois poursuivie par un tueur implacable, pour avoir trempé dans une conjuration qui a détruit plusieurs vies.

La bouchée de légumes frits resta bloquée dans la gorge de la pauvre femme. Ce n'était sûrement pas le dieu de la Justice, qu'elle contemplait à ce moment, mais quelque créature surgie des enfers.

— Vous parvenez au sommet de votre carrière, reprit l'apprenti devin. Vous êtes conviée à faire la démonstration de vos talents devant l'impératrice elle-même, à Luoyang. Hélas ! Ceux qui vous ont procuré cet honneur attendent de vous une fourberie impardonnable. Vous prédisez à un malheureux le décès de son épouse, et cela se produit en effet. Mais c'est une main meurtrière qui s'est chargée de vous donner raison, et vous en portez la faute pour le reste de vos jours, comme si le caractère « trahison » avait été gravé au couteau sur votre front.

Ne suis-je pas, moi aussi, un bon mage ? conclut-il, les mains croisées sur son ventre.

Mme Double-View ne mâchait plus. Elle regardait Ti avec la stupéfaction d'une grenouille devant une couleuvre. Pourtant, elle n'avait pas encore atteint le fond de la terreur. Il remarqua qu'elle fixait à présent un point, par-dessus son épaule. Il se retourna et vit Ai San-Pao qui approchait, ses deux épées à la ceinture. Un instant plus tard, la voyante s'enfuyait à travers la colonnade, sa robe relevée sur les chevilles.

A vrai dire, le mandarin doutait qu'elle fût assez haut placée dans l'échelle sociale pour qu'on se débarrassât d'elle d'une façon si

délicate.

— Qu'est-ce qu'elle a ? demanda le porteur de l'épée.

— Elle a vu quelque chose d'effrayant, répondit le juge.

Ai San-Pao cracha par terre.

— Peu m'importe. C'est à vous que je suis venu parler !

Ti frémit. Était-il, lui, assez élevé dans la hiérarchie mandarinale pour recevoir le funeste présent ? Grâce au Ciel, les préoccupations de M. Ai étaient toutes différentes. Selon la rumeur, le juge avait trouvé moyen de pénétrer dans l'enclos central. Le militaire exigea de savoir comment il s'y prenait. Quoique soulagé, le mandarin n'avait pas l'habitude de se voir imposer des ordres par un soudard, messager de mauvais augure, qui plus est.

— Puis-je demander à l'honorable officier à quelle fin il désire s'y rendre ?

— Quand on coupe une herbe, il faut arracher la racine. J'ai un cadeau à offrir à l'occupant de la tour.

À son ton, on pouvait croire qu'un coup de sabre en travers du corps n'était pas à exclure non plus.

Ti ne voyait pas de raison de s'opposer à un projet si salutaire.

— Vous extirperez peut-être le diable de ce jardin, dit-il après lui avoir révélé le secret de la trappe.

En lui-même, il en doutait. Celui qui habitait la cinquième saison était un invisible, il agissait de manière trop subtile pour le militaire, tout porteur de l'épée qu'il fût.

Ti laissa le soldat à ses sympathiques distributions et partit sur la piste des lotus bleus. Leur point d'arrivée, il l'avait sous le nez : c'était l'étang où leurs tiges prématurément dépourvues de pétales se dressaient vers le ciel. Seul leur point de départ l'intéressait. Déplacées la veille de leur éclosion, les plantes avaient donc été cultivées ailleurs, dans un lieu discret où les *kejia* n'allaient pas. Il n'y avait dans ce domaine qu'un seul endroit où ces fouineurs n'avaient sûrement jamais fourré leur nez. Pour aller plus vite, Ti emprunta le sas qui séparait le printemps de l'hiver et marcha droit sur l'entrée du jardin.

Les communs étaient toujours aussi déserts, le portail toujours aussi fermé. Les domestiques n'étaient pas revenus, ils ne reviendraient pas. Au bout de la série d'ateliers se dressait un pavillon réservé à la teinturerie, avec tout l'équipement nécessaire. Il y avait de la poudre bleue sur le sol. Ti ne mit pas longtemps à découvrir deux grosses jarres qui en étaient pleines. Derrière une palissade, on avait creusé une fosse remplie de fumier en cours de décomposition.

Ti avait entendu dire qu'on pouvait réchauffer les cultures potagères en hiver par l'adjonction régulière de compost. De cette

manière, les plantes perdaient le sens des saisons, elles se comportaient comme si l'été était déjà là ; leur maturation s'accélérait. Voilà pourquoi la floraison avait duré moins longtemps que la normale. L'éclosion des bourgeons était artificielle et éphémère, comme le reste du jardin. Si les *kejia* s'étaient donné la peine de venir jusqu'ici, ils auraient compris qu'il était inutile d'attendre un miracle.

Ti saisit un sac de poudre pas trop lourd et reprit le chemin des pavillons rouges. Il avait hâte de faire part de ses progrès à sa Première. Enfin il avait l'impression d'avoir repris le dessus ! Certes, il ne se souvenait toujours pas de sa vie passée, mais les rouages de son esprit aiguisé fonctionnaient à merveille.

De retour dans le jardin du printemps, il eut la surprise de constater que dame Lin n'était nulle part.

Depuis l'amnésie de son mari, Lin Erma avait pris l'habitude de laisser traîner son oreille chaque fois qu'elle le pouvait. Une injustice flagrante lui était donc apparue au cours de l'échange qu'il venait d'avoir avec ce militaire obtus : tout le monde allait visiter la cinquième saison sauf elle. Il était temps qu'elle soit un peu récompensée des efforts qu'elle déployait pour l'aider. Après tout, si elle se fiait aux conclusions du juge, elle n'avait rien à craindre de la part du mystérieux pensionnaire de la tour. Elle ne voyait donc aucune raison d'être la seule à rester à l'écart d'un endroit qui excitait toutes les curiosités.

En traversant la prairie de l'été, son chausson de soie marcha sur quelque chose de mou. C'étaient les corps inertes de deux perroquets gris. Dame Lin se demanda si les dieux autoriseraient la moindre espèce à sortir vivante de ce domaine. Les perroquets n'avaient pas été très sympathiques de leur vivant ; morts, ils l'étaient moins encore. Elle emporta les petites victimes jusqu'à un massif de bégonias et les enterra sous les fleurs.

Une fois passé la trappe sous l'escalier, elle découvrit le bassin sinistre, aussi laid et fascinant que les représentations de l'enfer taoïste qu'on voyait dans les temples. Pas de trace d'Ai San-Pao. Bien qu'elle fût seule, le silence ne régnait pas. On entendait un vague bruit de conversation. Lorsqu'elle eut atteint le côté opposé de la promenade circulaire, le son se fit plus net. Par les fenêtres ouvertes, on entendait des gens se disputer dans la tour.

— Mon jardin est en train de disparaître ! C'est de votre faute !

Elle reconnut immédiatement le jardinier, bien qu'il eût perdu toute son impassibilité. La réponse, en revanche, lui resta inintelligible : l'autre voix portait peu.

— Il y a quelque chose de plus grand que votre misérable petite vengeance ! reprit Ding Quon. Ce parc vous dépasse de beaucoup !

— Cessez vos allusions ! Je sais mieux que vous ce qui est petit ou grand !

Celui qui s'exprimait ainsi avait un timbre bizarre, à la fois féminin et masculin. Lin Erma n'avait jamais rien entendu de pareil.

— Vous êtes empêtré dans vos petitessees ! reprit le maître taoïste, hors de lui.

— Taisez-vous, Quon !

— Vous êtes un être minuscule ! La grandeur de l'art vous échappera toujours !

Il y eut un choc, suivi de plusieurs autres. Les querelleurs devaient se battre ou se jeter des objets à la tête. Après un long silence, madame Première vit une silhouette quitter la tour d'un pas furieux. C'était Ding Quon, les poings serrés, la face écarlate. Alors qu'il s'apprêtait à monter sur la petite embarcation amarrée à l'îlot, il y eut un bruit mat. Le jardinier s'effondra sur lui-même. Une grosse potiche en terre cuite venait de lui fracasser le crâne. Dame Lin poussa un cri et plaqua ses deux mains sur sa bouche.

Une autre silhouette se détacha des rochers, en contrebas du point où elle se tenait. Quelqu'un plongea dans le bassin et parcourut à la nage les quelques brasses qui les séparaient de l'île. Lorsqu'il se hissa hors de l'eau, elle reconnut Ai San-Pao. Sans doute était-il descendu à la recherche d'une autre barque au moment où elle était entrée dans ce territoire de l'horreur. Il s'engouffra dans la tour, l'épée à la main, résolu à faire un mauvais sort à l'assassin.

Dame Lin demeura pétrifiée sur la promenade circulaire. Elle s'attendait à entendre des bruits de lutte, des cris, des râles. À peine perçut-elle le son d'une fouille musclée et hâtive qui s'élevait d'étage en étage. La figure du militaire s'encadra dans la plus haute fenêtre. Ai San-Pao ne tarda pas à réapparaître tout en bas. Il s'écarta de la porte et jeta un coup d'œil suspicieux alentour. Se pouvait-il qu'il n'eût pas débusqué sa proie ? La seule chose qui arrêta son regard fut la vision de cette femme au teint livide, immobile en face de lui, sur l'autre rive.

Un curieux tableau se présenta aux yeux du magistrat : le militaire, trempé, soutenant sa femme, pantelante. S'il ne l'avait pas mieux connue, il aurait pu imaginer des choses. À vrai dire, il ne la connaissait pas du tout. Ce fut l'admonestation du soldat qui le rassura :

— Gardez mieux votre épouse. Je ne suis pas d'humeur à m'occuper des gens, en ce moment !

En un sens, cela valait mieux : quand il s'en occupait, on les retrouvait accrochés au plafond.

Ai San-Pao était irrité. Il s'était rendu dans la tour au prix d'un

bain dans une eau noire et glacée, mais n'y avait trouvé personne. Plus exactement, il n'y avait trouvé personne de vivant, puisque le corps du jardinier gisait à l'entrée, le crâne ouvert.

Cette évocation arracha un gémissement à madame Première. C'était la première fois qu'on se faisait tuer devant elle. N'ayant plus souvenir des innombrables occasions où il avait assisté à ce genre d'événement, son mari ne pouvait que compatir. Il la prit contre lui avec une tendresse et une commisération qui la surprirent presque davantage que ne l'avait fait le meurtre.

Selon toute vraisemblance, le militaire ne faisait pas partie des cibles visées par le meurtrier : celui-ci ne l'aurait pas laissé sortir vivant de la cinquième saison. Restait à savoir comment il s'était volatilisé.

— Pour la première fois de ma vie, je me demande si je n'ai pas affaire à un démon immatériel, marmonna Ai San-Pao.

Il tendit le bras vers la bouteille que les compagnes secondaires avaient apportée pour réconforter la Première et en vida la moitié.

Ti ne se souvenait pas non plus de s'être jamais attaqué à un démon, transparent ou non ; mais, vu l'état de sa mémoire, il aurait pu avoir affronté une armée infernale sans que cela fît la moindre différence. Il tâcha de se concentrer sur les faits tangibles. De toute évidence, c'était le maître jardinier qui renseignait le prisonnier de la tour sur leurs faits et gestes. Sans doute lui apportait-il aussi ses repas. Dans ce cas, ils avaient une chance de voir bientôt le fauve quitter son repaire.

Après avoir eu accès à la bouteille d'eau-de-vie, madame Première fut assez rassérénée pour se sentir penaude.

— Vous menez une vie aventureuse, dit son mari en lui tapotant la main.

— Ma promenade ne devait pas venir aux oreilles de Votre Excellence.

Elle s'attendait à être réprimandée pour son initiative, comme cela se produisait en général. Il lui prit les deux mains :

— Que serais-je devenu, sans vous ?

Il la serra contre elle, si bien que nul ne vit l'expression ébahie de dame Lin. Jamais il ne lui avait témoigné une affection capable d'éclipser pareille injure à son autorité. Ai San-Pao se détourna avec dégoût. Distribuer des sentences de mort l'embarrassait moins que les épanchements impudiques d'un mandarin exhibitionniste.

— Ma petite fleur sauvage... murmura ce dernier.

Sa petite fleur sauvage ne put se défendre d'un soupir d'aise. La pensée que ces instants de grâce n'étaient pas appelés à durer lui donna un pincement au cœur. Il lui faudrait bientôt se réhabituer à vivre sans eux. La tâche serait rude. La restauration de l'ordre naturel

lui coûterait.

Quand elle fut remise de ses émotions, elle expliqua qu'elle avait entendu Ding Quon se disputer avec une personne à la voix fluette.

— Rossignol ! s'écria le mandarin.

Dame Lin n'en savait rien. Le souvenir était un peu flou. Le choc produit par le meurtre avait estompé tout le reste.

Ai San-Pao déclara qu'il allait ramener l'assistant par la peau du cou.

— Ne l'abîmez pas trop ! recommanda le juge. D'autant que, à bien y réfléchir, la voix pouvait aussi être celle d'une femme. Une femme un peu virile, par exemple.

La dame de Bellecôte approchait justement. Avec ces décès qui se succédaient, elle ne voulait plus rester seule. Or la gouvernante avait disparu :

— Elle a profité d'un instant d'inattention pour m'abandonner !

On la comprenait. Après quelques heures en pareille compagnie, l'éventualité d'une rencontre avec l'autre monstre du jardin ne devait plus rien avoir d'effrayant.

La dame de cour annonça qu'elle s'installait avec eux ; elle les pria donc d'enfermer les enfants, qui couraient partout en faisant du bruit.

Les convenances empêchèrent les dames Ti d'exprimer le fond de leur pensée. Aussi furent-elles ravies de voir leur mari se dresser de toute sa hauteur devant le siège où la visiteuse importune s'éventait.

— Vous savez pertinemment qui veut votre mort ! dit-il.

— Bien sûr ! Un fou ! Seul un fou peut vouloir attenter à la vie d'une personne de ma qualité !

— Je pense que l'assassin est le fils du courtisan Tchang ! Il est déterminé à venger ses parents !

Elle s'esclaffa.

— Vous avez une imagination ! Vous devriez écrire des poèmes ! Ce que vous dites est impossible. Il n'y a pas de courtisan Tchang. Il n'y en a jamais eu.

XVI

Le juge Ti reconstitue un drame affreux ; les habitants du jardin en vivent un pire encore.

Ti décida de rassembler tout le monde pour vider l'abcès. Il avait une idée de l'endroit où dénicher la gouvernante et prit la direction du jardin de l'hiver.

Rien ne bougeait dans le pavillon blanc qu'elle occupait, tout était fermé. Le nez raffiné du magistrat remarqua néanmoins dans l'air une fragrance d'osmanthus : on venait de s'en servir pour parfumer du thé, sans doute en prévision d'une longue veille. Il frappa obstinément contre le battant.

— Passe ton chemin, démon ! cria une voix à travers la porte.

Le juge avait oublié que ce qualificatif lui avait été appliqué plus d'une fois au cours de sa carrière. L'admonestation ne lui plut guère.

— C'est votre magistrat qui est là ! Ouvrez !

Hors de question : elle avait entendu quelqu'un fouiner dans les parages. Après avoir percé le papier de la fenêtre avec le doigt, elle avait entrevu une forme masculine très inquiétante. Elle était sûre d'avoir aperçu le pommeau d'un sabre à sa ceinture, et son costume ne ressemblait guère à celui du militaire.

Ti la laissa dans son terrier et poussa jusqu'à la remise. Les cadeaux apportés par les invités s'alignaient toujours sur leurs étagères. Libérée de ses souvenirs antérieurs, la mémoire du juge Ti enregistrerait fort bien les détails nouveaux. Il eut la conviction que le coffret aux poudres médicinales avait changé de place. C'était une belle boîte oblongue divisée en casiers remplis de diverses substances pharmacologiques. Ti eut une intuition. Il choisit une tige parmi les outils et la plongea dans un émincé de corne de bouc salutaire contre les maux de foie. Elle toucha le fond beaucoup trop vite. Il y avait une différence d'un pouce et demi entre la profondeur des casiers et celle du coffret qui les contenait. Une brève manipulation lui confirma que les compartiments étaient amovibles. Une fois qu'on les avait retirés, on accédait à un double fond.

La cachette était vide. Vu sa longueur, il n'était pas difficile d'imaginer ce qu'elle avait contenu.

— Vous pouvez sortir ! cria-t-il à travers le battant derrière lequel était tapie la gouvernante. Ce n'est pas un démon que vous avez vu !

Il entendit une barre en bois glisser hors d'une série d'anneaux en fer. Mme Gingembre émergea prudemment de son refuge.

— C'est l'herboriste empoisonneur, reprit le mandarin. Elle fut sur le point de rentrer se cacher.

— Mais il a abandonné l'usage du poison ! Mme Gingembre ressortit.

— Il manie l'épée, maintenant, conclut le juge avant de bloquer la porte avec son pied, tandis que Mme Gingembre pressait comme une folle sur la poignée.

Il saisit avec fermeté la pauvre femme et l'entraîna vers le sas qui menait au jardin du printemps. Tout en marchant, il lui assura qu'elle était à présent sous la protection de la justice.

— Comme ce pauvre économiste ? glapit-elle. Et le peintre ? Lui aussi, vous le protégez ?

— Vous omettez de citer le jardinier, répondit Ti sans cesser de la tirer à travers l'étendue sablonneuse. Vous voyez ce qui arrive, quand on s'isole : on n'est plus au courant de rien.

Elle poussa un cri déchirant et serait tombée au sol s'il ne lui avait pincé le biceps sans la moindre pitié.

De retour à l'étang des lotus, il la jeta sur un pouf.

— Tiens ! La lâcheuse ! dit la dame de Bellecôte.

La lectrice portait une robe sombre rehaussée de broderies marron. Avec son grand éventail noir qui faisait comme une aile, elle évoquait irrésistiblement une grosse chauve-souris mal embouchée.

— Il m'a arrachée de force à ma chambre ! se plaignit Mme Gingembre. Il m'a traînée hors de chez moi sans ménagement ! Cet homme n'a aucun respect pour les femmes !

Ces propos soulevèrent une vague de réprobation chez toutes les dames présentes.

— Je n'ai pas de respect pour les femmes qui assassinent leur mari avec les fesses ! se défendit le magistrat.

A vrai dire, il n'avait pas tout à fait écarté l'éventualité que ce crime ait été commis par la dame de cour ou par la voyante. Mais la réaction de la gouvernante ne lui laissa aucun doute. Il assista à l'une des plus belles démonstrations involontaires de culpabilité qu'il lui ait été donné de voir. Elle commença par se tortiller sur son siège sans pouvoir prononcer un mot, puis elle chercha des yeux le soutien de l'assistance, pour se lancer finalement dans des dénégations si molles qu'il aurait mieux valu ne rien dire. Son corps clamait « oui, je l'ai fait ! » alors même que sa bouche prétendait le contraire.

Il n'était pas nécessaire d'avoir lu les traités de police appliquée des Tang pour le voir.

Ti s'en fut frapper à la porte de la magicienne.

— Vous pouvez sortir ! Ai San-Pao n'est pas là ! Je doute que

vous soyez sur sa liste, de toute façon !

Mme Double-Vue avait dû suivre la conversation depuis sa chambre ; elle aima mieux ouvrir que se voir traîner dehors à son tour. Lorsqu'elle les eut rejoints, Ti regarda les six femmes en face de lui. Il avait l'impression de donner une conférence devant la Princesse des Nuages bigarrés[21] et son aréopage de déesses. La petite réunion n'avait cependant rien de divin.

— J'ai devant moi une voyante menteuse, une veuve assassine, et, en ce qui vous concerne, sans doute pire encore, dit-il à l'intention de la dame de cour. Je compte donc sur votre participation pleine et entière si vous voulez mériter ma mansuétude.

Les dames Ti éloignèrent discrètement leurs sièges à cet énoncé.

— Vous ne comprenez pas, dit Mme Double-Vue : l'impératrice nous en veut. Si nous ne lui offrons pas un cadeau extraordinaire, jamais nous ne pourrions mener une vie normale.

Ti se moquait bien de leurs convoitises horticoles.

— Moi aussi, je sais quelque chose que vous ignorez, et je vais vous le dire pour rien. Vous vous êtes fait avoir. Il n'y a pas de lotus bleus !

— Nous les avons vus ! le contredit la gouvernante.

— Je vois des nuées ténébreuses envahir l'esprit de notre éminent magistrat, déclara la voyante avec de grands gestes dans l'air.

La chauve-souris géante se contenta de ricaner.

Ti ouvrit le sac de poudre bleue découvert dans les communs et en jeta une poignée devant elles.

— Ce que vous avez vu, ce sont de vulgaires lotus blancs dont les racines ont trempé dans de la teinture. Les hommes qui sont morts ici sont morts pour rien. Il n'y aura pas de fleurs bleues pour l'impératrice.

Les trois femmes contemplaient la poudre avec effarement. L'idée de s'être fait flouer était presque plus pénible que celle d'être menacées par un maniaque. Ti décida de sonner l'hallali.

— Vous ! lança-t-il à la dame de cour. Vous êtes l'âme de ce complot, j'en suis persuadé !

— Je n'ai rien à voir là-dedans, répondit-elle avec dédain.

— Vous, la devineresse, vous avez annoncé au courtisan Tchang qu'il était cocu et vous avez prédit la mort de sa femme !

— Les faits m'ont donné raison ! se défendit Mme Double-Vue.

— Parce que vos complices s'en sont occupés ! reprit le juge. Vous ! lança-t-il à la gouvernante. Je pense que la malheureuse servait avec vous, parmi les femmes de l'impératrice. Vous lui avez administré le poison, dans l'espoir de quelque promotion ! Comment s'appelait-elle ?

— Orchidée, murmura madame Première.

Elle venait de comprendre pourquoi le cri du perroquet avait tant ému la dame de Bellecôte.

— Belle-Orchidée, rectifia Mme Gingembre d'une voix atone, tête baissée.

— Toutes des faibles, murmura la chauve-souris entre ses dents.

— Il n'y a pas plus de marchand de thé dans cette affaire que d'espoir en ce jardin, conclut Ti.

Ai San-Pao surgit sur la promenade couverte. Il conduisait par le bras un Rossignol plus mort que vif. L'assistant était encore plus effondré que ne l'avait été madame Première. Il ne serait d'aucune utilité pour transporter le corps du jardinier dans le cimetière improvisé – un endroit qui menaçait d'être bientôt bondé. Les dames Ti le firent asseoir et lui offrirent un petit bol d'arak trois-blanc[22] qui aurait pu servir de combustible pour les lampes.

— Avez-vous remarqué que je passe mon temps à ramener des gens ? se plaignit le militaire.

Ti eut une illumination. Il pointa l'index sur Rossignol :

— Avouez ! Vous êtes le fils du courtisan Tchang ! Vous exécutez ces infâmes pourceaux pour venger vos parents !

L'assistant prit le temps d'avaloir un troisième bol avant de répondre que le seigneur juge perdait la tête. Le militaire acquiesça : un mandarin capable de lutiner son épouse devant tout le monde n'avait plus son bon sens.

— Je ne suis pas le fils de la personne dont vous parlez, bredouilla l'assistant entre ses sanglots.

— Belle-Orchidée était trop jeune pour être sa mère, déclara la gouvernante.

Ti se tourna vers la dame de Bellecôte.

— Quoique je n'aie aucun lien avec tout ça, je peux néanmoins vous assurer que vous faites fausse route, mon bon monsieur, lui lança-t-elle avec mépris.

Rossignol redoubla de larmes quand on fit rouler le jardinier dans la fosse creusée par le soldat :

— J'ai perdu mon âme, mon modèle, mon protecteur ! Qu'advient-il de moi ? Enterrez-moi avec lui !

— Ce grand artiste a la chance de reposer au milieu de son œuvre, dit madame Troisième.

La créature périssait avec son créateur. Le jardin comptait à présent autant d'arbres couchés que dressés. Ti fit en sorte que l'enterrement se déroulât à l'abri de ceux qui tenaient encore debout. Mieux valait ne pas être vus de l'inconnu qui les guettait depuis la tour. Lorsqu'un pin qui faisait écran s'effondra lourdement, il fit signe aux *kejia* de se retirer :

— Il est temps de finir.

— Que craignez-vous ?

— Je ne sais pas. J'ai une mauvaise intuition. Notre ennemi peut nous voir et nous non. Cela lui donne un avantage que je ne souhaite pas lui laisser.

— Il n'y a personne dans cette tour, objecta Ai San-Pao. Je m'en suis assuré.

— Ce n'est pas parce que cet homme vous échappe qu'il n'est pas là.

Le visage de Rossignol émergea d'entre ses manches :

— Mon maître a aidé, soutenu et servi le monstre qui vit dans la pagode. Et voyez ce qu'il a reçu pour récompense !

À présent que l'espoir de cueillir un lotus bleu s'était évanoui, tout le monde voulait s'en aller, y compris les dames Ti : leur refuge paraissait désormais plus dangereux que le monde extérieur. Le magistrat eut une idée.

Après avoir fabriqué des cordes avec les draps, ils parvinrent à hisser un tronc d'arbre déraciné de façon à l'appuyer contre le mur. Ti suggéra qu'Ai San-Pao passe en premier :

— Quand il se sera assuré que la voie est libre, mes femmes et mes enfants le suivront.

Avant que le militaire ait fait un pas, la gouvernante bouscula tout le monde pour atteindre le pont improvisé.

— Laissez-moi passer !

Elle se hissa sur le mur avec une force qu'on ne lui aurait pas supposée. Elle parvint à s'y mettre d'aplomb. Elle était échevelée, sa robe était déchirée, mais la liberté était enfin à portée de main.

— Oui, j'ai tué mon mari ! cria-t-elle à ceux qui lui reprochaient son manque de délicatesse. Et je n'en ai aucun remords ! J'ai donné le poison à Belle-Orchidée parce qu'on m'avait promis sa place ! C'est de votre faute, tout ça ! lança-t-elle à la dame de Bellecôte. Vous avez ruiné ma vie ! Soyez maudite !

— Quelle inconvenance ! se plaignit l'éventail papillonnant.

Ti représenta à la fuyarde ce que sa conduite avait d'offensant. Il lui ordonna de descendre en vertu de son autorité de mandarin.

— Vous ! rétorqua Mme Gingembre. Qui êtes-vous pour me donner des ordres ? Vous qui ne savez même pas qui vous êtes ! Vous êtes le plus grand mensonge de tout ce jardin !

Ti se demandait encore ce qu'elle voulait dire lorsqu'il la vit faire un bond. Elle bascula en arrière et disparut, comme si la main invisible de quelque dieu l'avait enlevée.

Ai San-Pao monta voir.

— Est-elle consciente ? demanda Ti.

Le militaire répondit qu'il en doutait : elle avait un carreau

d'arbalète fiché dans la poitrine.

L'effroi s'empara des fugitifs. Ti repoussa tout le monde à l'abri des arbres, puis déclara qu'il fallait récupérer la malheureuse pour lui donner une sépulture décente.

— Si vous voulez disputer ses restes aux chiens errants qui sont en train de la renifler, libre à vous, dit Ai San-Pao. Ça ne doit pas aller beaucoup mieux, de ce côté du mur. Tous ces animaux livrés à eux-mêmes, ce n'est pas bon signe.

Tous regardaient vers la tour. On ne voyait rien, sinon que les fenêtres étaient ouvertes. Leur ennemi était invisible et omniprésent comme la mort.

Ti était perplexe :

— Qu'a-t-elle voulu dire avec son « plus grand mensonge » ?

— Elle avait perdu l'esprit, c'est évident, répondit sa Première. N'avez-vous pas vu comme ses yeux étaient exorbités ? C'est un signe de possession démoniaque.

Madame Deuxième comprit tout à coup qu'elle aurait pu se trouver à la place de la gouvernante si celle-ci ne l'avait pas poussée pour monter la première.

— Vous échouez complètement à nous protéger, vous ! lança-t-elle au militaire. Responsable de la sécurité ? Laissez-moi rire !

— N'avez-vous pas encore compris ? dit la dame de Bellecôte. La mission de cet homme n'est pas de nous protéger. Elle est de nous exterminer.

Un silence accablé tomba sur le groupe de survivants.

— L'honorable M. Ai n'a jamais réellement été au service du propriétaire de ce domaine, reprit la lectrice. Il sert toujours l'impératrice. Chacun de nous finira par recevoir l'épée, Y compris celui qui loge dans cette tour, conclut-elle en désignant l'édifice de la pointe de son éventail.

Mme Double-View errait sous les frondaisons, les mains en position de prière :

— Je vois des flammes ! Je vois le feu de l'enfer ! Madame Troisième renifla.

— Vous ne trouvez pas que ça sent le roussi ?

Elle avait raison. Quelqu'un avait allumé un feu. Que pouvait-on vouloir brûler, sinon l'autre où se terrait leur assassin ? L'odeur venait de la cinquième saison.

— Mais comment ? dit la Deuxième. Puisque nous sommes tous ici !

On avait oublié quelqu'un. Ai San-Pao sauta au bas du mur, le glaive à la main :

— Nul autre que moi ne doit tuer ce chien !

Il se mit à courir vers l'enclos rond, suivi de tous les autres. Ils

s'engouffrèrent un à un sous les marches du perron.

Seuls trois lampions étaient encore intacts. Le numéro quatre se consumait. Mais autre chose brûlait. La porte de la tour était en feu, les flammes commençaient à prendre au reste du rez-de-chaussée. L'herboriste venait de rallier l'autre côté du bassin.

— Shi To-Wai ! cria Ti. L'arsenic ne vous suffit plus ? Il vous faut l'incendie ? C'est vous qui avez fourni le poison pour tuer Belle-Orchidée, n'est-ce pas ?

— J'ai bien fait de prévoir une arme ! répondit M. Shi en brandissant son épée.

— Il ne fallait pas vous donner cette peine, dit Ai San-Pao d'une voix sinistre. J'en avais une à vous offrir.

L'herboriste jeta un regard horrifié au glaive que lui tendait le militaire. En quelques coups de sa rapière, il parvint à faire sauter les ferrures de la porte la plus proche et disparut dans le corridor des bonsaïs. Ai San-Pao s'élança à sa poursuite.

— Vous allez lui donner l'épée ? cria Ti.

— Je sais en faire un autre usage tout aussi efficace !

Il était impossible d'éteindre l'incendie. La tour était perdue.

— Nous ne sommes pas en sécurité, ici, dit le juge. Retournons à l'étang des lotus.

— Parce que, là-bas, nous serons en sécurité ? ironisa la dame de Bellecôte.

Quand les flammes atteignirent les derniers étages, elles devinrent visibles depuis tous les points du jardin. C'était un spectacle atroce et fascinant auquel ils n'avaient aucun moyen d'échapper.

Ils renoncèrent à partir tout de suite. La nuit tombait, ils ne se voyaient guère s'engager sur les routes de campagne, aux flambeaux, avec des enfants, pour affronter ils ne savaient quels désordres provoqués par la guerre des oiseaux. Leur ennemi avait probablement grillé vif, le militaire allait faire un sort à l'herboriste, sans doute n'avaient-ils plus grand-chose à craindre.

XVII

Les survivants obturent portes et fenêtres ; malgré cela, ils ont une vue directe sur les jardins de l'impératrice.

La seule façon de se sentir en sûreté était de se barricader du mieux possible. Ils recouvrirent le sol de matelas et s'y entassèrent après avoir bloqué les ouvertures avec les montants d'un lit démembré.

Comme aucun renfort de précaution n'était à négliger, Mme Double-View déploya son autel portatif de statuettes et d'amulettes et se livra à ses rituels extravagants, dans les fumerolles de l'encens. Armée de son éventail papillonnant, la dame de Bellecôte s'installa dans le coin le plus éloigné, son petit chien sur les genoux :

— Si ce dément ne nous tue pas, ces fumigations s'en chargeront.

— Voilà, dit Ti, une fois le dernier volet coincé. Nous sommes tranquilles pour la nuit.

La voix de la lectrice s'éleva au-dessus des cris d'enfants, sépulcrale :

— Oh, il viendra, soyez-en sûrs. Ce ne sont pas les prières de cette folle qui l'arrêteront. Vos barricades seront pour lui comme ces écrans de fumée !

Les dames Ti auraient préféré qu'elle se taise. Les gamins sentaient la peur ambiante, elles avaient du mal à les calmer. Le juge se sentit coupable.

— Je dois vous demander pardon de vous avoir conduites dans un lieu dangereux.

— Oh ! Votre Excellence ne doit pas se torturer pour ça, dit sa Troisième. Si vous aviez votre mémoire, vous sauriez que cela nous arrive constamment.

Ti se demanda quelle sorte d'homme il avait pu être pour mettre en péril de si charmantes épouses et leur progéniture. Il exerçait un métier de célibataire au milieu d'une famille nombreuse.

Ses femmes organisèrent un jeu de cache-cache pour permettre aux enfants de penser à autre chose. Malgré le regard courroucé de la dame de Bellecôte, les gamins se dissimulaient sous les couvertures, sous les meubles, dans les sacs et à l'intérieur des coffres. Les plus jeunes gagnaient chaque partie, ils avaient plus de facilité que leurs aînés.

La solution frappa le juge avec la même violence que la chute d'un érable dans le jardin de l'automne. Il venait de comprendre pourquoi ils n'avaient trouvé personne dans la tour : ils cherchaient un homme de taille adulte. Une phrase prononcée par le jardinier à leur première rencontre lui revint : « Le jardin doit faire sentir à l'homme sa petitesse devant la nature. » Sa petitesse... comme si l'on avait voulu changer ses habitants en nains.

— Un nain ! Le courtisan Tchang est un nain !

La contrariété qui se peignit sur les visages de la voyante et de la dame de cour lui confirma qu'il touchait enfin au but.

— Dites bien au porteur de l'épée que vous ne le tenez pas de nous, recommanda Mme Double-Vue. Il a promis son glaive au premier qui vous en parlerait.

— Vous n'allez pas me dire que nous sommes assiégés par un nain ? s'insurgea madame Deuxième. Qu'un nain a tué tous ces gens ?

— Si vous reprenez les faits, dit Ti, vous verrez que nos compagnons se sont surtout entretenus. L'économe a été empoisonné par l'herboriste. Le peintre s'est pendu à cause du militaire. Et je doute que Shi To-Wai sorte en bon état de son duel avec Ai San-Pao.

— Mais un nain ! insista sa Deuxième.

— Il a bâti un monde à sa convenance, où une grande taille n'est plus un avantage mais un défaut. Nous sommes dans un univers à sa mesure.

Sa Deuxième était atterrée.

— Ce Tchang est un être démoniaque !

— Il ne s'appelle pas Tchang, dit la dame de Bellecôte. Son nom est Sautilleur. Quand je pense que Leurs Majestés s'entourent de nains parce qu'elles les jugent mignons et inoffensifs !

Le secret éventé, le dernier luxe à sa portée était de raconter enfin l'histoire qui la hantait depuis son arrivée dans ce parc ensorcelé.

— Sautilleur avait l'oreille de l'impératrice. Il la faisait rire.

— Dans ce cas, c'était un concurrent contre lequel vous ne pouviez pas lutter, dit Ti : vous, vous ne faites rire personne. Comment avez-vous pu imaginer un plan aussi affreux !

La dame de cour haussa les épaules.

— Cela ne s'est pas fait comme ça. Nous voulions l'humilier en public pour lui faire perdre son influence. La pivoine, si belle soit-elle ne peut se passer du soutien des feuilles vertes[23]. Le bonze a recruté celle-là – elle désigna la voyante d'un coup d'éventail plein de mépris – pour faire son numéro. Une fois qu'elle eut prédit à Sa Majesté toutes les félicités imaginables, et même au-delà, j'ai proposé un tirage au sort. Tu Chi-Wing, notre peintre de cour, s'était mis Sautilleur à dos à cause de ses caricatures ; il s'est chargé de truquer les dés. Cette

ahurie a rempli son contrat en décrétant que Sautilleur était cocu par la faute de son propre frère. C'était parfait.

— Laissez-moi deviner... dit Ti. Mme Double-Vue a dépassé vos espérances en prophétisant la mort de l'épouse adultère !

— Voilà ce qui se passe quand on engage une folle ! Cette prédiction a effacé l'effet de ses premières révélations. La curiosité de l'impératrice a été piquée. Au lieu de chasser Sautilleur, elle l'a gardé auprès d'elle pour lui demander régulièrement des nouvelles de sa femme ! Beau résultat ! Belle-Orchidée devait mourir pour que l'adultère soit confirmé. La suite, vous la connaissez.

— Vous avez acheté le poison à l'herboriste et Mme Gingembre l'a administré à sa malheureuse collègue. Tout cela pour de misérables petits avantages !

La dame de Bellecôte eut un geste élégant de sa main libre :

— Votre Excellence commence à comprendre la marche du monde. La faveur de Sautilleur s'est éteinte en même temps que sa femme. Il devait aller faire payer à son frère son honneur perdu. Nous avons tous constaté combien il peut être obsédé par la vengeance. Je crois qu'il a à moitié perdu l'esprit à ce moment. Tuer le préfet de Bin n'était pas une mince affaire. Cui Ho-Lun lui servait d'intendant. Nous lui avons promis sa succession. Il a pour ainsi dire livré son maître au nain. Et voilà.

— Je ne comprends pas, dit madame Troisième. Votre plan a parfaitement réussi. Qu'est-ce qui a provoqué votre chute ?

— Ma petite madame, répondit la dame de Bellecôte d'un ton pincé, sachez qu'il ne convient pas à une personne de mon rang de dire du mal d'elle-même.

La voix flûtée de Rossignol s'éleva dans la pièce pour la première fois depuis qu'ils y étaient enfermés.

— Je crois pouvoir vous éclairer sur ce point. J'ai rencontré l'éminent maître jardinier Ding Quon alors qu'il dirigeait les améliorations du fabuleux jardin de Luoyang, joyau de l'impératrice Wu. Nous, les eunuques du palais, avions l'honneur de l'aider à accomplir sa tâche sublime. J'ai été illuminé par la sagesse du maître. Il m'a pris sous son aile et je lui ai voué ma vie. Au bout de quelques années, il a souhaité quitter Luoyang. Les intrigues de cour, du genre de celle dont il vient d'être question, détruisaient l'harmonie. Mais comment s'opposer aux désirs de l'impératrice ? Par chance, les événements ne se sont pas exactement passés comme la noble dame de Bellecôte le croit. Après avoir pu tuer son frère si facilement, Sautilleur a compris qu'il avait été manipulé. Il a fait savoir à Ding Quon qu'il l'aiderait à fuir le palais. Mais, avant cela, mon maître rétablit l'équilibre du yin et du yang : il informa l'impératrice des infamies commises par ses courtisans.

— Elle a dû en être horrifiée, dit madame Deuxième. La dame de cour souligna par une exclamation combien elle la jugeait naïve.

— Aucun de ces actes, reprit Rossignol, trahison, meurtre, mensonge, perfidie, n'est étranger à Sa Majesté. C'est l'idée d'avoir été manipulée, qui l'a mise en colère. La séance de voyance avait eu lieu en sa présence, ils s'étaient servis d'elle.

— Elle vous a tous chassés ! s'exclama Ti. Mme Gingembre ! Le bonze ! Le peintre ! Vous étiez prêts à tout pour rentrer en grâce !

Mme Double-View poussa un profond soupir :

— Même moi, j'ai dû fuir la capitale de l'Est.

— J'ai vu la dame de Bellecôte se jeter à terre pour embrasser les souliers de Sa Majesté, dit Rossignol. Nous avons dû nous y mettre à quatre pour la porter jusque dans la rue.

Une paire d'yeux furibonds le criblèrent par-dessus l'éventail immobile.

— Pour qui vous prenez-vous ? dit une voix suraiguë.

— Sautilleur est un homme intelligent et prévoyant, reprit l'eunuque. Il a envoyé mon maître chez ce riche marchand de thé, qui désirait se faire construire un beau domaine.

Ti avait une objection :

— Vous voulez me faire croire qu'un commerçant, si riche qu'il soit, a pu s'offrir un tel jardin ?

— Non, seigneur. Le marchand n'est jamais là. Mon maître lui a fait croire que les travaux seraient beaucoup moins coûteux qu'ils ne l'étaient en réalité. Sautilleur y a englouti toute sa fortune. Il voulait que l'œuvre soit non seulement sublime, mais qu'elle devienne un hymne à sa tragédie. Hélas, tout a été exécuté trop vite. Il a hâté les opérations afin d'assouvir sa vengeance au plus tôt.

— Je comprends, dit madame Première. Le jardinier n'a pas supporté de voir son œuvre se défaire sous ses yeux. C'est la raison de leur dispute dans la tour !

Ti voulait comprendre le sens des énigmes auxquelles il avait été confronté, à commencer par le choix droite-gauche à l'entrée des jardins.

— Je n'en sais rien, seigneur juge, répondit l'eunuque. J'assistais maître Ding, pas Sautilleur.

— C'est très simple, dit la voyante. La gauche est synonyme de chance. Ceux qui choisissent ce côté ont la sympathie des dieux. Ceux qui prennent à droite sont abandonnés à leur sort. Ce Sautilleur s'informait ainsi de la volonté du Ciel à notre égard. J'ai compris tout de suite de quoi il retournait, c'est pourquoi j'ai reçu un pavillon dans le jardin du printemps. Vous qui étiez logée dans la tristesse de l'automne, dit-elle à la dame de cour, je suis sûre que vous avez pris à droite.

— Je ne fonde pas mes choix sur des billevesées, répondit le papillon de métal.

— Quand ces billevesées dirigent le monde, vous devriez, rétorqua la voyante avant d'allumer un nouveau cône d'encens sur son autel.

Un point tourmentait encore le juge Ti. Aucune des différentes représentations du jardin auxquelles il avait eu accès ne lui avait livré son secret.

— J'ai pourtant consulté les dessins laissés par Tu Chi-Wing !

— Pas tous les dessins, noble juge, dit Rossignol. L'eunuque défit le nœud ventral de sa large ceinture et écarta les pans de sa robe si ample. Les dames poussèrent un cri dont il fut impossible de savoir s'il était provoqué par l'indignation ou par la surprise.

Ce n'était pas un corps, qu'ils avaient sous les yeux. C'était un jardin. Des fleurs, des arbres, des pavillons sur des collines, des torrents, des ponts... On l'avait tatoué depuis le cou jusqu'aux chevilles et aux poignets. Les dames se masquaient les yeux de la main, mais ne pouvaient s'empêcher de regarder entre leurs doigts. Les plus jeunes enfants riaient, les plus grands étaient ébahis.

— Le maître m'a fait l'honneur de devenir l'une de ses œuvres, dit l'eunuque. Tu Chi-Wing a exécuté cela comme un hommage à l'impératrice. Mais moi, je l'ai fait par admiration pour le génie sans pareil de Ding Quon.

— Vous voulez dire que ce sont les jardins de Luoyang qui sont représentés là ? dit Ti. Les jardins privés de l'impératrice ?

L'eunuque se retourna de manière à leur présenter son dos, ses fesses, ses mollets, eux aussi couverts de peintures indélébiles.

— Sur mon omoplate gauche, vous pouvez voir le pavillon de la Sérénité, où Sa Majesté aime à dormir, l'été, dans le parfum des hibiscus. Son appartement d'hiver est sur ma fesse droite.

Muni d'une lampe, Ti s'approcha de l'endroit indiqué. Les détails étaient précis. Seule la main d'un grand artiste avait pu rendre la délicate subtilité du parc. Jardin et peinture se magnifiaient l'un l'autre.

— Mais dites-moi, dit madame Première. Si vous portez le plan de la résidence de Luoyang sur votre corps... Cela veut dire que quiconque voit votre nudité sait où trouver l'impératrice. Je suis étonnée que Sa Majesté vous ait autorisé à quitter son palais.

L'eunuque ramassa sa robe et se vêtit sans prononcer un mot. Il alla s'étendre sur sa couche et ferma les yeux, comme un homme à qui l'avenir n'a plus rien à offrir et qui préfère se réfugier dans ses souvenirs.

Dame Lin venait d'obtenir sa réponse.

XVIII

Le juge Ti apprend qu'il n'est pas le père de ses enfants ; ceux-ci arrêtent un assassin.

Ti dormit fort mal. Ses réflexions se poursuivaient alors qu'il aurait préféré ne plus penser à rien – et surtout pas à ce qui provoquait ses insomnies. Il aurait mieux aimé réfléchir au moyen grâce auquel le nain avait pu vivre si près d'eux sans jamais être vu. Mais, chaque fois qu'il se réveillait, les mêmes contradictions lui revenaient, plus tenaces que le sommeil.

Quelque chose ne collait pas. Cette Mme Gingembre, qui avait étouffé son mari avec son arrière-train, avait forcément eu affaire à lui en tant que juge, puisqu'il avait enquêté sur elle. Que le visage ou le nom de cette femme ne lui disent rien, à lui, c'était explicable, puisqu'il avait perdu la mémoire. Mais elle ? Elle aurait dû le reconnaître dès qu'il s'était présenté sous l'identité d'un simple médecin. On n'oublie pas les traits d'un homme qui a tenté de vous livrer au bourreau ! Soit elle possédait un talent d'actrice très bien dissimulé, soit l'explication lui échappait. En réalité, cette explication lui échappait de moins en moins, ce qui l'empêchait de dormir. Les mots mystérieux prononcés par cette femme avant sa chute du mur ne cessaient de le hanter : « Vous êtes le plus grand mensonge de ce jardin ! » Il commençait à être du même avis.

Il se força à penser au nain, cet homme qui vivait en ermite au milieu d'eux. Le soir, il devait se replier sur les étages bas, à l'abri de ses volets, pour empêcher la lumière des lampes de trahir sa présence, et jouait du luth en souvenir de son amour défunt.

Mme Double-View avait laissé une veilleuse brûler sur son autel, pour maintenir la protection des dieux et rassurer les enfants. La petite flamme dessinait les contours vagues des corps étendus de part et d'autre. Lorsque Ti vit une ombre bouger, les vapeurs du sommeil se dissipèrent tout à fait.

Une forme ramassée se déplaçait entre les dormeurs. La première pensée du magistrat fut que le nain avait réussi à s'introduire dans le pavillon. Il évalua d'un coup d'œil l'état des ouvertures. La porte était toujours barricadée, la fenêtre aussi. Jamais l'assassin n'aurait pu entrer sans faire le moindre bruit. Se pouvait-il qu'un animal se soit glissé à travers un trou ou une fissure ?

Presque entièrement dissimulé par les corps endormis sur les

matelas, le petit rôdeur qui allait et venait à quatre pattes avait presque rejoint le panier aux gâteaux lorsqu'il sentit une main le saisir par le col, comme un lapin. Deux gros yeux noirs aux sourcils épais se plongèrent dans les siens.

— Dis-moi, euh...

— Tigre-rugissant, répondit le prisonnier.

Ti fut un peu surpris d'apprendre qu'il avait affublé un tout petit bonhomme d'un nom aussi ronflant. Mais, depuis la perte de sa mémoire, il ne devait plus s'étonner de rien.

— Dis-moi, Tigre-rugissant, chuchota le mandarin. Suis-je ton papa ?

Sans la moindre hésitation, l'enfant fit « non » de la tête. Les doigts du magistrat s'écartèrent sans qu'il en eût conscience. Sa proie en profita pour disparaître parmi les silhouettes allongées.

Ti reposa sa tête sur son oreiller en bois, l'esprit vide, assommé. C'était le premier innocent qu'il interrogeait depuis son amnésie, et le premier à lui dire la vérité.

Ti avait l'impression de s'être tout juste endormi quand un brouhaha l'arracha à des songes aussi peu plaisants que la réalité. Les femmes étaient assises sur leurs nattes, l'œil et l'oreille aux aguets. Il faisait encore nuit.

— Il y a eu un choc sur le toit ! dit madame Première. J'en suis sûre !

On entendit un murmure. Mme Double-Vue avait repris ses litanies. Le reste de la chambrée lui intima l'ordre de se taire.

Il y eut effectivement un bruit. Puis un autre. C'était de petits chocs sur les tuiles.

— Quelqu'un marche, là-haut ! articula madame Troisième d'une voix presque inaudible.

Ti empoigna un bâton de bambou et se posta au milieu de la pièce, le nez en l'air.

— Pas question de mourir dans ce trou à rats ! s'écria la dame de Bellecôte.

Elle se redressa et marcha jusqu'à la porte en piétinant les corps étendus sur son chemin. Nulle autorité sous le ciel n'aurait pu l'empêcher d'ôter les meubles qui bloquaient la sortie. Elle ouvrit et disparut à l'extérieur. Quelques instants s'écoulèrent. On entendait à présent un autre bruit, plus fort. Avant qu'ils aient pu l'identifier, un cri abominable perça les ténèbres.

— Il l'a eue ! gémit madame Deuxième.

Les prières reprirent du côté de l'autel portatif. La voyante implorait les dieux de se contenter de cette âme impure :

— Divins esprits, la grande coupable vient d'être punie,

épargnez les bonnes gens réfugiées entre ces murs !

Les Ti furent assez contrariés d'entendre cette Double-Vue, à l'innocence fort contestable, confondre leur sort avec le sien. Comme en réponse à ses adjurations, une ombre monstrueuse s'encadra dans le chambranle. Un éclair illumina le parc. La forme noire devint brièvement plus nette. Les dieux leur envoyaient une bête au corps longiligne, à la tête surmontée de serpents, aux mains garnies de serres. Les enfants poussèrent des plaintes et se blottirent dans les bras de leurs mères, tandis que la voyante brandissait une amulette en hurlant :

— Arrière, goule de l'enfer !

— Je vis au milieu des fous et des idiots, répondit la goule d'une voix blasée.

Alors seulement ils firent le lien entre le bruit ambiant et celui de la pluie. La dame de Bellecôte avait reçu l'averse de plein fouet. Son vêtement trempé s'était dégonflé comme un lampion crevé. Il pendait lamentablement, collé à son corps au lieu de l'envelopper. Son chignon s'effondrait comme un poulpe à tentacules. L'éclair fut suivi d'un grondement de tonnerre qui fit trembler les murs de leur abri. Des trombes d'eau se déversaient sur le domaine. Ti barricada de nouveau la porte, ses femmes tendirent un long tissu en guise de paravent devant la dame de cour pour lui permettre de se changer.

Ils restèrent longtemps immobiles, assis dans la pénombre, incapables de définir si ces intempéries étaient une bonne ou une mauvaise nouvelle. Peut-être leur ennemi renoncerait-il à braver l'orage ?

— Quelqu'un sait-il si nous avons du papier huilé[24] ? demanda madame Deuxième.

Avec un peu de chance, s'il pleuvait assez, le nain se noierait dans les flaques. Mais, s'il pleuvait davantage, ils risquaient de s'y noyer tout autant. Pour la tempête comme pour le jardin, tout était affaire d'échelle.

Il plut tout le reste de la nuit et une partie de la matinée, qu'ils passèrent sous les couvertures. Quand la pluie se fit moins violente, Ti se leva pour aller voir.

Il y eut un double « floc » au moment où il posa les pieds sur le sol. Sa Deuxième poussa un cri. L'eau pénétrait chez eux par l'interstice de la porte.

Un paysage de désolation s'offrit à eux. Tout était noyé. Les lotus avaient disparu sous la surface. Seules les deux ou trois marches de leur perron les avaient protégés jusque-là. L'urgence commandait de prendre une décision.

— Comme dit le proverbe, « on ne peut combattre un feu avec de l'eau venue de loin » ! dit Ti en faisant signe à tout le monde

d'emballer ses affaires.

Ils ne pouvaient rester là, à attendre que le nain les surprenne ou que les eaux les engloutissent. Il leur fallait un nouveau refuge.

La robe nouée au-dessus du genou, Rossignol et lui pataugèrent jusqu'à l'extrémité de la colonnade. La partie sud du jardin, vers le bois de bambous, était devenue un marécage impraticable. L'avis de l'eunuque était de remonter au nord, dans l'espoir de trouver un autre chemin vers la sortie.

Les femmes avaient arraché le papier des fenêtres pour s'en protéger au cas où la pluie reprendrait. On quitta l'abri relatif du pavillon rouge et l'on se mit en route à travers les arbres fruitiers, dont les fleurs étaient toutes tombées. La plupart des pêchers et des abricotiers semblaient avoir glissé, comme si l'on avait tiré un tapis géant sous leurs pieds : ils étaient penchés d'un côté ou de l'autre. Leurs branches défleuries leur donnaient un aspect de reliques macabres.

La tour aurait été bien utile pour s'y réfugier. Mais sa silhouette menaçante avait totalement disparu. Il n'en restait rien.

Les enfants n'arrivaient pas à faire trois pas sans déraiper dans la boue ou tomber dans des trous d'eau. Ils se plaignaient et pleurnichaient. Les adultes finirent par se résoudre à abandonner leurs paquets pour les prendre sur leur dos, hormis la dame de Bellecôte, fort occupée à se salir le moins possible :

— Quand je m'abaisserai à porter des gens, alors le monde s'écroulera vraiment, croyez-moi !

Ils eurent donc la consolation de penser que cette affreuse bonne femme contribuait à maintenir l'ordre du Ciel.

— Dans ce jardin, dit madame Troisième, nos enfants ont contemplé une réduction du monde, et maintenant ils assistent à la fin du monde en réduction !

Au prix de grands efforts, ils parvinrent en vue de la porte en demi-lune qui s'ouvrait dans le mur blanc. Le corridor dallé était à peu près sec, par comparaison avec ce qu'ils venaient de traverser. Ils déposèrent les enfants parmi les bonsaïs et purent enfin souffler. Mme Double-Vue profita de ce répit pour tirer de sa manche des os de poulet, qu'elle jeta sur le sol. Ceux-ci dessinèrent une forme de hache que même les Ti estimèrent très nette.

— Ceux qui vous suivent courent à leur perte ! s'exclama la devineresse. Je dois m'éloigner de vous !

Elle jeta des coups d'œil éperdus de tous côtés, se dirigea vers la porte du sud, quitta le couloir sans se retourner et rebroussa chemin à travers le lieu infernal auquel ils venaient de s'arracher.

Ils étaient atterrés. Rossignol cita l'une de ces maximes taoïstes que le jardinier affectionnait tant :

— Fuir le danger tête baissée, c'est choisir son destin.

— Quand on y songe, c'est exactement ce qui est arrivé à votre maître, répondit le juge.

Il leur fit part de sa décision de mettre la main sur le nain : deux périls à affronter, c'était un de trop. La dame de Bellecôte agita la tête comme si elle avait entendu la pire des sottises :

— Qui va à la montagne trop souvent finira par rencontrer le tigre ! prévint-elle.

— Si vous n'entrez pas dans la caverne du tigre, comment lui prendrez-vous son petit ? rétorqua le mandarin.

Invisible à l'abri d'une souche d'arbre, Sautilleur vit les derniers *kejia* progresser péniblement dans son jardin de l'été. Cette partie du domaine n'était encore qu'à moitié inondée. Dans quelle fureur aurait été Ding Quon ! La chute d'une potiche n'aurait pas eu raison de lui, cette fois ! La rage l'aurait changé en monstre des montagnes !

Il progressait sans révéler sa présence, à son habitude. Il y avait toujours un obstacle pour le dissimuler : rochers, haies, buissons, et jusqu'à cette prairie d'herbes hautes qu'il avait fait semer.

Le lac de l'été avait monté, mais ses eaux ne submergeaient pas la berge où s'appuyait le pont. Les fugitifs parvinrent à prendre pied sur la construction à trois arches et à traverser. Quand ils eurent disparu, Sautilleur s'y engagea à son tour.

Arrivé au sommet, il découvrit avec surprise que ces inconscients revenaient sur leurs pas. Sans doute avaient-ils rencontré quelque difficulté inattendue, ou bien s'étaient-ils disputés au sujet de la direction à prendre – ils étaient si versatiles ! Peut-être étaient-ils encore plus égarés qu'ils n'en avaient l'air. Dans ce cas, leur sort serait réglé plus vite qu'il ne l'avait espéré quand il les avait vus quitter les pavillons rouges du printemps. Il n'aimait guère l'idée de les tuer au printemps. Dans l'idéal, il assouvirait sa vengeance aux alentours de la tombe où reposait sa chère Belle-Orchidée.

Pour l'heure, il n'avait pas le temps de quitter le pont avant leur retour. Mieux valait reculer.

C'est lorsqu'il se prépara à redescendre par où il était venu qu'il vit les enfants qui l'attendaient en bas. Comment cela était-il possible ? Il se retourna. Les adultes étaient seuls. Avec les herbes hautes, il n'avait pas remarqué l'absence des gamins.

Alors seulement il comprit qu'il avait été pris à son propre piège. Ils avaient fait comme lui : leur petite taille leur avait permis de se cacher. Ils avaient attendu de le voir gravir les marches. A présent, ils lui coupaient la retraite. Ils avaient ramassé des branches mortes, et la détermination qui se lisait sur leur visage n'annonçait rien de bon. Sautilleur savait combien les gamins pouvaient être cruels. En groupe, surtout. Si l'un d'eux portait le premier coup, les autres n'hésiteraient

pas à l'achever. Il n'aimait pas les enfants. Ils lui rappelaient qu'il n'avait pas grandi, ils étaient impitoyables sans en avoir conscience et on ne pouvait même pas leur en vouloir. Il se rendit compte qu'il en avait peur, bien plus que des monstres dont il avait passé ces derniers jours à se venger. Il tourna les talons et descendit les marches du côté des adultes.

— Le sous-préfet de Pou-yang vous somme de vous rendre ! lui cria Ti. Je vous promets un jugement équitable !

Sautilleur était sur le point d'exprimer son peu de foi dans l'équité des fonctionnaires impériaux quand la dame de Bellecôte décida de mettre un terme à ces parlottes. Elle tendit le bras en arrière et le ramena avec la grâce de l'aile déployée par le cygne. Son éventail jaillit de ses doigts et vola vers sa cible. Avant que quiconque ait pu réagir, l'accessoire de mode se planta dans le ventre du malheureux, qui bascula en arrière et glissa sur le dos jusqu'au pied de l'escalier.

La suite des négociations engagées par le juge Ti était compromise. L'arme s'était incrustée dans les chairs, malgré l'épaisseur du vêtement. Il la retira en tâchant de ne pas trop faire souffrir le blessé, qui haletait. Les extrémités en fer étaient acérées comme des couteaux. Peut-être avait-il déjà vu ce genre d'objet au cours de sa carrière, peut-être l'aurait-il reconnu s'il avait eu l'usage de ses souvenirs.

— Permettez, dit la dame de Bellecôte en le lui prenant pour l'enfourir à nouveau dans sa manche.

Ti se dit qu'il avait grand besoin de réviser ses connaissances sur les mœurs de la cour. Il fallait au moins un piège aussi vaste et complexe que ce jardin pour venir à bout d'une personne ayant vécu à Luoyang. La lanceuse d'éventails se planta devant sa victime et le toisa sans pitié, les mains sur les hanches.

— Vous avez perdu ! déclara-t-elle comme si tout cela n'avait été qu'une longue partie de mah-jong entre courtisans désœuvrés.

Le rôle que poussa le nain fut sa seule réponse. Il perdait son sang et souffrait. Ti le voyait mal parti, d'autant que tout accès rapide à des soins médicaux était peu probable. Il s'approcha de son oreille.

— M'entendez-vous ? Si vous voulez être soigné, il faut nous guider hors d'ici. Si nous continuons d'errer, vous mourrez.

Sautilleur fit signe qu'il avait compris. Ti l'installa dans ses bras et ils reprirent leur marche dans la direction indiquée par leur guide.

Si le magistrat avait eu le moindre doute sur l'identité de l'assassin, celui-ci aurait été balayé au moment où il souleva le moribond. Une très nette odeur de musc cosmétique frappa ses narines pour la première fois depuis sa visite de la tour.

XIX

Un meurtrier commet deux ultimes forfaits ; un marchand de thé découvre sa propriété envahie par une bande de gueux.

Tandis que le petit groupe traversait avec peine le jardin de l'automne, Sautilleur regarda le visage de celui qui le portait. C'était la première fois qu'il le voyait de si près.

— Je connais Votre Excellence, dit-il de cette même voix aiguë entendue la veille par Lin Erma. Nous nous sommes vus à Luoyang.

Ti en fut fort surpris. Nul, depuis son amnésie, ne lui avait encore dit qu'il avait paru à la cour.

— J'avais des relations, dit Sautilleur. Je savais pousser mon pion. C'est pour cela que « celle-là » a voulu se débarrasser de moi. J'ai rencontré plusieurs fois l'honorable inspecteur Peng.

Ti répondit qu'il en était ravi. Il ne voyait pas l'utilité de ces remarques dans leur situation. Il supposa que le blessé commençait à délirer.

— Comment trouvez-vous mon jardin ? demanda celui-ci avec une fierté d'esthète.

Reclus dans sa tour, il n'avait eu l'occasion d'en discuter avec personne. Sa rencontre avec un lettré cultivé était presque une aubaine.

— J'y ai consacré toute ma fortune, reprit-il. C'est un monument à ma Belle-Orchidée.

— Il n'est pas appelé à lui survivre longtemps, remarqua Ti.

— Moi non plus, dit le veuf.

Ils parvinrent tout juste à franchir le torrent en sautant sur les plus gros rochers. L'acrimonie du juge envers le meurtrier se renforça à la vue de ses femmes et de ses enfants qui se débattaient dans cette toile d'araignée géante.

— Vous êtes un plus grand criminel que vous ne le croyez, dit-il.

Il était presque certain que c'était l'importation de ces oiseaux du Sud qui avait déclenché la guerre des cieux – ou la maladie, selon les points de vue. Sautilleur, cependant, n'en était plus à compter les dommages provoqués par sa vengeance. Il ne releva même pas l'allusion et resta muré dans son unique occupation de ces derniers jours, le souvenir et le regret.

Ils atteignirent le corridor aux bambous qui menait au jardin de l'hiver. La dame de Bellecôte s'y engagea d'un pas résolu. À présent

que tout danger était écarté, elle tenait à restaurer la préséance : elle devant, les autres derrière ! Ses pensées allaient tout entières au moyen par lequel elle pourrait rentrer en grâce, une fois qu'elle aurait livré à l'impératrice le corps de l'assassin.

— Sans moi, nous serions tous morts ! clama-t-elle pour ces bambous qui lui semblaient déjà une haie d'honneur dans la salle du trône.

Le nain se mit à s'agiter dans les bras du mandarin :

— Oh ! Je ne sens plus mes jambes ! Posez-moi à terre ! Je veux voir si je peux marcher !

C'était douteux, il avait perdu une grande partie de son sang, dont le vêtement du juge était maculé jusqu'à l'ourlet. Alors que Lin Erma s'apprêtait à les dépasser pour rejoindre la dame de cour, Sautilleur saisit un pan de sa robe et l'arrêta :

— Un instant, madame, je vous prie.

Il abaissa un rameau de bambou situé juste à sa hauteur. Il y eut un grand « clac ! » suivi d'un cri atroce.

Une volée de flèches venait de traverser le sas d'un mur à l'autre. La dame de Bellecôte ressemblait à une énorme pelote d'épingles en tissu qui rougissait à vue d'œil. Elle resta debout, sans qu'on sût si elle était figée par l'étonnement ou par la mort. Puis elle tomba en arrière de tout son long, ce qui acheva de faire pénétrer en elle les pointes plantées dans son dos.

— Bon voyage aux enfers, ma chère ! dit le nain de sa petite voix, en s'inclinant.

D'évidence, il était moins gravement blessé qu'il ne l'avait laissé croire. La dame de cour avait été victime d'un excès de confiance en elle. Horrifiés, les enfants lâchèrent les mains des adultes et s'enfuirent à toutes jambes dans le jardin de l'automne qu'ils venaient de quitter. Les Ti abandonnèrent la courtisane défunte et coururent derrière eux. Le juge prit toutefois le temps de saisir son prisonnier, capable de mettre à profit le moindre relâchement pour commettre de nouveaux méfaits.

Ils rattrapèrent les gamins près du torrent. Bondissant rageusement de pierre en pierre, le cours d'eau avait quitté son lit et leur barrait le passage. Les dames entreprirent de les rassurer en leur expliquant que les dieux avaient voulu la mort de la méchante, qu'ils protégeaient les gentils enfants, et que rien de tel ne pouvait donc leur arriver, ce dont elles n'étaient pas si sûres en réalité.

Le nain affichait un sourire des plus irritants : sa vengeance était consommée. Le mandarin fut tenté de lui rappeler qu'il oubliait quelqu'un, mais Sautilleur prévint son objection : la dernière fois qu'il avait vu Mme Double-Vue, elle s'enfonçait dans une mare de boue dont elle n'avait aucune chance de sortir vivante.

Ti avait voulu protéger ces trois femmes, mais comment garantir quiconque contre ses propres démons ? Ce n'était pas tant cet assassin, qui les avait perdues : c'étaient elles-mêmes. Chacune avait été emportée par son principal travers : la peur pour la gouvernante, la superstition pour la voyante, l'orgueil pour la dame de cour.

Le nain, en revanche, semblait apaisé. Son visage était transformé. Si Ti avait eu l'esprit en repos, il se serait avisé de ce que son prisonnier n'avait plus de raison de rester en vie et se souciait peu d'aller en découdre avec la justice.

— Combien y a-t-il de pièges entre nous et la sortie ? demanda le juge.

— Peu vous importe, dit Sautilleur : je ne serai pas là pour les actionner.

D'un bond, il se jeta dans le torrent, dont les eaux se refermèrent sur lui. Les dames Ti n'avaient plus assez de mains pour couvrir les yeux de leurs enfants devant toutes ces abominations. Le nain réapparut à la surface, assez loin d'eux, il heurta plusieurs pierres et disparut pour de bon, sans doute aspiré dans les canalisations qui alimentaient les bassins.

Ils restèrent un moment devant le flot tumultueux, fascinés et étourdis. Ce que ne comprenaient pas les dames Ti, c'est pourquoi l'assassin avait pris la peine d'empêcher Lin Erma d'entrer dans le corridor aux bambous, au risque de faire échouer son plan.

— Sans doute n'aura-t-il pas voulu faire de nos enfants des orphelins, répondit madame Première.

Ti penchait pour une autre hypothèse. Depuis sa tour, Sautilleur avait pu la voir déposer des offrandes devant la tombe de son épouse regrettée. Sans doute avait-il trouvé la poussière d'encens, les galettes de blé dans leur coupelle, les médaillons aux caractères fastes qu'elle avait placés près de la sépulture. C'était la première fois que quelqu'un faisait preuve de pitié et de générosité, dans ce jardin. Comment aurait-il pu tuer la seule personne qui avait montré quelque compassion envers Belle-Orchidée ? Ses crimes étaient fondés sur sa foi en l'amour. L'assassin était bien plus empreint d'humanité que ses victimes.

En fin de compte, dame Lin avait fait davantage que Ti pour la protection de leur famille. Il se dit qu'il avait de la chance d'avoir pu s'attacher une telle épouse. Elle se révélait pleine de ressources et de surprises – et il ignorait encore à quel point.

Un pin immense émit un craquement sinistre. Ils n'eurent que le temps de s'écarter pour ne pas être écrasés par ses branches, qui frappèrent le sol avec un fracas effroyable. Les glissements de terrain achevaient de déraciner les arbres. Le système de circulation d'eau n'avait pas été prévu pour un tel accroissement du débit. Tout cela

avait été conçu trop vite. Rossignol contemplait d'un œil désolé la destruction de l'œuvre sublime imaginée par Ding Quon.

Ti laissa femmes et enfants à l'abri du mur blanc et partit examiner le terrain en compagnie de l'eunuque. Ils traversèrent le sas en priant pour que le piège ait tiré toutes ses flèches, et durent enjamber le corps transpercé de la dame de Bellecôte, qui gisait dans une mare de boue et de sang, entre les deux rangées de bambous.

Le jardin de l'hiver était l'endroit le plus plat du domaine. C'était à présent une mer impossible à franchir, où émergeait la pointe des rochers aux formes tourmentées, tels des récifs peu avenants.

— Nous devons sortir d'ici, dit Ti. Nous allons être ensevelis. Ce jardin ne nous épargnera pas. La créature a moins de pitié que son créateur !

Rossignol suggéra de passer par les sas. Le petit groupe parcourut le couloir des bambous et gravit les quelques marches qui menaient à la porte de la cinquième saison. Ti n'avait appris à franchir que celle du corridor aux orchidées.

— Il doit y avoir un moyen d'ouvrir, mais je ne sais pas si je le trouverai à temps.

— Pourquoi Votre Excellence n'utilise-t-elle pas plutôt la clé ? dit Rossignol en tirant de sa manche l'objet en question. Mon maître allait voir Sautilleur deux fois par jour pour ses repas. Je l'ai prise dans son vêtement pendant son enterrement.

Ti fit jouer la barre qui bloquait la battant. La porte s'ouvrit sans bruit sur un univers à peu près aussi morbide que celui qu'ils abandonnaient. Le niveau du bassin noir avait monté, mais il n'atteignait pas encore la promenade surélevée. L'îlot de la tour avait été englouti, et avec lui les ruines de l'édifice. Il n'en restait pas plus de traces que de souvenirs d'enfance dans la mémoire du juge.

Ils se hâtèrent vers la porte du sud et pénétrèrent dans le couloir qui menait aux communs. Ti eut soudain la surprise d'entendre des pépiements connus. Le nid des grüons était là, devant eux. Ses enfants l'y avaient déposé la veille.

— Vous les aimez tant, nous leur avons cherché un endroit abrité ! expliquèrent-ils.

— Oh, quel bonheur, dit Ti, qui s'en voyait fort embarrassé.

Les oisillons firent fête au magistrat de toute la force de leurs petits poumons. Dès lors, il lui fut impossible de les abandonner. Les Ti ne possédaient qu'un panier de la bonne taille : les dernières affaires du mandarin étaient dedans. Il les jeta, les remplaça par les poussins, et emporta le tout.

Ils atteignaient le milieu du corridor quand l'une des fillettes le tira par la manche.

— Il y a une dame qui crie, par là !

Elle désignait la porte en forme de lune qui ouvrait sur le printemps. En tendant l'oreille, ils perçurent en effet des appels désespérés. La personne en détresse avait dû s'égosiller longtemps, car sa voix était faible et éraillée. Ti se retint au chambranle pour voir. De l'autre côté, le beau verger fleuri n'était plus qu'un vaste marais boueux. Une tête et des bras fatigués émergeaient du cloaque. Embourbée parmi les troncs d'arbres fruitiers qui ne porteraient jamais de fruits, Mme Double-Vue s'accrochait désespérément à une souche. Elle aperçut le mandarin malgré la vase qui lui tombait dans les yeux.

— Sauvez-moi ! parvint-elle à articuler. L'opération s'annonçait périlleuse. Ti n'avait nulle envie de se sacrifier pour une menteuse complice d'un meurtre. Elle était moins innocente que ses grues, et il ne l'avait pas nourrie d'asticots de ses propres mains.

— Sauvez-vous vous-même ! répondit-il. Ce sont vos fausses prédictions qui vous ont menée là où vous êtes !

— Jamais je n'ai menti ! glapit la voyante. J'avais vu la mort de Belle-Orchidée ! Et la dame de Bellecôte, qui vous a suivi malgré mon conseil, où est-elle à présent ?

Elle marquait un point.

— Je crois qu'il y a eu assez de morts en ce jardin, seigneur, dit derrière lui la voix flûtée de Rossignol.

Bien qu'il eût peu d'estime pour la devineresse, il ne déplaisait pas au juge d'obtenir cette petite victoire sur l'assassin qui s'était joué d'eux jusqu'à son dernier souffle. Les deux hommes s'éreintèrent pour arracher la magicienne à sa gangue de boue visqueuse. Ils se servirent de débris pour l'agripper et la tirer jusqu'à eux en tâchant de ne pas glisser dans le marigot. Quand ils l'eurent enfin ramenée au sec, les dames Ti congratulèrent leur époux :

— C'est une belle leçon de droiture que vous venez de donner à vos enfants, dit madame Troisième.

— Voilà qui serait donc parfait si j'avais des enfants, répondit le mandarin avec lassitude.

Quelques pas de plus et ils purent se laisser tomber sur le perron au-dessus duquel était suspendue la dédicace. Devant eux s'étendait ce qui avait été la cour des communs, une longue mare d'eau sale qui semblait devoir monter inexorablement. Le portail était toujours verrouillé, intact, tel un obstacle infranchissable. « La porte du paradis est grande ouverte, mais personne ne l'emprunte ; celle de l'enfer est étroite, mais tout le monde s'y précipite », songea le juge.

Ils formaient une curieuse troupe de naufragés. Ti et l'eunuque étaient à peine moins maculés de fange que la voyante, changée en statue de glaise. Ils étaient trempés jusqu'à la moelle. Les dames serraient contre elles des enfants grelottants. L'orage allait reprendre

d'un moment à l'autre. Le seul abri était les ateliers et les cuisines au plancher ruisselant. Encore fallait-il traverser la mare en crue qui les en séparait.

Le juge lut la sentence inscrite au-dessus de leurs têtes : « Tout, dans le monde, me semblait trop grand ou trop petit. Ici, ce qui était trop grand a rétréci, ce qui était petit a grandi. Tout a trouvé sa juste mesure et peut enfin s'acheminer vers son destin. » Le sens de ces mots avait dépassé les intentions de leur auteur.

Il y eut un vacarme épouvantable. Le portail vibrail, tremblait, sautait. Ils se demandèrent quelle nouvelle calamité leur envoyait les dieux. Au sixième coup, le bois épais éclata. Des morceaux furent projetés en tous sens tandis que les battants se séparaient de leurs énormes gonds pour tomber dans l'immense flaque. Les survivants virent s'avancer des domestiques non moins ébahis qu'eux, armés du rondin dont ils s'étaient servis pour défoncer les planches. Ils s'effacèrent devant un homme que son manteau fourré faisait paraître complètement rond. Le nouveau venu toisa le petit groupe incongru rassemblé sur le perron.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il d'une voix autoritaire.

— Et vous-même ? répliqua le juge.

Le gros inconnu se tourna vers ses employés.

— Qu'est-ce que ces manants crottés font chez moi ? Un garde pataugea jusqu'à eux pour les dévisager, sabre au poing. Ti reconnut l'un des sbires du yamen qui les avaient escortés à l'aller. Celui-ci parut le reconnaître à son tour, car il s'inclina :

— Noble seigneur, je vous présente l'honorable commerçant Hu Nong.

Malgré le drame qu'ils venaient de vivre, le grotesque de la situation frappa le magistrat. Il ne put s'empêcher de sourire à l'idée que l'invisible marchand de thé existait bel et bien, en fin de compte. De son côté, Hu Nong avait reculé de trois pas, persuadé d'être face à une troupe de brigands qui s'étaient installés chez lui après avoir massacré ses gens. Le capitaine des gardes eut du mal à le convaincre que ces vagabonds boueux étaient un puissant mandarin et sa noble famille.

Quand il eut été rassuré sur ce point, Hu Nong put s'intéresser à l'état désastreux de son bien :

— Quelle catastrophe ! Tout est cassé ! Je ne comprends pas : j'avais engagé le meilleur jardinier !

Il scruta les survivants couverts de saletés, à la recherche de Ding Quon.

— Où est-il ? J'ai deux mots à lui dire !

Ti fit signe aux autres de rejoindre les domestiques, qui les aideraient à se décrasser.

— J'ai une bonne nouvelle et une moins bonne, annonça-t-il au négociant.

A son avis, il serait possible, avec du temps, de réparer en partie les dégâts. En revanche, il faudrait désormais partager l'eau avec les paysans de la région. En tant que sous-préfet, il était décidé à recevoir leur plainte pour le détournement d'une rivière nécessaire aux cultures.

Hu Nong en conclut que son domaine n'était pas le seul à branler sur ses bases : le reste du monde était mal parti si les magistrats se rangeaient du côté des gueux illettrés.

Dès qu'ils furent un peu rassérénés, les rescapés réclamèrent qu'on leur révèle l'origine du miracle. De retour des montagnes de l'Ouest où se récoltaient les précieuses feuilles, le marchand de thé avait souhaité découvrir enfin la petite folie qu'il s'était offerte. À Pouyang, le maître du yamen s'était montré fort surpris de le voir, puisqu'il le croyait sur ses terres. Il avait eu l'amabilité de lui accorder une escorte pour retourner chez lui à travers ces campagnes où régnait encore un certain désordre.

Une fois séchée et restaurée, Mme Double-Vue ; retrouva une grande partie de son allant.

— Savez-vous que je lis très bien l'avenir dans les feuilles de thé ? dit-elle au commerçant.

Le bonhomme avait justement quelques interrogations sur l'avenir de son domaine :

— Vraiment ? C'est une chance, j'en ai toujours avec moi !

On déchargea d'une carriole plusieurs sacs pleins à craquer. Mme Double-Vue chauffa une galette de poudre agglomérée pour l'émietter au-dessus d'une tasse. Elle y versa de l'eau chaude et fouetta le tout de manière à obtenir une mousse de surface. La méthode fit apparaître un dessin qu'il lui suffisait d'interpréter. Elle fit tourner le petit bol entre ses doigts, sous les yeux de son client fasciné. Au lieu d'émettre la prédiction mirifique à laquelle tout le monde s'attendait, elle poussa un petit cri et courut se cacher.

— Les nouvelles sont si mauvaises ? demanda l'importateur, interloqué, en considérant le dessin dans la mousse.

Ai San-Pao venait d'apparaître sur le perron, ses deux épées à la ceinture. Il avait l'air fourbu, sa robe était maculée de boue jusqu'à la taille, mais il était entier.

— L'herboriste s'en est sorti ? lui demanda le juge.

— Pas vraiment, répondit le militaire.

Il portait en bandoulière un sac en cuir solide dont les contours présentaient une ressemblance effrayante avec une tête humaine. Il s'enquit de la voyante. Le mandarin répondit qu'elle s'était noyée dans le lac de boue. L'exécuteur des basses œuvres feignit de le croire, bien

qu'il pût voir du coin de l'œil le sommet d'un chignon qui émergeait d'un entassement de mottes de thé séché.

— Vous, je vous ramène à Luoyang, déclara-t-il en posant une main ferme sur l'épaule de l'eunuque. Sa Majesté ne souhaite pas voir les plans de son jardin déambuler dans la nature.

À son tour, le juge chercha le réconfort dans un peu de liquide chaud et parfumé.

— Votre Excellence désire-t-elle du thé bleu ? demanda l'un des serviteurs. Nous en avons de particulièrement roboratifs.

Le mandarin répondit qu'il en prendrait du rouge, du jaune, du vert, du blanc ou de quelque autre couleur dont ils disposaient, mais pas du bleu. Le bleu était banni de son existence pour longtemps.

— Tout va bien aller, maintenant ! lui assura madame Première.

Ti se chauffait les mains à son bol d'un air sombre.

— Ça ne va pas aller bien du tout, répondit-il, et vous le savez pertinemment.

XX

Le juge Ti a une pénible explication avec lui-même ; madame Première perd un mari et en gagne un autre.

Les Ti prirent le chemin du retour dans les voitures du marchand de thé. Leur convoi était précédé et fermé par les cavaliers du yamen. Les voyageurs étaient si épuisés qu'ils dormirent durant la plus grande partie du trajet, malgré les cahots. Les rares fois où ils ouvrirent les yeux, ils ne virent plus d'oiseaux morts sur les bas-côtés, soit qu'il n'y en eût plus un seul de vivant dans la région, soit qu'un armistice eût enfin été décrété au ciel.

Des oiseaux, ils en avaient en revanche tout près d'eux. Le panier aux grues était posé entre le magistrat et ses femmes. À l'approche de Pou-yang, madame Première regarda son mari caresser ses petits protégés au duvet blanc. Il n'avait pas échappé aux compagnes secondaires qu'elle s'était rapprochée de lui au fil de leur séjour. La Deuxième la poussa du coude tandis que la Troisième toussotait pour la rappeler à la raison. Lin Erma poussa un profond soupir.

Le juge était d'humeur songeuse. Sa Deuxième tenta de le dérider. Elle tira de sa manche une gousse en forme d'arrosoir. La veille de leur fuite, elle était parvenue à récupérer une tige de la plante si convoitée. Elle tenait au creux de sa main une provision de graines de lotus bleu à la valeur inestimable.

— Notre fortune est faite ! déclara-t-elle avec gaieté.

— Vous n'avez donc rien compris ! répliqua sèchement son époux. Leur couleur venait d'un bain de teinture bleue. Vos graines donneront des fleurs blanches de la plus grande banalité. Il faut être sot pour croire encore à ce mythe ridicule !

Madame Deuxième se renfrogna sans cesser de contempler ses graines dépourvues d'intérêt. La colère du juge aurait été encore plus grande s'il avait su quels risques elle avait pris pour se les procurer.

C'était la première fois qu'il les rabrouait. Il retrouvait son air bougon d'antan. Ses épouses échangèrent des regards pleins d'appréhension.

Ti ne cessait de penser à tout ce qui ne collait pas dans sa vie : « Il ne peut y avoir qu'une seule explication à tout cela », se répétait-il. Celle-ci ne le rendait pas gai.

— J'allais souvent au Censorat, dit-il à mi-voix.

— Pardon ? dit dame Lin.

— C'est ce qu'a prétendu Sautilleur. Dites-moi, quelle raison un sous-préfet provincial peut-il avoir de se rendre au Censorat, à la capitale ?

— Ce nain avait perdu la tête, seigneur.

— Pour autant que je sache, c'est moi qui n'ai plus toute la mienne.

Par les ouvertures à croisillons, on apercevait les toits de chaume des masures qui constituaient les faubourgs.

— Je me souviens de ce proverbe, dit Ti : « Pour faire un bon mariage, il faut un mari sourd et une femme aveugle. » Dans notre cas, c'était un mari amnésique et une femme maligne. Nous formions un couple bien assorti, n'est-ce pas ?

— Je ne comprends pas ce que Votre Seigneurie veut dire.

Déjà les fortifications de Pou-yang se dressaient devant eux.

— J'ai demandé à Tigre-rugissant si j'étais son père. Il m'a répondu non. Qu'avez-vous à dire à cela ?

— Que nous n'avons pas de fils du nom de « Tigre-rugissant », répondit dame Lin.

Le gamin était donc capable de mensonge, finalement. Ti prit la main de sa Première et la serra si fort que la bague d'opaline qu'elle portait à l'annulaire leur fit mal à tous deux. Il la pria de lui rendre le recueil de poèmes qu'il avait découvert dans son coffre à habits et qu'elle s'était empressée de faire disparaître. Lin Erma le tira du fond de sa manche. Il l'ouvrit et trouva, à la fin du rouleau, ce qu'il aurait préféré ne pas y voir.

— J'ai été une grande dupe. Tout cela n'était qu'un simulacre, n'est-ce pas ?

Dame Lin acquiesça en silence.

Lorsque le cortège pénétra dans la cour du yamen, le personnel se mit en rang pour saluer leur arrivée comme il se devait, et même peut-être avec plus de componction que nécessaire. On se montrait obséquieux. Les dames se hâtèrent vers le gynécée avec leurs enfants. Ti se demanda s'il les reverrait jamais. Il réclama des vers de terre pour ses petits protégés et gravit les marches du bâtiment administratif.

C'est avec une certaine perplexité que l'inspecteur du Censorat le vit entrer dans son bureau, son panier d'oiseaux au bras. Peng Shen prononça quelques paroles de bienvenue, l'autorisa à s'asseoir et lui demanda des nouvelles de sa santé, tandis que le juge posait sur le dallage sa petite famille de grues. Le haut magistrat n'en perdit pas pour autant son sourire affable et tâcha de se montrer chaleureux. Il avait fait préparer le thé dans un beau service en faïence noire

« goutte de pluie ».

— L'importateur Hu Nong nous a rapporté des bourgeons blancs au goût le plus délicat.

Ti ne répondit rien, pas plus qu'il n'ouvrit la bouche lorsque l'inspecteur Peng lui détailla les mesures prises pour combattre l'épidémie. Il avait fait le nécessaire, les troubles étaient à peu près résorbés. On ne pouvait dire qui avait remporté la victoire dans les cieux. L'important était que les volailles d'élevage ne mouraient plus et que les espèces migratrices faisaient de nouveau escale sur les points d'eau.

— Enfin l'ordre du Ciel est restauré et tout est rentré dans l'ordre ! se félicita Peng Shen.

Le juge était d'un avis très différent.

— Vous avez organisé autour de moi un mensonge intolérable, dit-il d'une voix qui trahissait une colère froide.

L'homme assis en face de lui demeura impavide.

— Puis-je vous demander sur quels éléments vous appuyez cette opinion ?

Ti récapitula les multiples détails qui lui avaient révélé le mensonge. Il y avait d'abord eu ses épouses, qui se refusaient à lui sous divers prétextes, qui sursautaient lorsqu'il posait les mains sur elles ; puis les robes lavande de ses coffres à habits, qui auraient dû être vertes, comme il convenait à un fonctionnaire du sixième rang ; son recueil de poèmes, qui portait le sceau de l'inspecteur du Censorat ; son courrier personnel, censé être de sa main, mais dont l'écriture était celle du magistrat de Pou-yang. A ce moment, il avait cru que Peng Shen avait partie liée avec l'assassin de la tour. Mais il y avait aussi la gouvernante, Mme Gingembre, qui aurait dû le reconnaître, puisqu'il avait enquêté sur la mort de son mari. Il y avait ses enfants, dont il avait oublié les noms, alors qu'il pouvait se remémorer des poèmes entiers, et qui ne le considéraient pas comme leur père. Et pour finir, il y avait ce nain de Luoyang, qui prétendait l'avoir rencontré à la capitale !

Le juge Ti avait bien été forcé d'en déduire qu'il n'était pas le juge Ti.

L'homme en face de lui se servit une tasse de ce rare et délicieux thé blanc. Il était temps de dire la vérité. Le véritable Ti Jen-tsie, celui qui n'avait jamais quitté Pou-yang, celui qui n'avait pas cessé de diriger son district depuis son yamen, se résigna à confirmer les soupçons de l'amnésique :

— Après avoir été attaqué par les oiseaux, seigneur Peng, vous vous êtes réveillé dans ma chambre, où ma Première vous veillait. Vous aviez perdu la mémoire. Vous avez cru que vous étiez moi. Nous nous sommes contentés de ne pas vous détromper.

Peng Shen, qui venait de passer huit jours dans le domaine du marchand de thé, abattit son poing sur la table. La théière sauta en l'air et les tasses se renversèrent.

— Je supporterai peut-être d'avoir été honteusement dupé, mais pas d'être pris pour un imbécile !

Il se souvenait parfaitement des mots prononcés par dame Lin, le premier jour, à son réveil, lorsqu'il lui avait demandé qui il était : « Vous êtes mon cher époux, le juge Ti Jen-tsie, sous-préfet de Pou-yang. » Que ne donnerait-il à présent pour que cela soit vrai !

— Vous m'avez expédié à la campagne avec votre famille pour continuer d'administrer la ville pendant la crise ! Comment avez-vous osé me mentir ainsi ?

— On perd moins de temps à se faire pardonner qu'à demander la permission, s'excusa le véritable Ti Jen-tsie en regardant le précieux liquide clair s'écouler sur le tapis.

Il redressa les tasses, ôta son bonnet mandarinal et déclara à son supérieur qu'il lui remettrait ses insignes et sa tête dès qu'il le désirerait.

— Savez-vous ce qu'il en coûte de tromper un inspecteur du Censorat ? demanda l'ancien pensionnaire du jardin aux lotus bleus.

— Pas avec exactitude, seigneur, répondit le vrai Ti.

— Moi non plus, je n'en ai aucune idée, admit l'amnésique. Mais je suis sûr que le code prévoit un châtiment terrible !

En réalité, ce qu'il entrevoyait dépassait le besoin de vengeance qui le tenaillait. Il se renferma dans un mutisme plein de colère. Ti se demanda si, à force de se prendre pour lui, Peng Shen n'en était pas venu à penser de la même manière que lui.

— Après l'exécution du coupable, il est probable que ses femmes seront vendues comme esclaves, ses fils à l'armée et ses filles à qui en voudra... dit le juge avec une absence de sentiment parfaitement hypocrite.

L'inspecteur Peng soupira. L'ignoble petit magistrat de district avait raison : il n'était pas seul en cause.

— N'avez-vous pas craint ma colère, une fois que j'aurais eu recouvré la mémoire ? demanda Peng Shen d'une voix qui avait perdu beaucoup de sa fureur.

— Je me devais à mes administrés, répondit l'administrateur de Pou-yang. Mon service passe avant ma misérable existence – et certainement avant les intérêts de ma carrière.

L'inspecteur admit en son for intérieur que c'était la règle de base de l'éthique mandarinale. Il se leva pour prendre congé. Tous deux savaient que cette affaire resterait entre eux.

— Votre Excellence aura-t-elle la bonté de m'obtenir une bonne affectation pour mon prochain mandat ? demanda le juge en le

raccompagnant.

— Ne poussez pas trop, Ti ! rugit l'inspecteur. Qu'est-ce qui vous dit que je ne vais pas me venger de vous ?

Ti montra les poussins blancs et noirs confortablement installés dans leur panier.

— Un homme adopté par les oiseaux doit être doué d'une âme que les dieux apprécient.

Peng Shen le regarda un long moment au fond des yeux.

— J'ignore qui j'étais avant mon accident. Mais je crois que j'ai été meilleur en tant que juge Ti que je ne l'avais été auparavant, quand je n'étais que moi.

Il lui fallait se rendre à l'évidence. Nul ne pouvait dire s'il lui reviendrait un jour de son passé autre chose que sa passion pour la poésie classique. Pour l'heure, la seule béquille qui lui permettait de poursuivre sa carrière, c'était la formation de « juge Ti » qu'il venait de recevoir. Peng Shen n'existait plus. Un second juge Ti s'en retournait à la capitale.

Celui-ci dispensa son double de le reconduire et traversa seul les couloirs qui menaient à la cour d'honneur. Alors qu'il sortait, il aperçut sur le rebord d'une fenêtre le petit chien lion de la dame de Bellecôte qui se chauffait au soleil. Un bras à demi couvert d'une manche de soie rose apparut pour saisir l'animal. Bien qu'on ne pût voir à travers les carreaux de papier opaque, il reconnut la bague d'opaline de celle qu'il avait crue sa femme et qu'il ne reverrait jamais. Il s'approcha et dit à mi-voix :

— Je remercie les dieux qui m'ont permis d'avoir auprès de moi, fût-ce pour un temps trop bref, les trois meilleures épouses qui existent sous le ciel. Pour cette raison, je ne regrette ni mon accident, ni les péripéties endurées dans ce jardin maudit. Il ne me reste qu'à espérer l'improbable miracle que mes véritables compagnes soient aussi exceptionnelles que vous.

Étant parvenu à dominer avec brio la partie la plus délicate de leur petite entourloupe, Ti se rendit dans le gynécée pour s'enquérir de la santé de ses épouses, qu'il n'avait pas vues depuis leur départ de Pou-yang. Par la fenêtre entrouverte, sa Première regardait s'en aller celui qu'elle avait trompé et qui l'avait aimée en vain au long de ces dix derniers jours. L'inspecteur en robe lavande traversait la cour, suivi de ses grues dodelinantes. Tout ce petit monde monta dans le palanquin orné des étendards du Censorat.

— Est-il drôle, avec ses oies ! s'exclama le mandarin, fort satisfait d'avoir si bien mené sa barque.

Il résuma à dame Lin l'issue de la conversation : cette aventure avait si profondément bouleversé leur hôte que cet homme, autrefois irascible, leur pardonnait l'outrage.

Madame Première ne le contredit pas. Elle connaissait la vérité. Peng Shen n'avait pas voulu causer de peine à ses chères compagnes du jardin aux lotus bleus, même si leur ménage n'avait duré que l'espace de cinq saisons, même s'il n'avait existé que dans son esprit, même s'il n'avait été qu'une farce cruelle. Comme dame Lin, il savait que quelque chose de réel subsistait, une chose qui faisait de lui le vainqueur du juge Ti et qui le brûlerait jusqu'à la fin de ses jours. Ses sentiments avaient survécu à la destruction du domaine, à la révélation de la trahison, à leur séparation brutale, et Lin Erma pressentait qu'ils survivraient à tout. Plus que le remords qu'elle en concevait, ce qui l'accablait, c'était cette nostalgie dont elle ne pouvait se départir.

— Cet homme comprend le sens du devoir, remarqua Ti tandis que l'équipage franchissait pour toujours le portail du yamen.

Sa Première referma la fenêtre.

— Les femmes aussi ont le sens du devoir, seigneur. Les femmes aussi.

Elle s'éloigna d'un pas lent vers ses appartements privés.

La Chine des Tang dans Le Mystère du jardin chinois

Les inspecteurs régionaux du Censorat, organisme suprême de la machine administrative, étaient titulaires de l'autorité impériale durant leur mission. Ils inspectaient chaque année les localités d'une zone définie. Dans chaque district, ils compulsaient les archives pénales, vérifiaient les verdicts, observaient l'état de la population, interrogeaient qui ils voulaient, y compris les personnages publics, et recueillaient les plaintes éventuelles à rencontre des mandarins. Ils pouvaient leur infliger des châtiments ou recommander la promotion des plus méritants dans des rapports directement adressés à l'empereur. On comptait sur eux pour régler les litiges et améliorer l'application des lois. Redoutés par les prévaricateurs, respectés par les petites gens, ils étaient recrutés parmi des lettrés connus pour leur intégrité. Malgré leur nombre insuffisant, ces « yeux et oreilles du Fils du Ciel » constituaient un garde-fou face aux abus d'une bureaucratie déjà lourde et dévorante.

Si l'on en croit la biographie de Ti Jen-tsie, telle qu'elle figure dans les archives des Tang, notre célèbre enquêteur dut beaucoup à ces inspecteurs. Au début de sa carrière, alors qu'il n'était qu'un vague secrétaire de préfecture, ses collègues l'accusèrent d'avoir commis des irrégularités. Yan Liben, haut fonctionnaire en tournée dans le Henan, se saisit de cette affaire. Impressionné par les facultés intellectuelles de Ti, il aurait déclaré : « Confucius a dit qu'on voyait la qualité d'un homme à ses échecs. Vous êtes une perle rare, un trésor égaré dans le Sud-Est. » Il le recommanda au préfet de Taiyuan, dans le Shanxi, qui en fit son second.

Bien plus tard, en l'an 686, Ti Jen-tsie était préfet de Qingyang, dans le Gansu, quand passa le censeur Guo Han. Cet inspecteur trouvait partout des fautes et sanctionnait les mandarins. Quand il arriva à Qingyang, non seulement le peuple s'abstint de blâmer Ti, mais il fit son éloge. Sur la recommandation de Guo Han, l'impératrice Wu rappela Ti à Luoyang et le nomma vice-ministre des Travaux publics.

La pivoine était la fleur préférée des Chinois. Au IX^e siècle, un lettré taoïste trouva moyen de changer leur couleur en appliquant sur les racines du « lac », la sécrétion d'un insecte qui infestait les arbres du Vietnam et du Cambodge. Au bout de quelques semaines, il obtint

des fleurs bleues, jaunes, violettes ou rouges, selon les formules utilisées. La pivoine était si convoitée qu'un greffon d'un pied particulièrement beau pouvait atteindre des dizaines de milliers de taëls. Les annales racontent qu'au palais un pied de pivoine doté de mille pétales attirait la nuit dix mille papillons blancs et jaunes, que les dames s'efforçaient d'attraper dans des filets.

Le lotus a été importé de l'Ouest, probablement de l'Inde. Ses fleurs étaient roses ou blanches. Il existait une variété jaune cultivée par les meilleurs jardiniers, au sud du delta du Yangtsekiang. Le lotus bleu fut créé par une famille de teinturiers de cette région, qui eut l'idée de répandre de la teinture sur ses racines.

Pour les lettrés chinois, le jardin a toujours été une source d'inspiration, un objet de contemplation, un pur plaisir d'homme cultivé. Dans l'idéal, il doit occuper la moitié du terrain où s'élève une demeure patricienne, inclure une nappe d'eau et mille pieds de bambous. Nombre de fonctionnaires retirés des emplois publics bâtirent de magnifiques décors, avec des pavillons bibliothèques pour leur collection de livres et des pavillons de musique où l'on jouait de la cithare au cours de banquets. On y plantait des rizières et des arbres fruitiers, on élevait des oies et des canards sur les étangs peuplés de poissons, si bien que le jardin pouvait former un petit monde autonome.

Le jardin chinois est une succession de panoramas, d'allées courbes, de fenêtres, de portes, de galeries et de murs qui cassent la perspective, divisent le domaine en espaces indépendants, comme s'il y avait plusieurs lieux en un seul. Fenêtre et porte, à la fois séparation et ouverture, déterminent les points de vue, leur cadre découpe le paysage. Selon le concept taoïste du yin et du yang, l'harmonie naît de l'opposition d'éléments contraires : beauté et laideur, clarté et obscurité. En un instant, le promeneur passe d'une scène paisible dominée par les bambous à une falaise vertigineuse. Les rochers aux formes tourmentées sont yang, ils évoquent l'incertitude et le *wei* (équilibre précaire), alors que l'eau des bassins est yin. La peinture paysagiste se développa au même moment. Wang Wei, érudit de la période Tang, eut l'idée du rouleau, qui permet de dévoiler l'œuvre progressivement, comme une promenade dans un jardin.

Pour les Chinois, le corps devait parvenir dans l'au-delà sans altération. Les tatouages, considérés comme une mutilation de mauvais goût, n'étaient pratiqués que dans les classes inférieures, chez les portefaix et les voyous. L'un d'eux dépensa cinq mille sapèques, à Chang-an, pour se faire tatouer sur le buste un paysage complet de montagnes avec des rivières, des bois, des pavillons, des oiseaux et autres animaux. Un autre se fit inscrire sur le torse des vers de Bai Juyi, de haut en bas, en partant du cou. Comme ces tatouages

permettaient d'identifier les bandits, certains finissaient par se les faire brûler. En revanche, un condamné échappa à la bastonnade parce qu'il s'était fait tatouer sur le dos le dieu bouddhiste de la fortune, si bien que les sbires refusèrent de le frapper. Un soldat, qui s'était lui aussi fait tatouer dans le dos une déité bouddhiste, ôta sa chemise le 1^{er} et le 15 du mois lunaire pour permettre à sa famille de vénérer l'icône comme elle l'aurait fait de la statue d'un monastère.

Les épidémies aviaires brusques et incompréhensibles ont existé de tout temps. En l'an 671, les Anglais firent face à une mortalité massive des espèces de basse-cour. En 1366, une maladie des moineaux se transmet aux êtres humains, « dont beaucoup furent trouvés morts le matin, alors qu'ils s'étaient couchés en bonne santé la veille ». En Italie, les chroniqueurs décrivirent « une guerre généralisée dans le ciel », suivie d'une puanteur telle que les habitants durent quitter la région. À Magdeburg, au Moyen Âge, « les oiseaux petits et grands tombèrent morts et c'est à peine si l'on pouvait encore voir une pie, une corneille ou un autre oiseau ». En 1578, toutes les poules de Paris moururent. En 1614, en Bohême, la maladie tua les hommes comme les poulets. En 1774, selon *La Gazette de la santé*, six cents oies prises de diarrhées et de vertiges furent trouvées inanimées sur les berges de la Meurthe. De 1830 à 1831, des vagues de mortalité des dindons et des canards sauvages, attribuées au choléra humain, se succédèrent dans toute l'Europe.

Le déni est une constante de toute épidémie, ainsi que la recherche d'un bouc émissaire, que l'on choisit parmi les humains si elle se transmet à l'homme. Ces dernières années, quand les scientifiques chinois identifièrent la grippe aviaire dans une réserve naturelle, les autorités commencèrent par nier la réalité, comme elles le firent ensuite pour le SRAS. Le secteur avicole chinois n'en a pas pour autant remis en question ses pratiques à risques : réutilisation des fientes et des plumes, transport des poussins et canetons sans grandes mesures de sécurité, hyper-sélection, appauvrissement génétique et ainsi de suite. Comme toujours, les calamités du temps jadis nous en apprendraient beaucoup sur celles à venir si nous prenions la peine d'en tenir compte.

Carrière du juge Ti Jen-tsie

630 Ti Jen-tsie naît à T'ai-yuan, capitale de la province du Shanxi. Il y passe ses examens provinciaux. Installés à Chang-an, la capitale, ses parents le marient à dame Lin Erma. Il obtient son doctorat, devient secrétaire aux Archives impériales et se choisit une compagne secondaire. Une enquête aux Archives lui donne envie de postuler pour une carrière déjuge provincial.

663 Ti devient magistrat de Peng-lai, petite ville côtière du Nord-Est, non loin de l'embouchure du fleuve Jaune. Il prend une troisième épouse, fille d'un lettré ruiné. En pleine fête des fantômes, les statuettes de divinités maléfiques sont retrouvées sur les lieux de divers meurtres (*Dix petits démons chinois*). Ti doit ensuite identifier l'assassin du magistrat de Pien-fou, agréable cité balnéaire briguée par tous ses collègues (*La Nuit des juges*).

666 Ti est nommé à Han-yuan, ville située au bord d'un lac, pas très loin de la capitale. Immobilisé par une jambe cassée, il compte sur sa Première pour identifier une momie retrouvée dans la forêt, ainsi qu'un squelette déterrée dans le jardin d'un peintre célèbre (*Madame Ti mène l'enquête*). Ti est confronté à une épidémie mystérieuse qui sème la panique parmi ses administrés (*L'Art délicat du deuil*).

668 Une inondation force Ti, en route pour prendre son poste à Pou-yang, à s'arrêter dans un luxueux domaine dont les habitants cachent un lourd secret (*Le Château du lac Tchou-an*). Au printemps, il doit élucider le cas d'un corps sans tête découvert dans une maison de passe (*Le Palais des courtisanes*). A l'occasion d'un séjour dans un monastère taoïste, il envoie madame Première faire retraite dans un couvent de nonnes bouddhistes. Une série de morts suspectes se produit parmi les religieux (*Petits meurtres entre moines*).

669 Devenu amnésique après un accident, Ti va se reposer avec sa famille dans un magnifique jardin perdu dans la campagne (*Le Mystère du jardin chinois*).

671 Magistrat de Lan-fang, à l'ouest de l'empire, Ti est envoyé superviser les travaux de restauration de la Grande Muraille quand les Turcs-Bleus envahissent la région (*Panique sur la Grande Muraille*).

676 Au cours d'une tournée de collecte fiscale dans son district de Pei-tcheou, au nord du pays, une région de culture mongole, Ti séjourne dans une ville livrée à la passion du jeu (*Mort d'un maître de go*).

677 Rappelé à la capitale, Ti se voit confier une enquête dont

dépend la vie d'une centaine de cuisiniers de la Cité interdite (*Mort d'un cuisinier chinois*). Il est chargé de débusquer un assassin parmi les membres du Grand Service médical, organisme central de la médecine chinoise (*Médecine chinoise à l'usage des assassins*). Devenu directeur de la police, il poursuit le criminel le plus recherché de l'empire (*Guide de survie d'un juge en Chine*).

680 Ti Jen-tsie devient un conseiller influent de l'impératrice Wu.

700 Après avoir été créé duc de Liang, il s'éteint à Chang-an dans sa soixante-dixième année.

FIN

[1] Oi Ye et Be Ye, un petit gros au visage noir et un grand mince avec une langue rouge, ont pour tâche de rapporter les péchés des hommes aux puissances célestes. Quand le petit se noya dans une rivière, le grand en fut si désolé qu'il se pendit, d'où peut-être sa longue langue rouge. En récompense de leurs mérites, ils devinrent les gardiens des péchés. Ils sont célébrés sous forme de marionnettes.

[2] Telle est la signification des mots « Peng » et « Shen ».

[3] L'Empire du Milieu.

[4] Luoyang, la « capitale de l'Est », célèbre pour ses jardins, avait la pivoine pour emblème.

[5] « Invités ».

[6] Les trois rapports de soumission : vassal à suzerain, fils à père, épouse à époux.

[7] Les crimes et offenses envers la famille. La Première Abomination concerne les crimes contre l'empereur, et la Deuxième, ceux contre l'État.

[8] *Chin pao che ch'ou, chin lan che hsiang.* » Proverbe chinois signifiant qu'on subit toujours l'influence de son milieu.

[9] Parangon de la laideur.

[10] « Labiée ».

[11] « Gingembre Phénix de Jade ».

[12] Célèbre médecin de l'Antiquité, au talent légendaire, considéré comme le dieu de la Médecine.

[13] *T'ao li pu yen, hsia tzu cheng hsi.* Autrement dit, bien que ces beaux arbres ne soient pas doués de parole, les pas de ceux qui viennent les admirer creusent un sentier ; nos talents parlent pour nous sans que nous ayons besoin de nous vanter.

[14] Le marchand de sel Yi Dun se rendit célèbre pour avoir amassé une immense fortune, au VI^e siècle avant notre ère. C'est l'équivalent chinois de Crésus.

[15] Penseur chinois qui vécut au IV^e siècle avant notre ère.

[16]« Œil-au-ciel ». Poisson rouge aux yeux exorbités, de nature fragile et qui aime la chaleur.

[17]Créatures mythologiques aux jambes atrophiées, qui se déplacent de branche en branche grâce à leurs bras musclés. Elles organisent des razzias contre les villages, montées sur des loups démoniaques.

[18]*Hua wu bai ri hong*. Proverbe chinois dont le sens est : « rien ne dure, ni la beauté, ni la fortune, ni le bonheur ».

[19]Luoyang, la résidence favorite de l'impératrice Wu.

[20]Les Chinois étaient convaincus que les caractéristiques physiques influent sur la fortune, la santé, le bonheur ou le malheur des hommes.

[21]Bixia Junchun, déesse taoïste protectrice des femmes.

[22]Vin à forte teneur en alcool.

[23]Même la reine des fleurs ne peut se passer de l'aide d'autrui.

[24]Les Chinois se servaient de papier huilé comme parapluie.